

UN NOUVEAU CIMETIERE A BASTIA

EVOLUTION DE L'ESPACE DES MORTS EN
CORSE

Florence Aubray et Dominique Rossi
Juin 1988

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



RESEAU DES
BIBLIOTHEQUES

D0000001000097

Cimetière
Mort

T1218

MFN 2662

Florence AUBRAY
"Au delà de la cité, la cité de l'au-delà"
Dominique ROSSI
"Demeures d'éternité"

Travail Personnel de Fin d'Etudes - Juin 1988
Ecole d'Architecture de Marseille-Luminy

UN
NOUVEAU
CIMETIERE
A BASTIA

EVOLUTION DE
L'ESPACE DES MORTS EN
CORSE

Jury:
René PASQUALI, directeur d'étude
Serge ABAD-GALLARDO
Jean-Baptiste LECCIA
Francis POMPONI

T 1218

Ecole d'Architecture de Marseille Luminy
Service de Documentation
184, Avenue J. Luminy
13288 MARSEILLE Cedex 9 - C.924

**TOUTE REPRODUCTION MÊME
PARTIELLE EST INTERDITE,
sans autorisation des
propriétaires des droits
LOI DU 11.03.1957**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

REMERCIEMENTS

Au terme de cette étude, nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont eu l'amabilité de nous aider dans la réalisation de ce travail et, particulièrement:

M. René PASQUALI, enseignant à l'école d'architecture, qui a dirigé cette étude

Les membres du jury:

Serge ABAD-GALLARDO, architecte, service d'urbanisme de Bastia

Jean-Baptiste LECCIA, géographe, enseignant à l'école d'architecture

Francis POMPONI, historien, enseignant à l'université de Corte

et également MM.

LAMOTTE, directeur des archives départementales de la Corse du Sud

SALADINI, maire de Rogliano

l'abbé VALERY, paroisse de Borgo

l'abbé FLORY à Rutali

les services techniques du cimetière Saint-Pierre à Marseille;

ainsi que toutes les familles qui nous ont permis de visiter leur caveau: Familles AGOSTINI, BIAGGI, BERTRAND, LOTA, MATTEI, RAFALLI...

Nos remerciements vont également à tous nos camarades qui nous ont, d'une manière ou d'une autre, aidés dans la réalisation de ce travail: Apollon, Bernard, Cecile, Jeanne, Odette, Patrice, Pierre, Serge, Vincent ...

PREAMBULE

Les chapelles funéraires sont un élément habituel du paysage corse. L'œil étranger qui découvre l'île les remarque et s'en étonne: ici l'espace des morts prend un aspect ostentatoire, alors qu'ailleurs il est souvent dissimulé, rejeté. Ceci est le signe d'un rapport à la mort différent.

Ces observations nous ont incité à réaliser (dans le cadre d'un certificat optionnel de 5^e année dirigé par M. Pasquali), une étude ayant pour thème "l'architecture de la mort dans le Cap Corse". Celle-ci constituait une première approche des particularismes locaux liés à l'espace des morts sur le plan sociologique, urbanistique et architectural.

La recherche de documentation préalable nous a montré que le thème de la mort a été abordé uniquement sur le plan historique, sociologique ou ethnographique. Il nous a donc semblé intéressant d'appréhender, avec l'œil de l'architecte et dans l'optique d'une analyse spatiale, cet élément important dans la production de l'espace par une société. La Corse apparaît dès lors comme un terrain d'étude privilégié, du fait de l'importance prise par l'espace de la mort dans l'organisation et le marquage du territoire par les communautés.

Par ailleurs, la ville de Bastia a besoin d'un nouveau cimetière et a d'ores et déjà choisi un terrain pour sa réalisation. En proposant d'établir le programme et d'élaborer le projet de ce cimetière, nous avons donc l'opportunité de situer un projet, dont la dimension symbolique s'impose, dans la continuité d'une réflexion théorique élargie.

INTRODUCTION

Notre objectif est, par cette étude, de dégager les composantes formelles et symboliques de l'espace des morts modelé par l'attitude collective corse; puis, considérant le contexte particulier où s'inscrit le projet, de formuler une proposition intégrant ces deux sources.

En un lieu et une époque donnée, l'aménagement de l'espace par un groupe humain en reflète l'organisation sociale. La configuration du territoire des morts s'explique essentiellement par la charge symbolique et émotive que chaque société lui impartit, qui est beaucoup plus importante que celle affectée aux lieux de la vie quotidienne. Il est indispensable de connaître l'ensemble des rites, comme extériorisation de la mentalité collective, pour décrypter l'espace.

Déterminer le caractère particulier de l'espace des morts en Corse suppose un univers de référence. Nous débiterons donc par un aperçu de l'évolution des pratiques liées à la mort dans le monde occidental. Celui-ci fera apparaître des diversités, des aires géographiques et culturelles homogènes, du monde anglo-saxon à la Méditerranée. Particulièrement, il existe une culture commune propre aux péninsules méditerranéennes. Nous verrons quelles en sont les composantes permanentes et les éléments intégrés au cours des derniers siècles.

La Corse, par la géographie comme par l'histoire (la France n'y intervient qu'au XVII^e siècle), s'inscrit sans conteste dans cette unité culturelle. Mais des pratiques singulières, liées notamment à l'insularité, s'expriment à travers les rites et l'espace.

Dans le domaine de la mort, les traces restent inscrites pendant plusieurs générations: Situer l'espace de la mort actuel dans une continuité historique permettra non seulement de mieux l'analyser, mais aussi d'anticiper son évolution future.

Ceci amènera notamment à poser la question de la transposition en milieu urbain de pratiques nées et modelées dans un monde essentiellement rural.

Dans cette île faiblement urbanisée, les habitants des agglomérations gardent un lien très étroit avec leurs racines villageoises. Nous nous interrogerons donc sur les rapports entretenus entre la ville de Bastia et son espace des morts. L'enjeu étant de composer sur les bases d'une culture ancestrale un projet intégré dans un nouveau contexte urbain.

**O- ASPECTS DE LA MORT DANS LES
PENINSULES MEDITERRANEENNES**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

0.1- HISTORIQUE SUCCINCT

Les sentiments liés à la mort suivent l'évolution des mentalités à travers l'histoire. De nombreux changements s'opèrent au fil des siècles et, par opposition, on peut distinguer des permanences frappantes. L'une d'elles est particulièrement intéressante pour ceux qui se préoccupent de l'aspect spatial de cette évolution: l'analogie, présente dans la plupart des civilisations, entre la maison et le tombeau, la ville et le cimetière. Chaque tombeau constitue en effet le double d'une maison ou d'un appartement et chaque cimetière la projection parallèle d'un village, d'une ville ou d'un quartier.

La maison s'identifie au tombeau quand, aux jours de deuil, le feu est éteint et les volets clos; inversement la tombe devient, après la mort, la demeure éternelle. De même, enterrer les morts dans l'église revient à les inhumer dans la maison commune. Les cimetières européens que nous connaissons reproduisent pour leur part l'image exacte de la ville du XIX^e siècle: d'innombrables mausolées sont alignés le long de grandes avenues qui se coupent à angle droit. Le cimetière apparaît également comme la reproduction parfaite, dans ses carrés, de l'ordre socio-économique des vivants.

L'image de la maison que nous avons vue toujours associée à la tombe, est fortement liée à la vision de l'au-delà. Les premiers textes chrétiens décrivent abondamment l'enfer, alors que l'image du paradis -malgré l'affirmation de l'immortalité- reste imprécise. Peu à peu, cette vision du paradis se formalisera, avec en particulier l'apparition des maisons, que l'on ne trouvait pas en enfer: "Puisque dans le ciel il y a des sociétés, et que les anges vivent comme des hommes, ils ont aussi par conséquent des habitations."¹

Les apports du christianisme

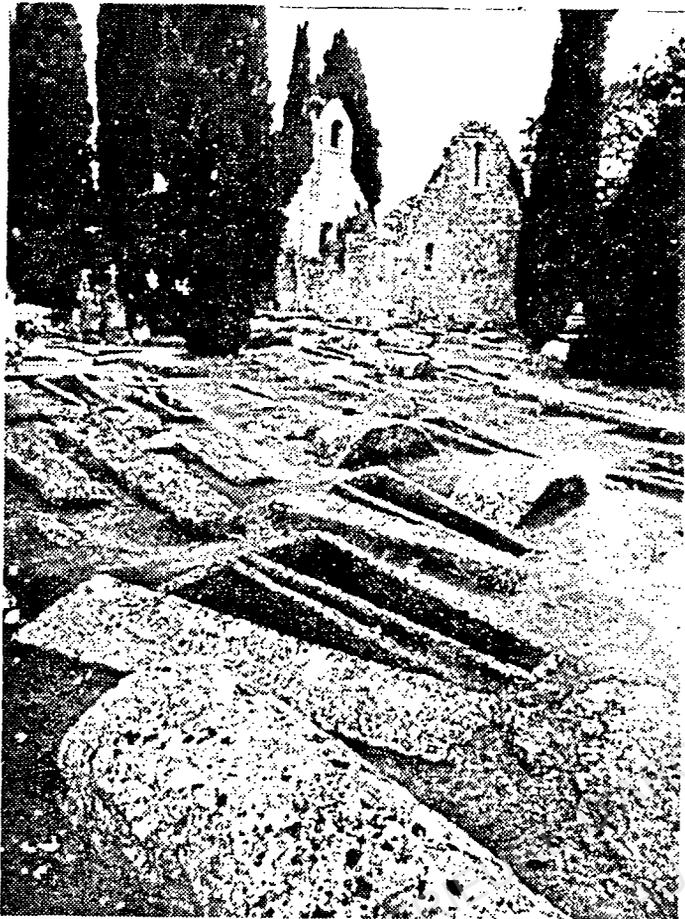
Le dogme chrétien va, en s'imposant, entraîner un véritable bouleversement des attitudes collectives liées à la mort. Cependant, dans la croyance populaire, les anciens systèmes de la mort (présence des doubles, rites de protection et de passage) resteront en vigueur encore pendant des siècles. Le christianisme sera donc conduit à intégrer certains aspects de ces anciennes religions des morts: les démons et les saints remplaceront les doubles, aux fêtes païennes succéderont (aux mêmes dates) les fêtes chrétiennes.

La croyance dans la résurrection des corps et l'obligation faite, pour y parvenir, de reposer en terre chrétienne amènera un changement total dans les sépultures. Les inhumations se feront dans un terrain consacré, autour d'un lieu de culte ou, mieux, près d'une relique de saint pour bénéficier de sa protection: c'est le début de l'enterrement *Ad Sanctos*. Le regroupement des sépultures dans ces *atria* est consacré par le décret de 593 (Clothaire II) qui fixe à deux arpents de terre pris de chaque côté de l'église l'espace réservé au cimetière.

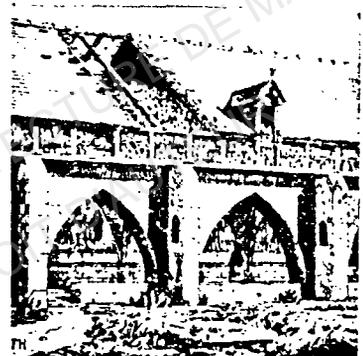
Le Haut Moyen-Age (--> 1300)

A cette époque, la mortalité est très forte, ce qui ne peut qu'influencer les attitudes collectives. La mort est tellement quotidienne qu'elle est considérée comme commune, normale. On l'accepte avec résignation, voire insensibilité. Toutefois elle constitue une épreuve pour la communauté toute entière, qui développe donc un système complexe de conventions pour la contenir, pour en quelque sorte socialiser ce

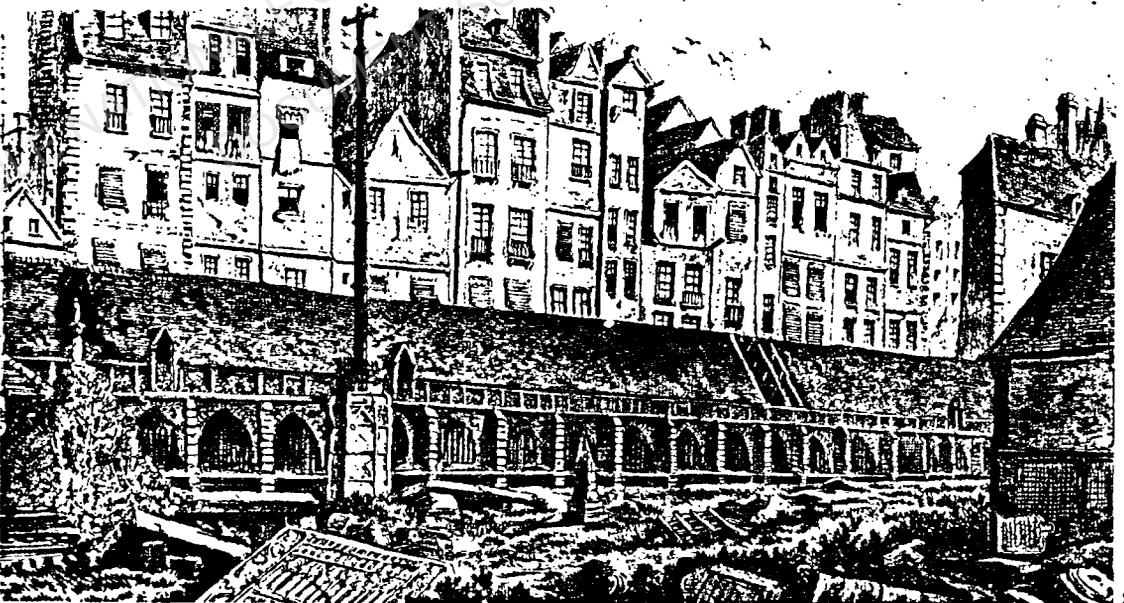
¹ E. SWEDENBORG "Du ciel et de ses merveilles et de l'enfer d'après ce qui a été vu et entendu", Londres, 1758 -Cité par M. RAGON in "L'espace de la mort" pp.141-142



1



2



3

1. La nécropole mérovingienne de Civaux: le simple lincoeil pour les pauvres, le sarcophage de pierre pour les plus riches, l'anonymat pour tous.
- 2.3. Le cimetière des XV^e et XVI^e siècles: au centre se trouvent les fosses communes, tandis que sous la galerie sont rassemblées les tombes des notables; sous les combles, le charnier indispensable à l'assolement permanent du cimetière.
- Le cimetière des Saints-Innocents - Paris.

phénomène naturel. Les cérémonies liées à la mort sont toutes publiques et fortement codifiées: le mourant est averti, il s'alite alors et la communauté se réunit pour recevoir ses adieux, puis l'accompagner en terre. Le cimetière est un véritable lieu public, pratiqué quotidiennement: il est lieu d'asile, de prêche de justice, de commerce et de distraction.

Dans le domaine des croyances, il y a chevauchement de deux systèmes de la mort: la mort chrétienne avec son au-delà paisible, et la mort païenne qui est une véritable religion populaire des morts avec son cortège de revenants et de doubles dont il faut se protéger.

Les sépultures sont marquées par une très nette dichotomie:

- Pour le populaire c'est-à-dire la grande majorité, l'anonymat est total: un simple linceuil recouvert de terre dans le cimetière. Le respect de la sépulture n'est pas même appliqué puisque le terrain est en constant bouleversement.
- Pour un certain nombre de privilégiés (ecclésiastiques et dignitaires publics), l'inhumation se fait à l'intérieur, contre les murs de l'église ou le plus près possible, souvent dans un sarcophage de pierre mais toujours sans inscription.

Le second Moyen-Age et la Renaissance

L'apparition de la peste noire (en 1347) et son retour périodique tous les dix ou quinze ans constituera un véritable traumatisme collectif, certaines villes perdant de 40 à 70% de leurs habitants. L'augmentation de la mortalité est donc très forte et va de pair avec une diminution de l'espérance de vie (à la fin du XIII^e siècle, elle n'est que de 27 ans).

Le phénomène majeur de l'évolution des mentalités est l'émergence de l'individu par rapport à la communauté, qui caractérisera la Renaissance. Apparaît le sentiment nouveau d'une biographie personnelle sur laquelle on peut influencer. Le jugement dernier devient individuel et se rapproche: il se situe alors à l'instant de la mort. En parallèle se développe un "fol amour de la vie"¹, un amour immodéré des biens matériels, des êtres. La conscience de la mort se définit alors comme la fin de l'avoir, elle devient souffrance.

Les tombes acquièrent ainsi une nouvelle fonction de représentation. Elles s'individualisent, et c'est l'émergence au cimetière des croix et pierres tombales. Dans les églises, les sépultures affirment une identité individuelle, un statut social, une gloire terrestre. Les épitaphes font leur apparition sous la forme de pierres gravées en creux au nom du défunt. Les cérémonies funéraires des puissants deviennent très emphatiques; l'église devient un lieu d'inhumation valorisé et valorisant.

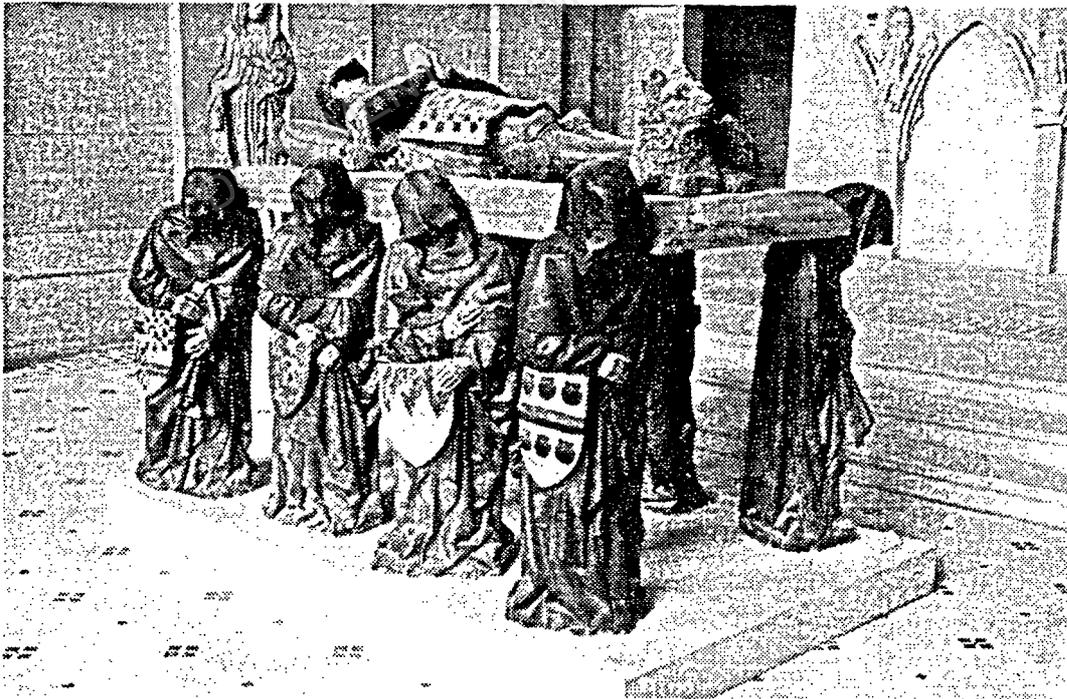
Le cimetière se modifie peu à peu: les charniers et ossuaires se généralisent; ils sont adossés à l'église du village ou, plus souvent, forment une galerie sur arcades qui enclôt le cimetière. Celui-ci reste un lieu de vie publique et ses galeries abritent nombre de commerces. La majorité des inhumations s'y déroule encore malgré son peu d'entretien, l'invasion des églises n'a pas eu lieu.

Ainsi, le système de la mort créé au Moyen-Age reste en place à la Renaissance, mais il est contesté de trois façons²:

- La prédominance de l'au-delà est remise en cause par les humanistes qui mettent l'accent sur les réalisations terrestres individuelles, qui permettent seules d'accéder à la postérité. La véritable immortalité se situe pour eux dans l'œuvre léguée à la postérité.
- La Réforme rejette l'image catholique de l'au-delà: Après la mort, il n'y a pas, comme le prétendent les catholiques, trois lieux (Enfer - Purgatoire - Paradis), mais seulement deux (Enfer - Paradis). L'Eglise réformée nie également le principe du

¹ Ph. ARIES in "L'homme devant la mort" tome 1 "Le temps des gisants"

² M. VOVELLE in "La mort et l'occident de 1300 à nos jours"



1. Le goût du macabre s'exprime dans les arts du Second Moyen-Age.
Statue d'albâtre provenant du cimetière des Saints-Innocents - XVI^e siècle.
2. Le tombeau des puissants, à la fin du Moyen-Age: le gisant évolue et se sophistique.
Tombeau de Philippe Pot - Ecole bourguignone - Fin du XV^e siècle.

jugement individuel après la mort, il n'est pas possible de se racheter par l'obtention (ou l'achat) d'indulgences.

- L'affirmation de rites populaires est à contre courant des deux Eglises. Dans la pratique, il n'y a pas de véritable résignation devant la fatalité ni d'humilité, alors que ce sont des pensées essentielles du christianisme. Les puissants comme le peuple préfèrent mettre en avant les valeurs terrestres et démontrer, jusque dans la mort, leur puissance.

L'Age Baroque (1580-1730)

Ce long XVII^e siècle ne voit pas d'amélioration sur le plan de la mortalité qui demeure élevée: épidémies, famines, guerres se succèdent. Toutefois la sensibilité à la mort se modifie. La mort reste très proche mais on entretient avec elle des rapports ambigus: développement des arts et de l'érotisme macabres, fascination pour le suicide, sentiment de fragilité et de vanité du monde. Sur le plan religieux on rejette l'idée que des années de péchés peuvent être rachetées en un instant: il faut se préparer au jugement tout au long d'une vie. C'est la mort "longue et proche" décrite par Philippe Ariès. En réaction à cette nouvelle demande, les deux Eglises christianisent les rites funéraires: l'accent est mis sur l'absoute et sur l'office des morts. L'église devient le lieu privilégié du rituel posthume.

On voit également se dessiner une aspiration à un au-delà terrestre, à une affirmation personnelle de pouvoir et de continuité familiale. Le cérémonial funèbre devient manifestation de puissance chez les grands; ce modèle se diffuse ensuite très rapidement parmi les notables. La notion de puissance dynastique commence également à être visible: la famille (vivants comme morts) envahit les chapelles funéraires dans les églises.

Ces changements ont tous une transcription dans l'espace:

- Au cimetière la sobriété est toujours de mise. Les croix se répandent, mais il n'y a toujours pas d'inscriptions. Le charnier et l'ossuaire médiévaux, avec leurs galeries, disparaissent peu à peu.

- L'église se remplit des tombeaux des grands qui rivalisent d'ostentation. Une hiérarchie se dessine en fonction de la valeur présumée des emplacements, les plus recherchés étant situés près de l'autel et des reliques des saints.

L'invasion des églises par les sépultures est le phénomène majeur de l'âge baroque. L'opposition répétée des Eglises (Tridentine et plus encore Réformée) n'a guère d'effets. C'est, selon Michel Vovelle, l'aboutissement du mouvement centripète entrepris depuis le Moyen-Age de regroupement près du lieu saint. Ce mouvement culmine à la fin XVII^e et au début du XVIII^e siècle; il est plus marqué dans les pays catholiques, spécialement méridionaux.

Le Siècle des Lumières

Au cours du XVIII^e siècle il n'y a pas de changement profond dans la démographie, la mortalité est toujours élevée et la médecine reste inefficace. Pourtant les sentiments et les pratiques liés à la mort connaissent une modification importante. Le cérémonial baroque tombe progressivement en désuétude. L'étude des testaments révèle une volonté marquée de simplicité dans les funérailles ainsi qu'une baisse des demandes d'inhumation dans les églises. A cette époque s'amorce la désacralisation du rituel et de l'au-delà. La lecture religieuse du trépas est remise en question par les élites qui en donnent une nouvelle interprétation. La mort, pour les philosophes, n'est plus une punition divine mais un phénomène naturel. L'au-delà se confond avec la postérité.

D'autre part émerge l'idée -totalement nouvelle- d'hygiène publique, qui



Pour les élites de la fin du XVIII^e siècle, l'au-delà chrétien s'efface devant les symboles païens que met au goût du jour la sensibilité pré-romantique: Urne drapée, sablier, saule pleureur...

s'accompagne d'un discours rationaliste sur la mort. C'est la naissance d'un débat qui durera près de deux siècles, avec des attaques répétées contre l'inhumation à l'intérieur des édifices religieux et contre la présence des cimetières au sein des agglomérations. En France, l'Edit Royal de 1776 constituera un des épisodes du débat en interdisant ces deux pratiques.

Ces idées inédites vont lentement influencer l'espace funéraire. C'est le début de "l'exil des morts": les sépultures sont peu à peu bannies des églises et les cimetières sont transférés hors les murs. L'exemple des Saints-Innocents à Paris est, à cet égard, significatif. On a littéralement procédé au déménagement du cimetière vers l'extérieur, et ce avec le peu d'égards envers les morts que suppose une telle entreprise. Toutefois cet exil sera, selon les régions, plus ou moins bien accepté; et dans certaines contrées, on se battra encore longtemps pour conserver les anciennes habitudes.

Les théories romantiques sur la bienveillance de la nature entraîneront la création de nouveaux modèles de sépultures. Les cimetières de plein air sont réhabilités et, dans le monde anglo-saxon, le *churtyard* symbolise l'aspect heureux de la mort dans la nature. Par opposition, le caveau en l'église représente l'image du néant, le retour aux profondeurs de la terre.

Le repli de l'image chrétienne modifie la décoration des tombes. On retrouve les motifs inspirés de l'antique (urnes, colonnes tronquées, draperies). Le cérémonial est lui aussi de plus en plus laïcisé. Pendant la Révolution française on tentera d'inventer de nouvelles façons de célébrer la mémoire du défunt, en privilégiant les valeurs civiques. Puis suivra un temps d'abandon total du rituel et de l'entretien des tombes. L'épisode révolutionnaire lèguera malgré tout un certain nombre de pratiques: héroïsation, culte civique des morts, immortalité de l'âme dans le souvenir. La mort a donc pris dans les esprits aspect nouveau: on remplace l'immortalité chrétienne de l'âme par la survie dans la mémoire.

La fin du siècle verra un retour en force de l'irrationnel avec la vogue du spiritisme et de la télépathie. Cette réaction amènera également un goût prononcé pour le macabre avec la mode des leçons d'anatomie. Par ailleurs, un sentiment collectif nouveau est apparu et a pris une importance grandissante: l'affectivité familiale. On est passé de "la mort de soi" à "la mort de toi"¹, la mort redoutée étant désormais celle de l'autre.

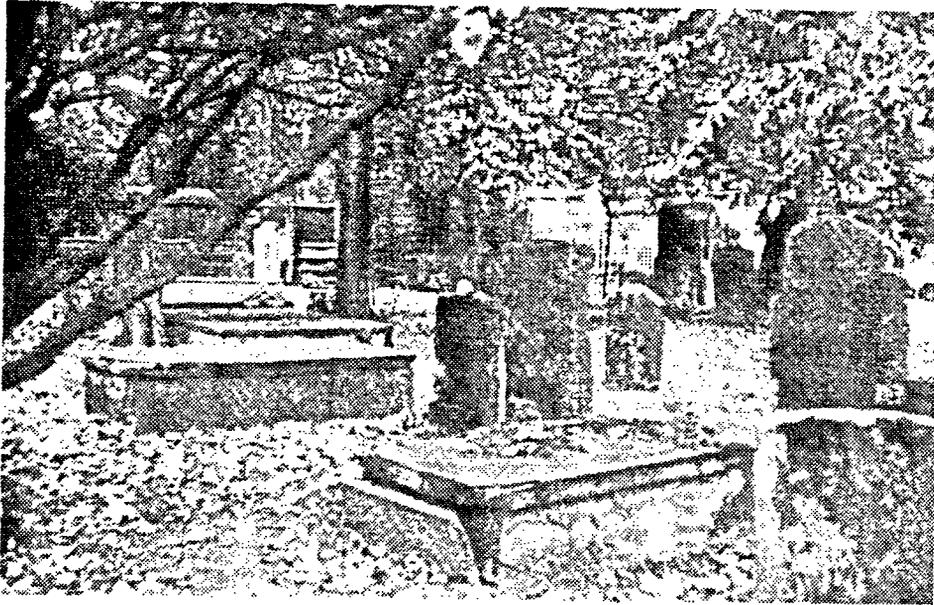
L'époque Romantique

Au XIX^e siècle, le changement est très rapide: en deux générations on passe à une image de la mort totalement différente. Les progrès médicaux n'y sont d'ailleurs pas étrangers. Avec la révolution pasteurienne les progrès de la lutte contre la mort sont stupéfiants. Mais ces progrès ne touchent pendant longtemps que certaines classes sociales: les différences sont grandes suivant que l'on est puissant ou misérable, dans le monde urbain ou rural.

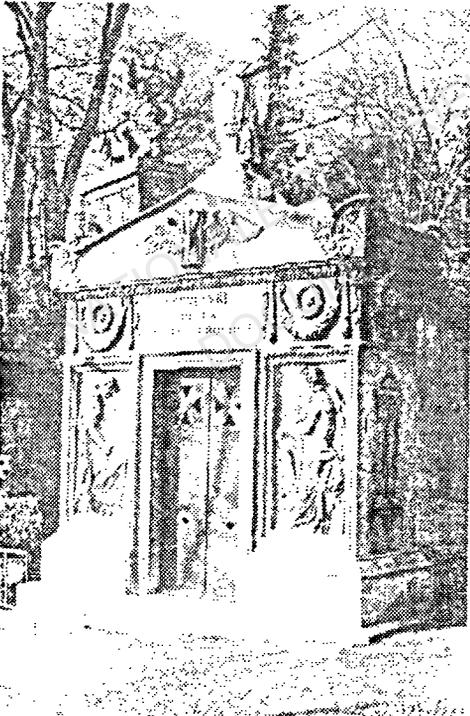
Dans le domaine religieux, on assiste à une déchristianisation progressive. C'est le début de la modernité dans la conception de la mort. Le support religieux qui constituait autrefois le modèle unique s'efface peu à peu, laissant place à une prolifération de discours sur la mort qui ne proposent aucun modèle de remplacement. Cette déchristianisation s'imposera également dans le monde rural malgré la fidélité conservée à la dévotion aux défunts, en particulier dans les régions méridionales.

Cette époque recherche donc un nouvel ancrage qui se concrétise quelquefois dans la nation ou le groupe social, mais toujours dans la famille. La montée de

¹ Ph. ARIES in "L'homme devant la mort" tome 1 "Le temps des gisants"



1



2

1. Dans le monde anglo-saxon, la grande majorité est inhumée au *churchyard* où la simplicité est de mise.

2. Invention du XIX^e siècle, la chapelle familiale fait la part belle aux symboles païens. Sépulture du préfet Frochot - Cimetière du Père-Lachaise - Arch. Godde - Sculpt. Raggi.

l'affection familiale amorcée au XVIII^e siècle connaît alors son apogée. Dans les testaments, les clauses pieuses disparaissent, laissant place à une démonstration de la confiance dans les proches. Les prières pour les âmes du purgatoire sont désormais consacrées aux êtres chers, montrant une sollicitude inhabituelle pour les disparus. En effet, à la fin du Moyen Age on se préoccupait seulement d'obtenir son propre salut par une capitalisation d'indulgences. Au cours du XIX^e siècle ces dévotions, d'individualistes (pour soi), deviennent altruistes (pour toi). Les réunions spiritistes sont également un des signes de la douleur de la séparation et de la volonté de communiquer tout de même avec l'être cher, de part et d'autre de la mort.

Une vision romantique de la mort émerge, la "belle mort", qui prend deux aspects fondamentaux:

- La mythologie du temps affecte de reconnaître dans la mort un havre désiré et longtemps attendu. Les esprits éclairés aspirent à se fondre dans l'infini de la mort, sa douceur narcotique, sa paix merveilleuse. Ce dernier sentiment va provoquer à l'époque romantique une sorte d'apothéose baroque, un lyrisme exacerbé des liturgies mortuaires, et une tentation nouvelle: celle du suicide.
- L'au-delà devient le lieu de la réunion familiale. L'enfer disparaît complètement de l'imaginaire, même parmi les croyants, et la vision du paradis devient totalement anthropomorphique. Dans le rituel, les sentiments remplacent les anciennes conventions. La douleur du deuil est réelle et pousse à une exacerbation des démonstrations.

L'espace funéraire est, à cette époque, marqué par ces deux phénomènes majeurs: l'importance de la famille et l'application effective des idées du XVIII^e siècle. L'invasion familiale se produit dans les cimetières à travers les concessions perpétuelles qui, de rarissimes, deviennent rapidement communes. Le tombeau individuel disparaît complètement et le caveau familial s'impose: c'est la création du modèle de la chapelle funéraire qui constitue en fait une transposition de l'habitat. La statuaire, en Méditerranée, et les épitaphes, dans tout l'Occident, marquent également la prépondérance de la famille.

Le décret du 23 Prairial an XII (12 Juin 1804) qui vient confirmer la réglementation de l'Ancien Régime, s'impose rapidement. La nécropole urbaine devient le modèle du cimetière, et constitue le sujet de nombreux concours d'architecture. Deux types se différencient nettement: le *rural cemetery* du monde anglo-saxon et le *campo santo* ou cimetière bâti, en France et dans les péninsules méditerranéennes. La nécropole méridionale que nous connaissons est le décalque apaisé de la ville réelle: elle a ses quartiers, sa réglementation, sa hiérarchie; elle devient un lieu privilégié d'échanges pour les familles. Aussi, après la poussée urbanistique, lorsque ces nécropoles seront rejointes par l'habitat, la population refusera catégoriquement de les voir à nouveau exilées.

La "Belle Epoque" (1870-1914) peut être considérée comme une phase transitoire. Paris, Vienne, Venise, retentissent des fastes mondains d'une bourgeoisie décadente. L'optimisme forcené qui est de règle en ces temps, s'accommode mal du spectacle de la mort, ou même de sa seule évocation. Le silence se fait donc peu à peu autour de ce sujet aussi bien en littérature qu'en peinture. La naissance en 1870 de la crémation - jusqu'alors inusitée en Occident - et son développement plus ou moins rapide est l'un des signes de cette volonté de dissimuler la mort. Un des arguments chocs des personnalités qui cherchent à promouvoir ce procédé, est en effet son aspect radical et définitif.

La fuite en avant qui caractérise l'optimisme ambigu de la Belle Epoque, associe le mal de vivre des individus et la perte de confiance dans le système édifié au fil du siècle victorien. Elle s'achèvera brutalement dans l'Apocalypse du premier conflit



Après la Grande Guerre, une vague inégalée de l'art public couvre toute l'Europe de monuments qui expriment l'amertume.
Peronne: "La Picardie maudissant la guerre" - Sculpt. P. Auban.

mondial. La mort romantique, cette mort évanescence de l'héroïne atteinte de phtisie, s'efface brusquement devant la mort imprécise du guerrier au front: mort mécanique, destructrice aveugle, mort violente généralisée, qui ne peut, comme la grande peste, être perçue comme une justice divine. Les mentalités sont marquées par cette hécatombe, qui a enlevé un être cher à presque chaque famille. Le traumatisme collectif trouve sa forme d'expression dans les monuments aux morts.

Inventés au Siècle des Lumières, dans le but d'héroïser la mort civique, ceux-ci étaient initialement érigés sur les champs de batailles. Ils exprimaient surtout la victoire, ou le désir de revanche après la Guerre de 1870. Au lendemain du premier conflit mondial, il est moins question de triomphalisme que de déploration des disparus. Un mouvement de l'art public d'une ampleur inégalée couvre toute l'Europe de ces mausolées. Autant que le culte des disparus, le monument aux morts cultive désormais celui de la peine des survivants: la valeur de la mort héroïque est contestée par le sentiment familial, héritage romantique dont les effets durent toujours.

Mais nous voyons là le dernier sursaut de la mort "bavarde": l'Occident entre dans la modernité, dans un univers où les hommes ont décidé de ne plus parler de la mort.

Mourir aujourd'hui

La déchristianisation de l'Occident n'est pas étrangère à l'évolution de l'attitude collective devant la mort à l'époque contemporaine. Elle est alliée à la prégnance du sentiment romantique. Si dès la fin du XIX^e siècle, on a hésité à appeler le prêtre au chevet du mourant, ce n'est pas intrinsèquement par volonté anti-cléricale. Mais plutôt parce que le sentiment religieux a cédé le pas à l'affectivité familiale; et avec elle a surgit le début du mensonge: acceptant difficilement la mort de l'être aimé, on en repousse l'idée, on se ment à soi-même. Et l'on ment aussi au mourant, redoutant de lui faire de la peine ou de l'effrayer. La venue du prêtre est alors redoutée, car elle interdit le mensonge: il devient celui qui annonce la mort. De là à penser qu'il la provoque ou la hâte, il n'y a qu'un pas. Alors, appelé de plus en plus tard, il n'administre plus les sacrements qu'à des être inconscients ou déjà décédés. L'Eglise se voit obligée de rappeler que la conscience est indispensable à la communion et - afin de rendre le doute impossible - remplace le terme "d'extrême onction" par celui de "sacrement des malades" (Vatican II). Mais n'est-ce pas aussi souscrire à la nouvelle volonté de la société de dissimuler la mort derrière la maladie?

Au sentiment romantique s'ajoute le système de valeurs bourgeois, qui a promu l'hygiène personnelle au rang de vertu. L'ordre moral réclame la propreté du corps autant que celle de l'âme, dont elle est le signe. Et la mort est sale: on s'attache, dans la littérature, à la description détaillée de l'agonie, en soulignant ses aspects les plus dégoûtants. Les images hideuses de l'ère macabre, refoulées depuis le XVII^e siècle, ressurgissent, avec cette différence que l'horreur liée à la décomposition après la mort est reportée sur l'agonie. La mort devient un spectacle inconvenant, comme les actes biologiques de l'homme, les sécrétions de son corps. Il est donc indécent de la rendre publique.

Quel meilleur refuge que l'hôpital, lieu où la maladie entre dans un cadre administratif, discipliné et aseptisé? Certes, le fait essentiel est le progrès bien connu des techniques médicales, qui mettent en œuvre un matériel sophistiqué et un personnel compétent. Les conditions de leur pleine efficacité ne sont réunies qu'à l'hôpital, du moins l'a-t-on cru jusqu'à présent. Et l'hôpital supprime la cérémonie du dernier passage dans bien des cas, ou au moins la limite à la plus stricte intimité.

Après les années 50, les progrès médicaux gigantesques ont été crus sans limite. Consciemment ou non, l'homme occidental a cru que son rêve d'immortalité pourrait se réaliser. C'est dans les cultures où la croyance dans l'efficacité de la technique et

Aspects de la mort dans les péninsules méditerranéennes



Même vague meurtrière, réactions et expressions différentes: si la Première Guerre Mondiale a laissé à la postérité des monuments grandiloquents, la Seconde lègue des cimetières silencieux, à l'image de la mort moderne.
Cimetière militaire de Luynes.

son pouvoir de transformer l'homme et la nature est la plus forte que l'on a le plus essayé de cacher la mort. Celle-ci n'est plus admise comme un phénomène naturel nécessaire, mais rejetée comme un scandale. Pour la famille, et plus encore pour le monde médical, qui est désormais seul à prendre en charge les derniers instants, la mort est perçue comme un échec. Et comme pour mieux la désacraliser, les médecins ont effacé *la mort* devant *les morts* possibles: mort cérébrale, mort biologique, mort cellulaire...

Cette mort que la croyance en la toute puissance de la technique ne peut admettre, rien ne doit plus la rappeler à nos consciences. Alors que le XIX^e siècle avait fait du deuil une obligation, il devient un interdit social, une manifestation indécente et une preuve de morbidité intolérable.

Mais nous avons tous été transformés par la révolution romantique du sentiment. Les psychologues décrivent d'ailleurs comme naturelle la force de l'attachement familial; ce qui est une incorrection historique, mais prouve bien son importance dans le sentiment collectif actuel. Dès l'apparition de l'interdit sur le deuil et les larmes, ils ont dénoncé le danger de traumatisme que cela représente pour le deuilant, qui ne peut plus extérioriser sa peine. D'autant plus que la période de deuil n'est plus celle du silence de l'endeuillé au milieu d'un entourage empressé et indiscret, mais celle du silence de l'entourage même: la société fuit celui que la mort a frappé, par une sorte de mise en quarantaine. Les rares personnes qui surmontent leur répulsion et restent présentes évitent le seul sujet dont le deuilant a envie de parler, l'unique objet de ses préoccupations, à savoir le disparu.

Sociologues et psychologues parlent d'un mouvement de relais et d'équilibre, qui au XX^e siècle substituerait au tabou sur le sexe le tabou sur la mort. Ce nouvel aspect de l'alliance entre Eros et Thanatos (mise en exergue avec Sade et la psychanalyse), prend désormais l'allure d'une idée reçue.

Dès 1965, le discours des élites sur le thème de la mort, qui avait totalement disparu au début du siècle, prend un nouvel essor. Nous n'avions pas même fini d'assimiler le nouveau tabou des temps modernes que le voici contesté et remis en cause. Ce que Michel Vovelle appelle une "redécouverte de la mort"¹, tout en soulignant la difficulté et la subjectivité de l'histoire immédiate, est en train de se dessiner en Occident.

Cette redécouverte s'exprime non comme un tournant dans les attitudes, les gestes et les rituels, mais comme une revendication - venue pour une bonne part des clercs - un regard nouveau, en un mot une prise de conscience. Les conditions objectives qui ont conduit au silence sur la mort dans les sociétés libérales actuelles, tiennent aux structures même de l'économie et de la société, reflétées dans les représentations collectives. Ces paramètres lourds et indiscutables que sont l'urbanisation, la commercialisation, la médicalisation de la mort inclue désormais dans le cycle de la consommation, n'ont pas perdu de leur acuité, au contraire. Encore une fois, nous sommes en présence de l'évolution prématurée d'une minorité, alors que la masse ne s'est pas même accoutumée aux changements précédents. Mais nous avons vu la constance de la "démocratisation" de gestes initialement minoritaires, dans toutes les époques précédentes. Le mécanisme jouera-t-il encore une fois dans les décennies à venir?

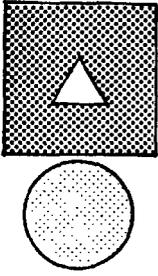
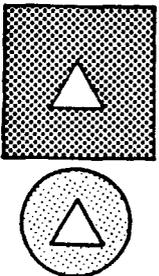
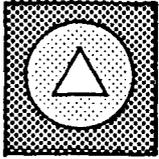
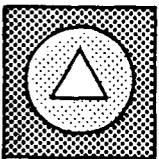
Le discours actuel est essentiellement tenu par des anglo-saxons et des français, sur des phénomènes propres à leur culture d'origine. Le silence des péninsules méditerranéennes en dit aussi long que l'abondance des discours: c'est le signe que la déstructuration des anciens systèmes de la mort n'est pas aussi forte dans ces régions,

¹M. VOVELLE in "La mort et l'occident, de 1300 à nos jours" pp. 740-761

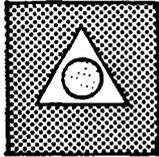
et par là moins contestée. Le décalage du développement économique n'y est certes pas étranger. Mais n'existe-t-il pas des motifs plus profonds et plus subjectifs à cette résistance au changement? Si, ce que de façon simpliste nous appelons une "américanisation" au moins partielle des modes de vie, continue à se diffuser, en sera-t-il de même pour les rituels de la mort? On revendique aujourd'hui la restitution au mourant de sa dignité d'être humain, et le droit au deuil pour son entourage. Tout ce bruit est-il un épiphénomène, une simple péripétie, ou un tournant véritable, l'indice d'une angoisse et d'une crise plus profonde? La Méditerranée devra-t-elle connaître toutes les étapes de l'effacement de la mort du paysage social et du paysage visuel; ou ce qui semble être actuellement un simple retard est-il en réalité la marque d'une conscience profondément différente, attachée durablement à la socialisation des rituels de la mort?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

EVOLUTION HISTORIQUE GENERALE: SCHEMA RECAPITULATIF

	L'ANTIQUITE	LES DEBUTS DU CHRISTIANISME	LE HAUT MOYEN AGE	SECOND MOYEN AGE ET RENAISSANCE
POSITION DES ESPACES FUNERAIRES	 <p>Les temples sont situés dans la ville. - La nécropole en est exclue législativement.</p>	 <p>- Le temple et la ville ne se modifient pas. - La nécropole antique accueille la sépulture des premiers chrétiens et des martyrs. Sur ces reliques saintes se bâtissent les premières basiliques.</p>	 <p>- Les sépultures chrétiennes se regroupent autour des lieux saints: c'est l'enterrement ad sanctos. - L'inhumation dans l'église même est réservée aux seuls ecclésiastiques</p>	 <p>- Le cimetière entourant l'église reste le lieu d'inhumation de la majorité, mais le privilège de l'église s'étend aux dignitaires publics. - L'humanisme valorise les réalisations individuelles. A l'église comme au cimetière, l'individualisation des tombes s'étend.</p>
TYPES DE SEPULTURES	<ul style="list-style-type: none"> - Tombes à incinération - Tombes à inhumation 	<ul style="list-style-type: none"> - Sarcophages de pierre - Enfeus dans les catacombes 	<p><i>Au cimetière:</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Linceuls au contact de la terre - Sarcophages <p><i>A l'église:</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Sous les dalles (anonymat) - Sarcophages avec gisants 	<p><i>Au cimetière:</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Linceuls au contact de la terre - Début d'individualisation par des croix <p><i>A l'église:</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Sous les dalles - Sarcophages avec gisants et priants
LEGENDE <ul style="list-style-type: none">  Ville  Lieu de culte  Lieu d'inhumation 				

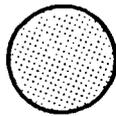
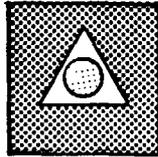
L'AGE BAROQUE



- L'invasion de l'église par les sépultures a lieu dans les pays catholiques.
- En pays protestant, l'église reste privilège des dignitaires religieux et publics
- Au cimetière, l'individualisation des tombes se répand.
- Le cérémonial s'amplifie.

- Au cimetière:*
- Adoption du cercueil dans l'Europe du nord
 - Généralisation des croix individuelles
 - Diminution de l'anonymat
- A l'église:*
- Sous les dalles
 - Sarcophages adossés au mur
 - Enfeus avec une statuare importante

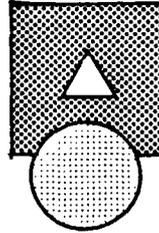
LE SIECLE DES LUMIERES



- Au nom de l'hygiène publique, on combat les sépultures dans l'église et le cimetière proche des habitations.
- Le cérémonial baroque est abandonné par les bourgeoisies urbaines, sauf en Méditerranée

- Monde anglo-saxon:*
cimetière
- headstones (stèles portant le nom gravé)
- Méditerranée:*
église
- Sous les dalles
 - Enfeus et sarcophages forment de grands tombeaux muraux

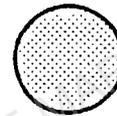
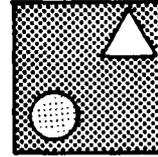
LE ROMANTISME



- Les cimetières sont exilés hors des villes par la mise en application de la législation.
- L'inhumation dans l'église est interdite
- La rupture entre pays protestants et catholiques se traduit dans les préférences des nouveaux cimetières (Rural cemetery / Campo Santo).

- Monde anglo-saxon:*
cimetière
- Simples lames au sol, inscription du nom
 - Rares monuments et tombes familiales
- Méditerranée:*
cimetière
- Tombes sculptées
 - Chapelles familiales
 - Grandes galeries couvertes avec des enfeus

L'EPOQUE ACTUELLE



- Les cimetières créés au XIX^e sont actuellement englobés dans le tissu urbain.
- Leur saturation entraîne la création de nouveaux cimetières, qui sont rejetés très loin de la ville.

- Monde anglo-saxon:*
- Incinération, et dispersion des cendres
 - Pelouse à peine interrompue par de petites lames de pierre
- Méditerranée:*
- Tombes avec dalle et stèle
 - Grandes séries d'enfeus, en galeries couvertes ou non



La lamentation funèbre est restée en usage jusqu'aux dernières décennies, dans certaines régions méditerranéennes.

O.2 LES CONSTANTES MEDITERRANEENNES

Dans une société industrielle occidentale qui tend à occulter la mort, les bords de la Méditerranée constituent actuellement une zone de résistance où les changements sont moins lisibles que les permanences. Certains traits, malgré une expression adaptée à chaque époque historique, semblent d'une constance inébranlable. Nous trouvons là les bases essentielles de la structure socio-culturelle d'un peuple, qui marquent l'évolution des pratiques pendant de nombreux siècles. Ces bases, qui sont transcrites dans l'évolution autonome, comme dans l'adaptation de gestes et croyances importés de cultures différentes, correspondent à une sensibilité collective permanente. En ce qui concerne la Méditerranée, certaines reposent sur une parenté ethnique ancienne, d'autres sur une unité imposée - dans divers domaines - par l'Empire Romain.

02.1- La survivance de rites archaïques

Nous trouvons dans les péninsules méditerranéennes une survivance très tardive de croyances préchrétiennes. Nombre de gestes liés à la mort sont nés dans les civilisations préhistoriques, puis ont été transmis et ritualisés dans les diverses religions de l'antiquité romaine. Nous en retrouvons les traces dans les religions traditionnelles de l'Occident médiéval, même après un millénaire de christianisme. Mais, alors que dans le monde anglo-saxon le paganisme recule de façon décisive dès le XII^e siècle, il reste inscrit dans certains rites méridionaux jusqu'à l'époque actuelle.

Ainsi, la pratique de la déploration funèbre, étendue à toute l'Europe au Moyen Age, s'est-elle particulièrement développée dans le sud. Les condamnations répétées de l'Eglise, opposée à ces démonstrations excessives teintées de paganisme, n'empêcheront pas cet usage de rester vivace dans toute la Méditerranée. Les pleureuses, "mercenaires" (à la façon antique) ou bénévoles y sont toujours appelées à participer aux obsèques. On trouve jusqu'à ces dernières années des descendants du chant funèbre romain (*conclamatio*): *lamento* (Italie), *endechas* (Espagne), *vocero* (Corse), sont les formes différemment codifiées d'une même coutume.

Autres rites majeurs des obsèques traditionnelles, la veillée et le banquet funèbres sont également des pratiques païennes condamnées par l'Eglise. Leur disparition s'amorce dès le XIV^e siècle dans le nord de l'Europe, où leur développement était déjà plus limité que dans le sud. Ici, ces rites se perpétuent jusqu'au XX^e siècle; leur déclin s'est certes instauré à partir de 1930/1950, mais on les rencontre encore - surtout en milieu rural.

Complément essentiel du banquet funèbre, les offrandes aux défunts (nourriture, boisson, monnaie...) relèvent de croyances radicalement opposées à la conception chrétienne de la mort. Disparues très tôt dans certaines régions de l'Europe, elles se poursuivent plus tardivement qu'ailleurs dans les aires méridionales: on relève la trace de tombes à offrandes¹ utilisées jusqu'aux XVI^e/XVII^e siècles, dans l'Albigeois ou à Naples. Aujourd'hui encore, certaines coutumes locales, bien que christianisées, s'apparentent à cette conception.

¹ Sortes de puits creusés dans les cimetières et destinés à recevoir les offrandes de nourritures. Ils communiquaient par des tuyaux de terre cuite avec les différentes tombes ou fosses. M. VOVELLE in "La mort et l'occident, de 1300 à nos jours" pp. 46-47

02.2- La familiarité avec la mort

Cette familiarité avec la mort, d'origine archaïque, est structurée par une ambivalence:

- Il existe une manière de ne pas penser à sa propre mort trop fortement, de l'envisager avec sérénité ou fatalisme. La mort est considérée comme un événement sans doute redoutable, mais trop inséparable du monde de tous les jours pour ne pas être acceptée: elle n'est pas scandaleuse.

- Mais on fait cas de la mort. Elle est chose sérieuse, qu'il ne faut pas traiter à la légère; un moment fort de la vie, grave, mais pas redoutable au point au point de l'écarter, de faire comme s'il n'existait pas, ou d'en falsifier les apparences. Au delà du soin apporté par l'individu à préparer sa sépulture de son vivant, la communauté entière participe à cet instant capital: rites, croyances et cérémonies liées à la mort prennent une ampleur inégalée.

Ces rites, bien que relevant de croyances païennes, ont été partiellement assimilés par la religion catholique. Ils revêtent deux aspects complémentaires qui structurent un système de la mort complet et cohérent:

Aspect bénéfique

Un des éléments exprimant la familiarité avec la mort est la socialisation très forte de l'ensemble des gestes qui l'accompagnent: La communauté entière est solidaire face au deuil.

Pour s'exprimer, cette solidarité passe tout d'abord par la publicité de la mort: on suit son approche, puis on l'annonce à tous. Sonneries, glas résonnent dans les campagnes jusqu'au XX^e siècle, répandant la nouvelle du décès d'un des siens à la communauté. Dès lors, les amis ou voisins les plus proches accourent. Leur rôle est codifié, et vise dans tous les cas à apporter une aide ou se substituer à la famille pour les tâches matérielles: toilette du corps, mise en deuil de la maison (volets fermés, feu éteint, miroirs voilés, pendules arrêtées, etc) suivant les coutumes locales. Ils sont généralement chargés de préparer les repas pour la famille comme pour les visiteurs qui ne sauraient tarder.

Ceux-ci sont assez nombreux à participer à la veillée, tradition qui s'est maintenue malgré l'opposition de l'Eglise: elle combattait la veillée, car c'était (jusqu'aux dernières années) l'instant où se développaient les chants funèbres; elle a ensuite tenté de la contrôler, de la christianiser. Aujourd'hui encore, lors de la veillée, chacun loue le défunt, raconte les souvenirs qui lui sont liés, dont certains sont même prétexte à rire. Le mort est parmi l'assistance, il n'est pas encore un disparu.

C'est également dans un esprit communautaire que les confréries se sont développées au Moyen-Age, se substituant au clergé pour les obsèques des pauvres et des confrères. Accéder à une cérémonie habituellement réservée aux riches était d'ailleurs une des motivations de l'entrée dans une confrérie. Ces organisations laïques étaient plus largement répandues en Méditerranée qu'ailleurs, et y ont survécu jusqu'à nos jours.

Le rôle de la confrérie est surtout important dans le déroulement du convoi funèbre: les confrères, revêtus de leur habit (tout comme le défunt), portent le cercueil du domicile à l'église et au cimetière. Un usage, spécifiquement méditerranéen, persiste jusqu'à maintenant: celui du tour de ville (suivant un parcours codifié) avec le mort à visage découvert. Nous pouvons interpréter cette pratique comme un dernier adieu du mort à la communauté.¹

¹M. VOVELLE in "La mort et l'occident, de 1300 à nos jours" p. 455



La femme méditerranéenne portant le deuil durant toute sa vie, sa silhouette noire est devenue le cliché typique de ces régions.

Le banquet funèbre, qui prend dans les régions méridionales des proportions gigantesques, est aussi une manifestation communautaire. Tradition encore vivace, c'est aujourd'hui, pour les observateurs étrangers, une curiosité pittoresque des régions méditerranéennes.

Autre manifestation de socialisation de la mort, le deuil est si important pour la femme méditerranéenne, qu'il en est devenu une image symbolique: la Grèce comme le Portugal, ou la Sicile, l'Espagne, sont "typiquement" peuplés de femmes en noir. Au XII^e siècle, l'abbé de Bourgueil parlait du deuil en noir comme d'une particularité étrange des femmes espagnoles: l'Europe ne l'adoptera que bien plus tard. Nous trouvons donc là une pratique méridionale permanente, qui est un rappel à la communauté de la perte d'un des siens; expression de la présence du défunt dans les mémoires, mais aussi mort métaphorique: les étapes de sortie de deuil correspondent à des étapes supposées de la décomposition du corps.

Le mort reste présent dans la vie quotidienne: le deuil le rappelle en permanence, une flamme le représentant reste allumée pendant un an. C'est un être familier: on le tutoie (même si on ne le faisait pas de son vivant).

Tous ces rites concourent à une réduction de la distance avec l'au-delà. Aussi, proche et familier, le mort doit être apaisé afin qu'il ne revienne pas importuner les vivants.

Aspect maléfique

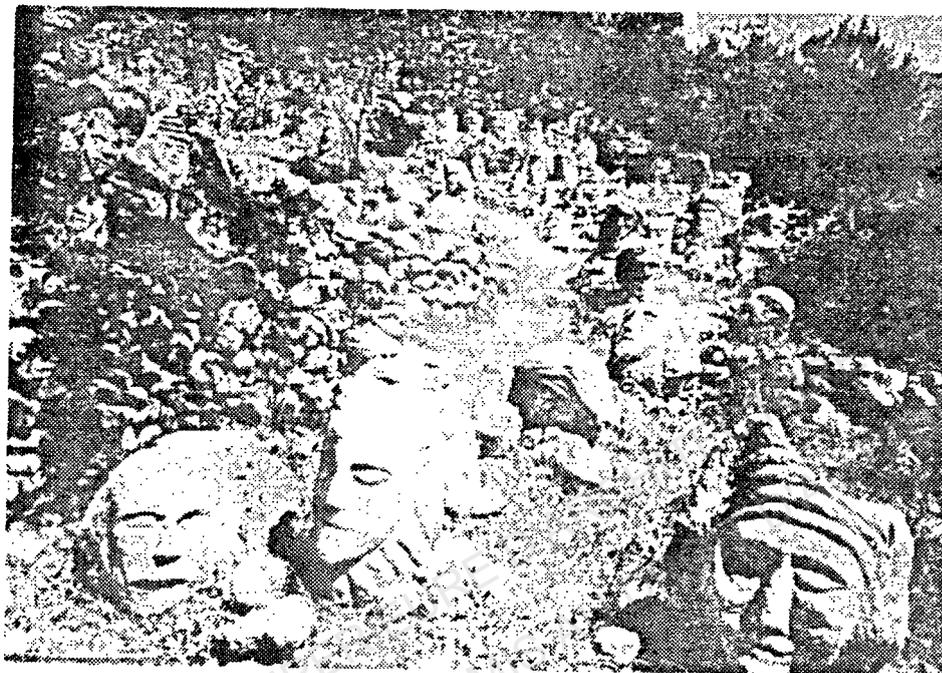
Une familiarité importante avec la mort est en effet inséparable d'une crainte des morts trop présents: les rites de protection contre les âmes errantes ne sont donc qu'un autre aspect de la mort familière.

Ainsi, dans les religions anciennes, les voisins qui accouraient à l'annonce du décès connaissaient les gestes qui aidaient l'âme à se séparer du corps sans trop de peine, afin qu'elle ne revint pas se plaindre. Il fallait, par exemple, ouvrir les volets pour que l'âme puisse s'en aller.

Dans tous les rites, les éléments purificateurs que sont l'eau et le feu jouaient un rôle primordial, malgré les diversités locales:

- Eteindre le feu ou vider les seaux d'eau de la maison, afin que l'âme ne s'y brûle ou ne s'y noie pas
- A l'inverse, faire traverser au convoi funèbre, au retour du cimetière, de la paille enflammée ou un cours d'eau, obstacle que l'âme ne pourrait franchir seule.
- Brûler le matelas du défunt, pour qu'il n'ait pas la tentation de revenir s'y coucher. Laisser hors de la maison un récipient d'eau pour que l'âme puisse s'y désaltérer.

Ces rites, éléments d'un système préchrétien de la mort, ne sont plus - à partir du XIV^e siècle - conçus comme une explication satisfaisante du monde: les anciennes religions dont les morts sont le pivot, et le mouvement des âmes le moteur, ont été combattues par le christianisme. Mais, en Méditerranée beaucoup plus fortement et tardivement qu'ailleurs, les deux domaines ne sont pas nettement séparés, dans les consciences comme dans les attitudes collectives. L'Eglise a certes christianisé l'héritage païen. Elle a, consciemment ou non, remplacé les "doubles" (mânes des défunts, esprits, revenants, ombres..) par les démons et les saints. Mais, spécialement dans les régions méridionales, c'est à l'intérieur d'une appartenance au cadre chrétien de l'existence que, sans souci des contradictions, des éléments préchrétiens peuvent encore trouver à s'exprimer.



Les visages de pierre évoquent l'inquiétant cortège des "morts doubles" des religions populaires anciennes.
"Castello Incantato" de Sciacca - Sicile.

Prières et messes pour les défunts sont souvent perçus comme une des façon d'apaiser les morts, au même titre que la déploration funèbre ou le deuil, qui leur montrent que leur mémoire est honorée. Les offrandes (nourriture, boisson, fleurs) sont toujours faites, mais dans un cadre christianisé: le jour de la Toussaint est ainsi transformé, malgré l'Eglise, en fête des morts. Et, même si le prêtre est invité, le défunt a toujours sa place et sa part au banquet funèbre.

La familiarité avec la mort rend incertaine la frontière entre l'au-delà et le monde des vivants. Aussi voit-on ce dernier visité par les esprits errants, revenants et autres âmes en peine. Jusqu'au début du XX^e siècle, la croyance dans les doubles persiste dans nombre de régions méridionales. Mazzeri (en Corse) ou Machare (en Sicile) sont connus dans les villages. Ces humains se dédoublent dans leur sommeil pour battre la campagne; ils annoncent la mort de celui qu'ils ont rencontré au cours de cette nuit.

Les régions méditerranéennes apparaissent, jusqu'à nos jours, parcourues par les doubles, christianisés ou non, fortement présents dans la pensée collective. Ce sont des pays de la mort proche et quotidienne, au point qu'elle en fournit une des images perçue et reconnue par les étrangers: celle des femmes revêtues de noir, éternellement en deuil. L'insertion de la mort dans l'organisation communautaire et sociale, comme la familiarité empreinte dans les rapports avec les morts, transparaissent:

- Dans la façon dont les cultures méditerranéennes ont adopté et adapté les grands courants du monde occidental, lorsqu'elles n'en ont pas été les initiatrices.
- Dans les formes de sépulture que cette civilisation a privilégiées.

0.3 - LES APPORTS SUCCESSIFS

03.1- Influence de la religion catholique

Une opposition s'est prolongée tardivement entre la mort des paysans et des pauvres (qui est restée longtemps mort païenne) et celle de l'élite (religieux, clercs, puissants du monde féodal), qui a été très tôt codifiée au sein de l'Eglise. La liturgie des morts va tout d'abord s'amplifier à l'occasion des obsèques des ecclésiastiques et des puissants, puis va devenir un modèle qui s'étendra à d'autres classes.

Les rites anciens des funérailles chrétiennes se contentaient d'accompagner le corps de son lit au tombeau, sans autre forme de cérémonie que les deux absoutes de la mort et de la sépulture. A partir du XVII^e siècle, ils seront submergés, d'abord dans les obsèques nobles, par une quantité fantastique de messes et services prescrits par les défunts dans leur testament. Celui-ci devient en effet un acte sacré obligatoire: celui qui meurt sans testament ne peut être enterré religieusement. Ce testament pieux précise l'ordonnance du convoi funèbre et le nombre de messes à célébrer pour le repos de l'âme du défunt, messes tarifées et payées sur son héritage.

Le nouvel au-delà chrétien

Pour les puissants, l'Eglise devient le principal acteur des cérémonies funéraires: Dès l'agonie, le prêtre est présent pour l'extrême onction. Puis il "contrôle" la veillée funèbre, limitant le nombre des assistants et en faisant une célébration religieuse: lecture de l'office des morts, des prières de recommandation de l'âme (les *Recommandaces*).

Le convoi, lui aussi, change de nature. Le "bout de compagnie" de la communauté devient une solennelle procession ecclésiastique. Surtout en milieu urbain, de nouveaux officiants jouent le rôle principal: prêtres de la paroisse, moines des quatre ordres mendiants créés au Moyen-Age, suivis - en fonction de la richesse et de la générosité du défunt - d'un nombre variable de pauvres et d'enfants des hospices. Lorsque le défunt appartenait à un confrérie (ce qui est couramment le cas en Méditerranée), le cortège est formé par les confrères.

Le testament pieux vise à attirer le plus grand nombre possible de religieux et de pauvres à la cérémonie, en monnayant leur présence, chants et prières. L'importance de la procession, la quantité des aumônes et des dons témoignent de la fortune et de la religiosité du défunt en même temps qu'elles intercèdent en sa faveur auprès de la cour céleste.

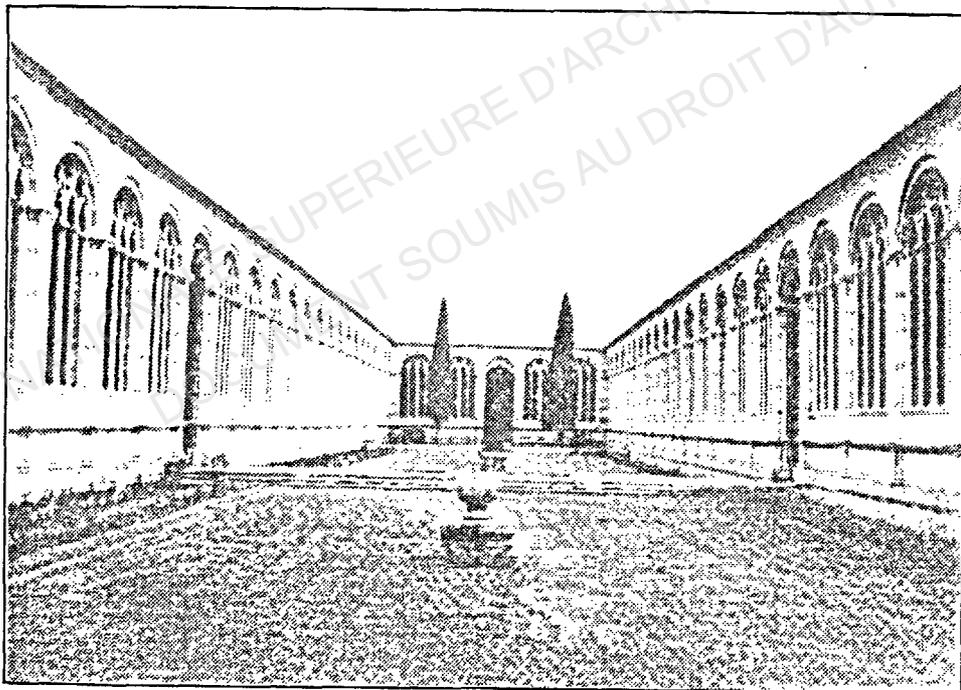
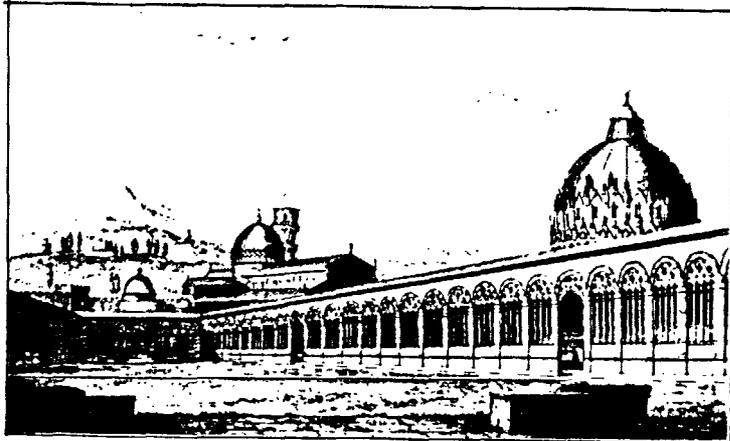
Le testament fixe également le nombre de messes "au détail", payées d'avance, qui devront être célébrées et à quelles dates, ceci en quantité étonnante (en moyenne plusieurs centaines, parfois jusqu'à 10 000). D'autres types de donation, tels que des legs de charité (aux paroisses, couvents et hospices), ou des fondations de messes perpétuelles, sont réalisés sur l'héritage: en capital, terres ou rentes. L'inflation de ces dons sera même considérée comme une cause de la ruine de la noblesse féodale...

Le service funéraire proprement dit se développe également: la messe de Requiem, initialement réservée aux clercs et aux grands, devient une habitude fréquente.

L'hérésie protestante

L'eschatologie chrétienne, qui s'est peu à peu transformée, a imposé au Moyen Age la croyance en un troisième lieu de l'au-delà (le purgatoire) dont ne parlent ni l'Ancien ni le Nouveau Testament. La croyance en un purgatoire bouscule les images chrétiennes fondamentales de la mort-sommeil dans l'attente du jugement dernier. On

Aspects de la mort dans les péninsules méditerranéennes



L'Italie médiévale, en inventant le Campo Santo, enceinte de marbre où a été déposée de la terre de Jérusalem, franchit une étape de la christianisation du lieu des morts.
1.2. Campo Santo de Pise - Arch. G. Pisano - 1280.

peut éviter la damnation par l'achat d'indulgences. Cette spéculation sur l'au-delà devient la principale source de revenus du clergé: dons aux hospices, couvents ou paroisses, fondations de messes et chapelles, deviennent le moyen de salut pour les fidèles, mais aussi un moyen d'existence pour l'Eglise.

Le refus même de cette dévotion est à l'origine de la rupture de Luther avec Rome: il refuse aux vivants le droit d'intervenir en faveur des morts, dont le sort ne dépend que de la toute-puissance de Dieu. La Réforme rejette la richesse ostentatoire de l'Eglise et le trafic d'indulgences qui en est l'origine, ainsi que le faste déployé à l'occasion des funérailles. En réponse aux négations protestantes, le Concile de Trente fait du purgatoire un article de foi: "Il y a un purgatoire et les âmes qui y sont détenues sont secourues par les suffrages des fidèles et (...) le saint sacrifice de la messe".

L'Occident, qui jusque là avait évolué de façon homogène se voit divisé par la Réforme, à partir du XVI^e siècle. Celle-ci tente d'éliminer tout culte des morts et des tombeaux, en contradiction avec la volonté collective. A l'opposé, la Contre-Réforme renforce les tendances décrites plus haut. Cette dichotomie, qui apparaît à la Renaissance, sera atténuée par l'obligation de l'Eglise Réformée de céder à la demande populaire: en certains points, nous verrons une convergence de pratique entre les deux mondes. Mais cette rupture ne cessera de s'accroître, jusqu'à devenir l'élément capital de la période contemporaine.

Ce n'est certes pas le simple effet du hasard si, malgré des exceptions notables (tel le Midi Protestant français), l'attachement à l'Eglise catholique est affirmé dans les cultures méditerranéennes: nous les avons vues déjà rester fidèles aux rites les plus anciens. Outre leur tendance conservatrice, nous avons aussi constaté une dévotion, une religiosité très forte des peuples méditerranéens. Dès lors, nous étonnerons-nous de voir les aires anglo-saxonnes plus acquiescentes à la volonté de changement, d'autant plus lorsque celui-ci vise à rendre les rites plus discrets?

La Contre-Réforme et ses conséquences sur l'espace des morts

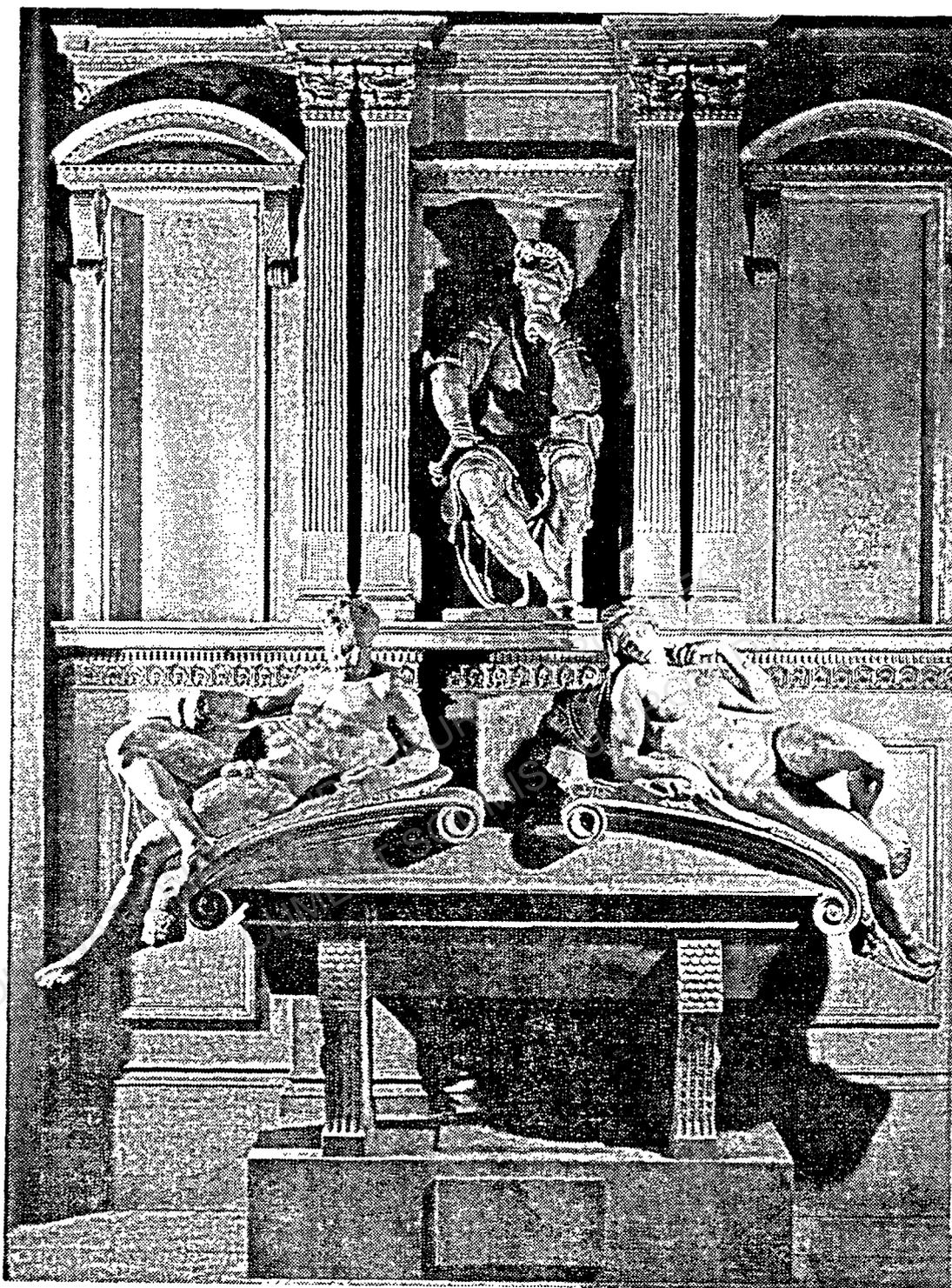
Dans l'Europe Méditerranéenne, les XVII^e et XVIII^e siècles voient une véritable inflation de messes pour le repos des âmes. Les prières pour les âmes du purgatoire deviennent une des dévotions les plus populaires, à laquelle une chapelle est réservée dans chaque église méridionale: l'autel des âmes du purgatoire, avec son tableau didactique, le rétable. Le développement de ces autels, spécifique à la méditerranée, est une façon nouvelle pour le culte des morts de se déployer à son aise, dans un cadre christianisé.

La main-mise de l'Eglise sur l'ensemble du rituel funéraire se transcrit dans l'évolution des sépultures. Il devient indispensable d'être inhumé en terre consacrée. Naissent ainsi deux modes de sépulture qui auront la vie longue:

- L'obligation faite, à l'époque des grandes croisades, de reposer en terre sainte, est à l'origine de la création des *campi santi* italiens: en 1225, cinquante galères de la République de Pise revinrent chargées de terre prise à Jérusalem. Le *campo santo* créé permit de reposer en authentique terre sainte, sans être obligé de faire l'ultime voyage au pays de la Bible.¹ En 1280, Giovanni Pisano y construit une enceinte de marbre blanc formant cloître. Le modèle de cette enceinte sacrée se diffusera, avec des évolutions notables, dans l'ensemble des cultures méditerranéennes du XIX^e siècle.

- Mais un autre moyen d'assurer le salut de son âme est de reposer le plus près possible des reliques des saints. Les premiers chrétiens, en construisant leurs basiliques sur les tombeaux des martyrs, faisaient de ce mausolée-église le lieu où les vivants et les morts allaient vivre en étroite communauté. Le sarcophage du martyr a été le premier autel. Inversement, dans toutes les églises les autels seront pendant longtemps construits en forme de tombeaux, même lorsque les reliques, fractionnées,

¹M. RAGON in "L'espace de la mort" pp. 103-104



Le tombeau des puissants à la Renaissance: Soldat pensif, dominant l'Aurore et le Crépuscule de la vie humaine, Laurent de Médicis est représenté dans toute sa gloire. Il côtoie d'autres hommes de sa famille, inhumés dans cette chapelle latérale.
Chapelle des Médicis - Eglise San-Lorenzo - Arch. & Sculpt. Michel-Ange - Florence.

seront disposées dans des châsses. Le désir interviendra très vite d'être enseveli près de ces reliques saintes afin de bénéficier de leur protection. L'inhumation sous les dalles de l'église, à proximité de l'autel, est d'abord réservée à un petit nombre de privilégiés (ecclésiastiques, rois, nobles). Mais, à partir du XVI^e siècle, les structures féodales s'effondrent; commerçants et artisans s'affirment comme nouvelle force sociale. Ce que le clergé reconnaît de droit à ses dignitaires et à la noblesse, il ne l'accepte pour ces "roturiers" que contre des sommes d'argent de plus en plus élevées. Il faut désormais, en pays catholique, non seulement acheter sa place au paradis (par les indulgences et les donations de messes testamentaires), mais aussi sa place dans l'espace des morts sacré.

Le cimetière des plus humbles, lui aussi, se resserre autour de l'église, cherchant la protection des saints. Tout comme l'église, il est un lieu public, où cohabitent les vivants et les morts. Il se christianise d'abord par une croix collective. Puis les croix individuelles se multiplient sur les tombes, devenant même - en certaines régions - un moyen pour les catholiques de se démarquer des réformés, pour qui Luther les a interdites.

Au XVI^e siècle, la Renaissance qui se diffuse à partir de l'Italie, modifie les références de pensée et les principes de vie, tout au moins pour l'élite. Or, comme aux époques précédentes, les tombeaux dont nous avons connaissance aujourd'hui restent essentiellement un témoignage sur le monde des puissants. L'idéal humaniste, qui s'impose dans ce milieu, valorise les réalisations terrestres et l'accomplissement individuel. Ceci se traduit par une prolifération de gestes autour de la mort chrétienne: le cérémonial des obsèques nobles s'enfle démesurément, et les tombeaux expriment l'attachement à des valeurs terrestres: la gloire, la beauté, la famille dynastique (plus qu'affective). L'individu s'affirme: ses traits sont réalistement figurés dans les effigies; son statut social et ses attachements apparaissent explicitement sur son tombeau: armoiries, épitaphe, conjoint et parfois même enfants. Cette affirmation individuelle se retrouve au cimetière, plus modestement, par la croix gravée en creux sur la lame horizontale.

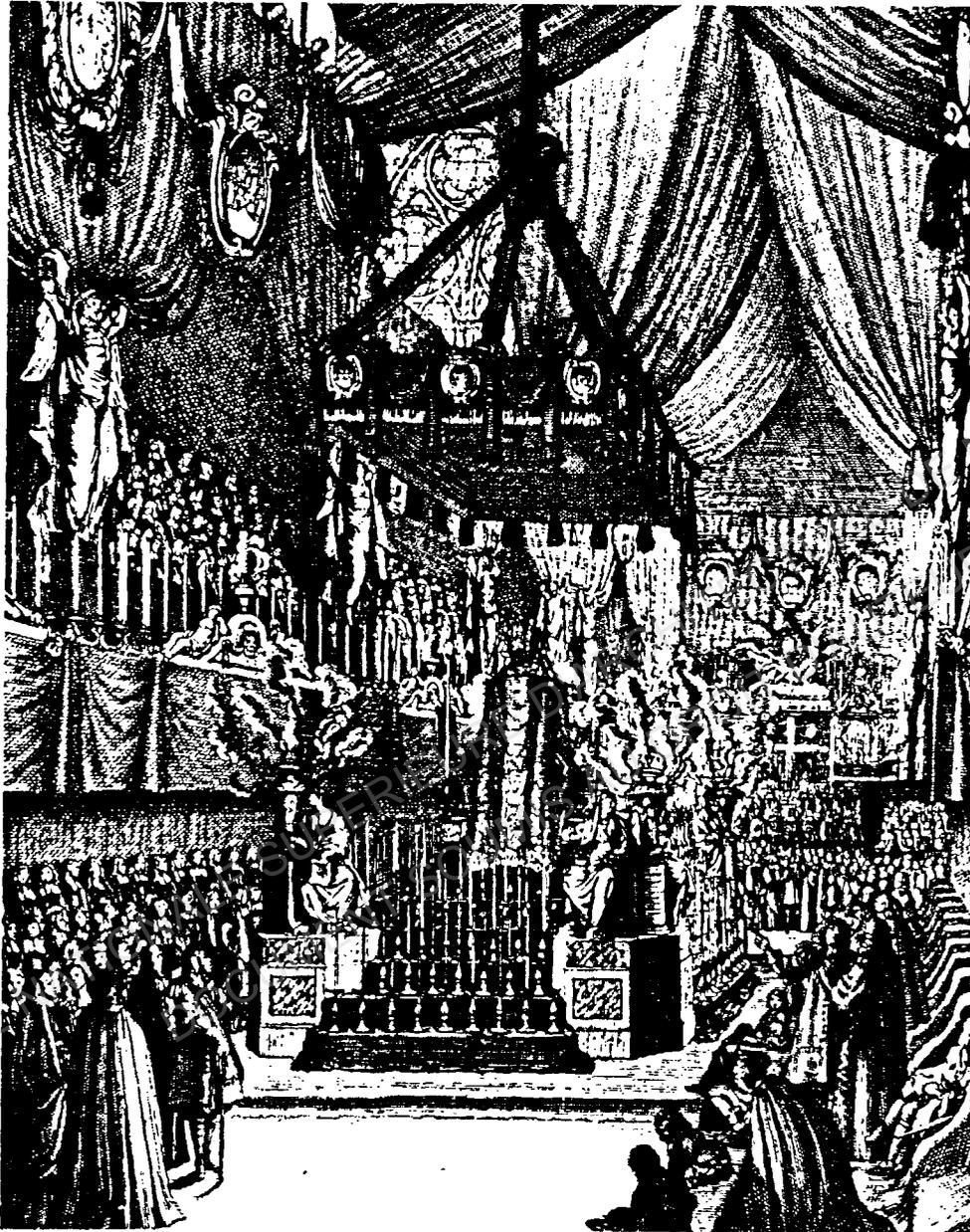
03.2- Le grand cérémonial baroque

La sensibilité nouvelle à la mort

L'investissement massif sur la mort et les fins dernières à l'époque classique n'est pas une entreprise cléricale méditée. C'est un phénomène imposé par la demande collective. En témoigne d'ailleurs la convergence observée pour les obsèques princières, qu'elles soient Catholiques ou Réformées. Mais la sensibilité baroque à la mort se diffuse à partir de l'épicentre italien, et son impact sera plus fort et plus durable dans l'ensemble des pays latins. Le système qui s'impose - de 1650 à 1750, grossièrement, en France - se prolongera bien au delà dans les sites méridionaux.

Dans la société absolutiste de ce temps, le discours de la société entière se confond avec celui des Eglises. C'est aussi l'époque du "Grand Renfermement": on exclut de la vue tous ceux qui ne se conforment pas à la norme; mendiants, pauvres, malades, fous, lépreux, étrangers sont confinés dans les charités, hôtels-Dieu, hospices et autres lazarets. La mort est elle aussi reprise en main, mais au lieu de devenir tabou, elle se trouve placée au centre d'une pastorale inquiète. La sensibilité à la mort se trouve exaltée dans une vision organisée, qui fait de la préparation au dernier passage l'exercice de toute une vie, qui l'intègre dans un cérémonial profus, et qui place l'angoisse du salut au cœur des préoccupations de chacun.

Dans la lutte contre le paganisme et l'importance (anti-chrétienne) trop grande apportée aux valeurs terrestres, l'Eglise Réformée s'est attachée à dédramatiser la cérémonie des funérailles, à la réduire à peu de chose. Mais le discours officiel est



La cérémonie religieuse baroque est le support de la manifestation de puissance terrestre, notamment par la construction de catafalques démesurés.
Gravure de Le Pautre d'après H. Gissey - Obsèques d'Henriette d'Angleterre à Saint-Denis.

obligé de céder le pas à la violence d'une pratique qui répond au pathétique de la pensée baroque. Dans le monde anglo-saxon, l'emphase des cérémonies reste cependant limitée aux plus puissants. Quant au catholicisme post-tridentin, il a souhaité contrôler les obsèques en les christianisant. En ramenant à l'Eglise l'essentiel des gestes, il intègre un cérémonial social qui lui avait échappé en partie auparavant. Le lieu sacré - l'église - devient désormais le champ d'un rituel d'orgueil posthume: la mort des puissants d'abord, puis d'un nombre croissant de gens, devient l'occasion d'afficher luxe, pouvoir et statut social. Les cultures méditerranéennes se reconnaîtront plus que d'autres dans cette insertion de la mort au sein des structures sociales et de la vie quotidienne.

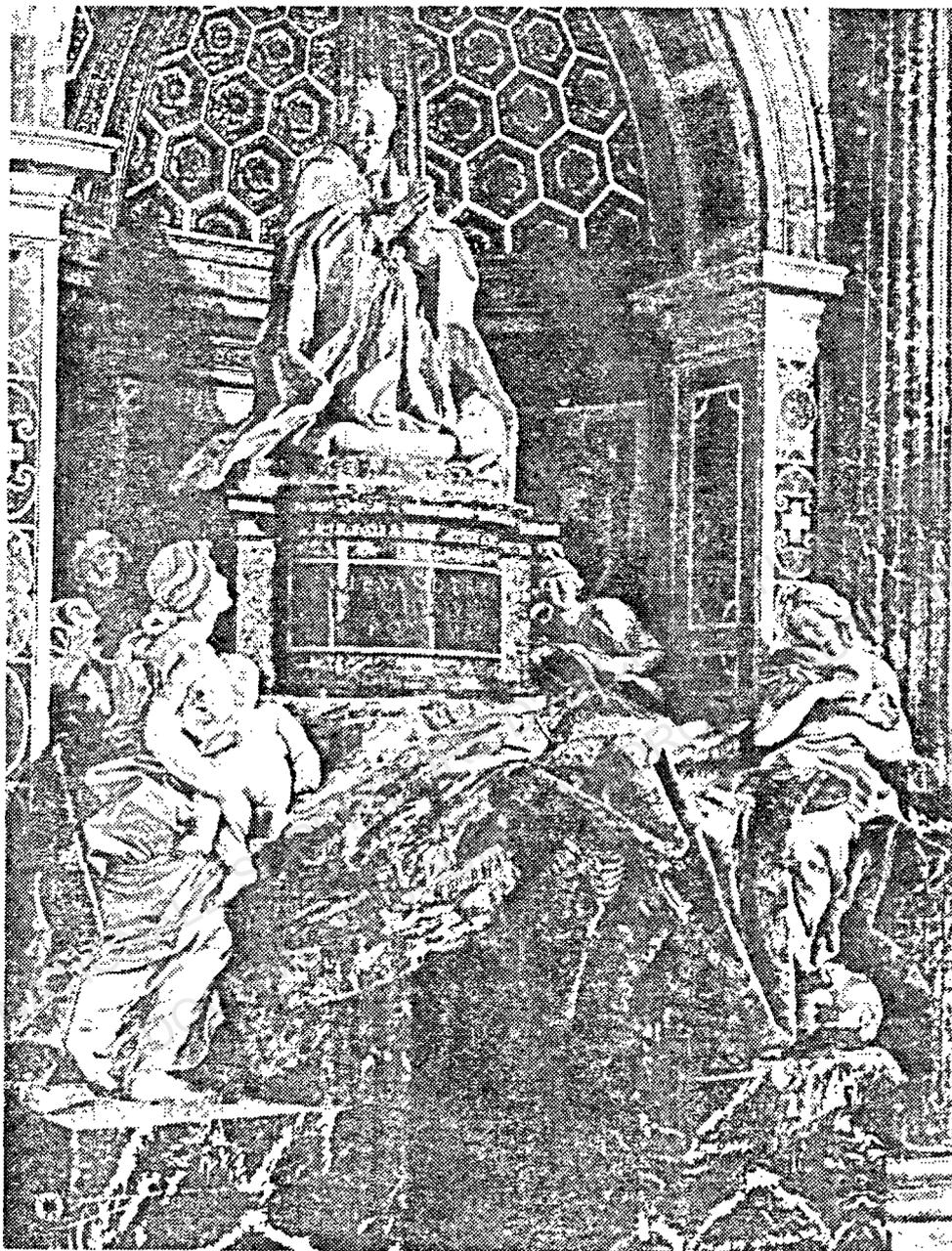
Le rite des funérailles

Le grand cérémonial baroque s'appuie sur le développement des décorations funèbres: le catafalque, inventé au Moyen-Age, s'enfle aux dimensions d'un véritable monument éphémère, qui prend des formes architecturales diverses. Cette chapelle ardente proclame, par ses inscriptions, ses bas-reliefs et son iconographie, les vertus et les mérites du défunt. Le complément obligé de cette glorification est l'oraison funèbre, qui fait paraître en contrepoint la déchéance et la misère de la mort. Le discours funèbre devient un genre littéraire très prisé, auquel Bossuet donne ses lettres de noblesse... La cérémonie funèbre s'apparente au théâtre: s'est un spectacle recherché, auquel on assiste pour s'émouvoir.

Le second acte de cette tragédie baroque est le cortège funèbre. La "parade" du deuil aristocratique est codifiée par une étiquette très stricte qui règle la hiérarchie des porteurs à pied ou à cheval, vêtus de longues robes et coiffés de chaperons, ou de robes demi longues sans chaperons... Le deuil devient une obligation et se généralise, sur le modèle des cours royales et princières. La fin du règne de Louis XIV, pour exemple, ne sera qu'une longue suite de deuils imposés à toute la cour.

Le cadavre, exposé sur le seuil ou dans la maison, puis à l'église et pendant le cortège, est de plus en plus souvent revêtu de ses plus beaux habits. Le suaire disparaît et le cercueil se généralise, plus lentement cependant dans les pays méridionaux que dans le monde anglo-saxon. Seul le plus pauvre est encore enseveli dans son suaire, au contact de la terre. En Méditerranée, l'ostension sacralisée du cadavre restera jusqu'à aujourd'hui la règle générale. Le cercueil, soigneusement clos, est dans le nord de l'Europe un moyen de dissimuler le corps. Le sud n'adopte ce cercueil qu'à la condition qu'il reste ouvert jusqu'à l'ensevelissement. Nous retrouvons ici un aspect de la familiarité avec la mort, permanence méditerranéenne. A l'issue du cérémonial à l'église, le cortège effectue le "tour de ville" à visage découvert, qui demeure un des rites essentiels et une particularité des obsèques méridionales.

A travers la théâtralisation du rituel de la mort, c'est une image modifiée du dernier passage qui se fait jour. Ce que nous avons vu apparaître, c'est bien, dans les classes dominantes - qui imposent leur modèle à tous - un "dur désir de durer" qui s'investit de façon multiple: il se raccroche à un réseau de solidarités, celles de l'ordre social, des hiérarchies où chacun tient son rang; celles aussi des liens familiaux qui deviennent prépondérants. Certes, le grand cérémonial est religieux, et apparaît comme la réussite d'une insistante pédagogie de la mort de la part de l'Eglise. Mais si la mort a bien été introduite au cœur de la vie des hommes, on devine une aspiration renforcée à un au-delà terrestre, qui s'affirme en termes d'affirmation personnelle, de pouvoir et de continuité familiale.



Le Bernin met en scène la nouvelle conception de la mort; le tombeau mural, dans l'église, devient une grande composition allégorique: ici, les vertus chrétiennes triomphent de la Mort, squelette écrasé et vaincu.
Tombeau du pape Alexandre VII - Eglise Saint-Pierre - Rome.

L'église devient un espace funéraire reconnu

Michel Vovelle voit, dans l'intrusion des morts dans l'église, l'aboutissement du mouvement centripète de rapatriement *Ad Sanctos* des sépultures, engagé dès le Moyen-Age. C'est, globalement, vers 1750 que tout l'Occident (avec les nuances décrites plus haut) voit l'apogée de deux phénomènes simultanés:

- L'invasion des églises par les sépultures
- L'adhésion du plus grand nombre au cérémonial baroque.

Ces tendances sont plus fortement et plus durablement marquées dans les péninsules méditerranéennes. On retrouve la mise en scène emphatique des funérailles dans la composition des tombeaux.

Dans les églises du Moyen-Age, les tombeaux étaient des sarcophages de pierre à quatre côtés; au XVII^e siècle, ils sont généralement adossés au mur, seules trois faces sont visibles. On retrouve ainsi la forme primitive - paléochrétienne - du tombeau mural, utilisé dans les catacombes au début de notre ère: le sarcophage, placé contre un mur, était surmonté d'une inscription; l'ensemble sarcophage et inscription était placé sous un arc de décharge appelé *arcosolium*. Ce modèle originel donne naissance à la tombe en enfeu dans les églises. L'évolution de la lame horizontale au sarcophage, puis du priant au gisant est caractérisé par Panofsky¹ comme le surgissement vertical du tombeau: les morts se dressent, d'abord agenouillés (XVII^e), puis debouts (XVIII^e).

Ce type mural se prête à la monumentalité: il est naturellement tenté de se dilater sur de vastes surfaces, parfois toute la paroi d'une chapelle latérale. Aussi convient-il à la sépulture des grands personnages, qui en confient la réalisation à des sculpteurs renommés. Les papes et la famille Médicis (pour ne citer qu'eux) font appel au Bernin pour leurs tombeaux, qui sont de véritables monuments. Désormais, on ne tourne plus autour du tombeau, on le regarde. Il devient théâtre à l'italienne, avec des acteurs de pierre, dont nous sommes le spectateur passif. Le Bernin définit les normes d'un nouvel art funéraire dont les influences se sentiront en Méditerranée jusqu'au début du XX^e siècle. Les tombeaux sont conçus comme une scène mouvementée et dramatique, où toutes les figures participent à la même action. Les gisants se sont peu à peu relevés; ils entrebailent maintenant leur tombeau et font des signes aux vivants. L'art funéraire, qui jusqu'alors exprimait le repos ou le sommeil, se met à parler et même à déclamer.

La caractéristique essentielle des aires méridionales du baroque, plus que la démesure des cérémonies et cortèges des grands, réside bien dans l'ampleur de la diffusion de ce modèle de comportement social. Des catégories nouvelles, de plus en plus larges, le découvrent et l'adaptent. Le deuil comme le faire-part, le cortège ou la cérémonie à l'église, modèle "mis au point" par les nobles, devient la norme pour tout individu un tant soit peu aisé. La majorité des testateurs demande à être inhumée dans une église ou un couvent (plus nombreux dans ces régions qu'ailleurs). Et le tombeau mural, devenu gigantesque pour les grands, se rapprochera du type initial de l'*arcosolium*, en se miniaturisant pour des usages plus humbles.

¹E.PANOFSKY "Tomb sculpture, from lectures on his changing aspects from Ancient Egypt to Bernini", New York, 1964 - Cité par M. VOVELLE in "La mort et l'Occident, de 1300 à nos jours" pp. 163-165.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continu, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes faisaient retentir la voûte de sons mal articulés qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut près de se boucher encore les yeux et le nez quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus.

« Quoi! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité! Quoi! leurs temples sont pavés de cadavres! Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivants rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah! la vilaine ville que Persépolis! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et pour la peupler d'habitants moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons; laissons-la faire. »

La contestation de l'au-delà chrétien

Au moment où le plus grand nombre s'est familiarisé à la grandiloquence et au pathétique baroque, l'élite commence à s'en détourner. Le philosophe moraliste et l'homme de science - deux personnages encore souvent confondus - se rencontrent pour proposer une nouvelle image de la mort. La position de l'homme dans la nature, sa place dans la chaîne des êtres vivants, l'idée d'une histoire naturelle sont autant de mise en question de la Révélation. Cette volonté de rationalisation est traduite dans la formule lapidaire de Diderot: "Vivant j'agis en masse, mort je réagis en molécules". Le XVIII^e siècle des philosophes livre une profusion d'interrogations, et c'est tout le système des représentations eschatologiques qui est remis en cause. Le désir de rationaliser la vision du monde amène un changement radical du discours des élites sur la mort et sur l'au-delà. C'est sur terre que l'homme façonne son paradis ou son enfer. Ce que Diderot, encore, résume en concluant son dialogue avec Falconnet: "La postérité, pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux".

Ce tournant essentiel qu'est la mise en question de la lecture religieuse du trépas et de l'au-delà, reste une affaire d'idéologie ne concernant qu'une minorité. La remise en cause du système totalitaire imposé par la reconquête religieuse du siècle précédent va laisser le champ à des attitudes modelées au gré de la géographie des groupes sociaux, à l'intérieur de consciences partagées. La profusion des gestes autour de la mort était à l'origine un phénomène urbain, puis avait gagné les campagnes. Le repli du système affecte d'abord et principalement les sociétés urbaines de l'Europe septentrionale. Il y est parfois extrêmement rapide (une ou deux générations). C'est des bourgeoisies que vient le changement, qui touche avec un léger décalage boutiquiers et artisans. Les campagnes des pays de culture méditerranéenne demeurent, et pour longtemps, des conservatoires de la "Pompe Baroque".

La préfiguration de "l'exil des morts"

Le Siècle des Lumières voit naître une idée nouvelle qui est celle de l'hygiène publique. En son nom, philosophes, médecins et parlementaires vont se battre contre l'entassement des corps dans les églises. Celles-ci, et leurs corollaires, les cimetières et charniers urbains, sont désormais perçus comme sources d'émanations morbigènes. A la fin du siècle, en Suède, en Rhénanie ou en France, comme dans certains états italiens ou en Espagne, des édits proscrivent les sépultures dans les églises et imposent le cimetière *extra muros*.

En certains lieux, la loi ne fait qu'entériner une situation de fait. Ainsi en Provence, à partir des années 1760, la majorité des testateurs ne demandent plus la sépulture à l'église ou au couvent: en moins de vingt ans, le rapport entre l'église et le cimetière s'inverse totalement. Alors que les testaments niçois, qui révèlent l'influence italienne, montrent une croissance continue de l'aspiration au faste. Dans nombre de régions où l'évolution n'a pas eu lieu spontanément, la séparation de l'espace sacré et de l'espace des morts, imposée par la législation, provoquera des soulèvements populaires ou restera inappliquée.

Il n'en demeure pas moins que ce siècle planifie l'exil des morts hors de la cité. L'espace funéraire, relégué le plus loin possible, devra également être ceint de murs assez hauts pour empêcher bêtes et gens de le traverser impunément.

MIROIR DE LA BONNE MORT. Image 10.

Regarde & fais suivant ce Modèle.



Jesus prenant le Calice, ayant rendu grâces il le donna à ses Disciples, disant; Ceci est mon Sang du Nouveau Testament. S. Luc. 22.

Par ces paroles que Nostre Seigneur dit à ses Apostres, pendant la Cene, il s'obligea à faire son Testament avant de mourir; le Malade doit apprendre de la, qu'il doit faire le sien, afin de s'asseurer d'une heureuse mort.

1



2

1. Au XVII^e siècle, on apprend à bien mourir, sans cris ni larmes, aidé par une foi inébranlable dans l'au-delà chrétien.

Gravure de Romain de Hooghe - Anvers - 1673.

2. A la fin du XVIII^e siècle, l'agonie est beaucoup moins sereine: les certitudes chrétiennes faiblissent devant la sensibilité nouvelle, qui revendique le droit aux pleurs.

L'émergence du sentiment familial

Le changement apporté dans les pensées du XVII^e siècle, plus encore qu'à la vision de la mort et des fins dernières touche à la façon dont sont vécus les rapports familiaux et l'affectivité qui en est le support. Pour Philippe Ariès, le phénomène important est le "tournant de l'affectivité familiale à l'époque rousseauiste"¹. Il y voit une sensibilité nouvelle à la mort, définie comme le glissement de la "mort de soi", phase égoïste d'individualisation croissante, à la "mort de toi" qui reporte le scandale sur l'être aimé, dans le cadre d'une famille plus enveloppante. La première phase est celle du testament pieux, qui vise à assurer son propre salut; la seconde celle du testament laïcisé, transmission des biens terrestres à sa famille, au détriment des fondations de messes et legs de charité. Cette mutation, très rapide, se réalise entre 1760 et la fin du siècle en Provence. Il semble bien que là encore les péninsules méditerranéennes se distinguent du reste de l'Europe par leur fidélité au testament pieux.

L'évolution des sépultures, du Moyen-Age au XVIII^e siècle, a enlevé les morts à l'anonymat. De façon individuelle, au cimetière des plus humbles, qui ont commencé à identifier la tombe par une plaque où l'inscription devient plus courante au XVIII^e siècle. A l'église, l'identification se fait très tôt par rapport à une communauté religieuse (la confrérie) ou familiale. Le terme "fonder une chapelle" recouvre à la fois la construction de l'édifice, le culte qu'on y célèbre à des intentions définies, le prêtre ou chapelain qui y est attaché, et enfin la "cave" voutée à usage funéraire. Il devient ainsi d'usage que les chapelles latérales des églises soient propriété de confrérie ou propriété familiale. A partir du XVII^e siècle, l'usage funéraire l'a emporté sur tous les autres. Ainsi, lorsque l'invasion des églises a lieu, elle prend forme de regroupement familial pour les plus riches, alors que le vulgaire se fonde dans la communauté.

L'invention de la mort héroïque et civique

En France, l'épisode révolutionnaire jette bas l'ancienne organisation cléricale de la mort. Elle tente d'inventer un nouveau rituel, adapté aux nouvelles certitudes, débarrassé à la fois de la pompe aristocratique et des restes de superstitions. Le nouveau cérémonial exalte l'individualité héroïque, la survie dans la mémoire collective: on élève le Panthéon, lieu de commémoration des citoyens glorieux. L'adhésion à la nouvelle eschatologie reste cependant très limitée. Et le Directoire voit la désorganisation totale du système instauré. La flamme révolutionnaire effacée, le vide laissé par l'éradication du culte apparaît plus vivement: abandon des sépultures, cimetières réduits à une fosse commune dans un terrain vague.

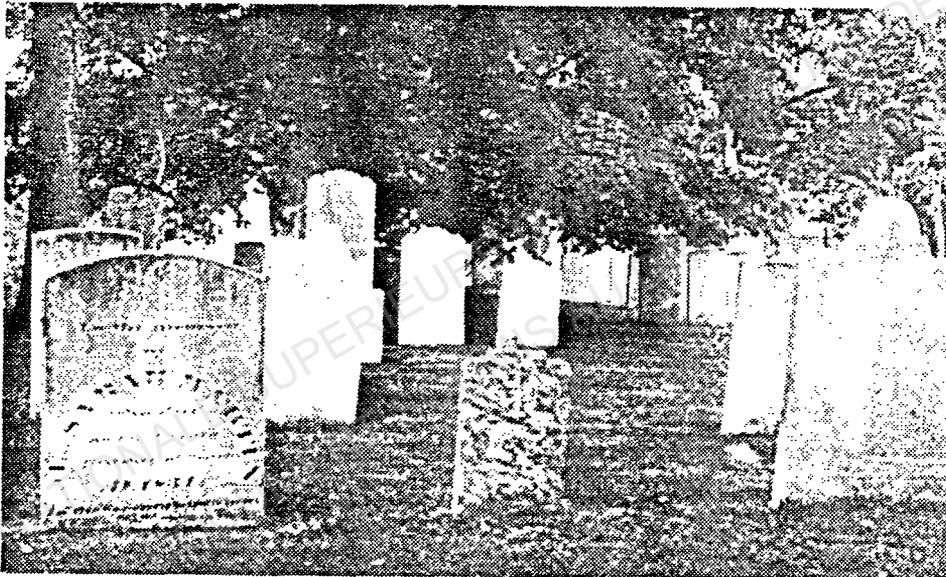
Une bonne partie de l'Europe, celle des pays annexés à l'Empire, a reçu la législation révolutionnaire puis napoléonienne. De la Rhénanie à l'Italie et même à l'Espagne, les traces en restent inscrites. Le XIX^e siècle héritera directement de certains traits de la Révolution française: héroïsation, culte civique des morts, exaltation de l'immortalité de l'âme sous la forme laïcisé de la survie dans la mémoire des autres. Les effigies que l'époque baroque plaçait sur les tombeaux, la Révolution les préfère désormais sur les places publiques.

La fin du XVIII^e siècle, période charnière, met en place les éléments d'un nouveau culte des morts. La cohabitation des morts et des vivants au sein du lieu sacré n'est plus souhaitée: l'exil des morts hors de la cité, s'il n'est pas réalisé, est planifié par la pensée et la législation fin de siècle. L'iconographie de la mort se laïcise: sur les tombeaux comme dans la peinture, le néo-classicisme fait appel aux résurgences

¹ Ph. ARIES in "L'homme devant la mort" tome 1 "Le temps des gisants"



1



2



3

1. La promenade au cimetière, dont le décor apaisé inspire des rêveries mélancoliques.
2. Le rural cemetery, descendant direct du churchyard, évolue vers une simplicité encore plus prononcée.
3. Le Woodland Cemetery de Stockholm efface toute hiérarchie, privilégiant le rapport collectif avec la nature.

antiques, qui vont se répandre au siècle suivant. Au delà de la mort chrétienne apparaît la mort héroïque ou civique, sans pour autant l'éliminer des références: c'est une accumulation de thèmes qui formera le culte des morts du siècle suivant. On y trouvera également la mort familiale, celle de l'être aimé: un deuil qui ne se satisfait pas du caractère anonyme de la survie dans la mémoire. Il lui faut des certitudes plus assurées, celles du deuil, des larmes, du "nous nous retrouverons".

03.3- Le XIX^e siècle: les "Pompes Bourgeoises"

La part grandissante de la famille dans la mort est née de la volonté d'affirmation dynastique de la noblesse. Nous la retrouvons dans les aspirations de la classe bourgeoise, qui devient dominante au XIX^e siècle. Par ailleurs, l'exagération du deuil qui s'est "démocratisée" au siècle précédent, montre que les survivants n'acceptent plus facilement la mort de l'être aimé. La mise en question, par l'élite, de la lecture religieuse de l'au-delà, l'essai conscient, sinon d'éliminer la mort, du moins de la comprendre et de la combattre a été le tournant essentiel du siècle précédent: nous en lisons les traces dans le nouveau modèle de la mort bourgeoise qui se met en place.

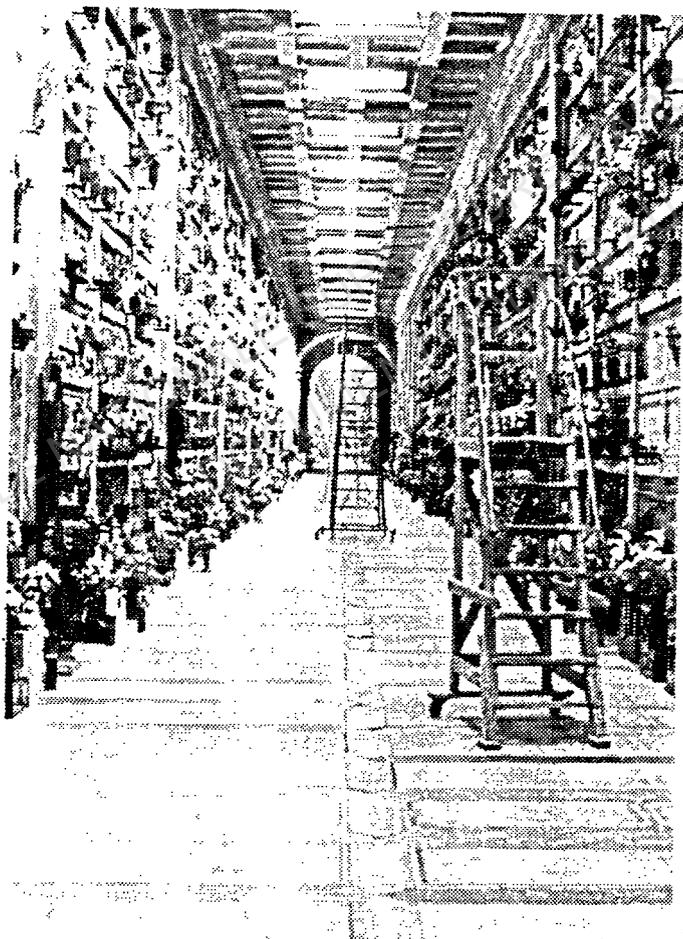
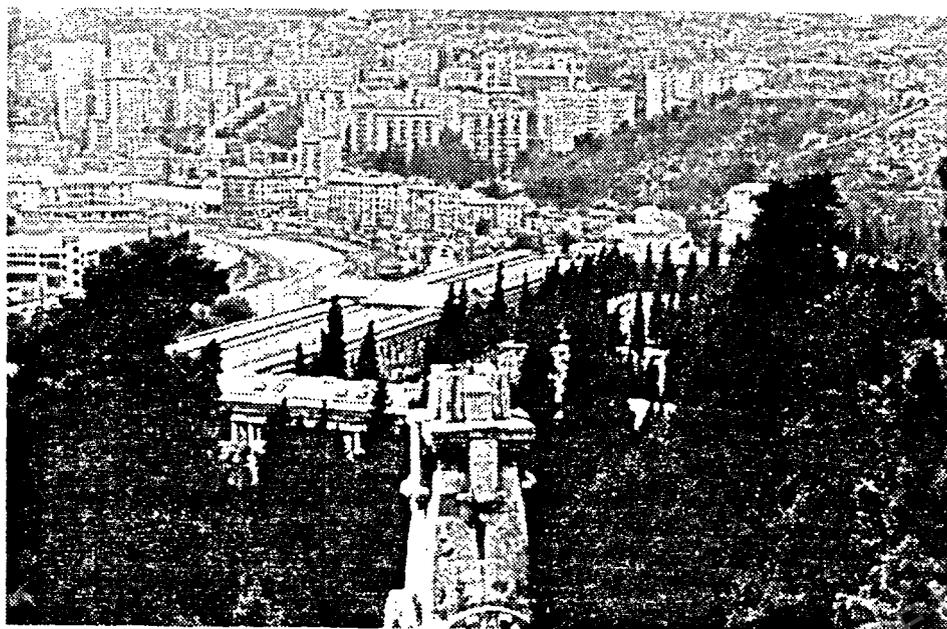
Le cimetière romantique

L'opposition entre le nord protestant et le midi catholique était atténuée au XVIII^e siècle par l'influence du courant baroque, qui amenait à une convergence des pratiques lors des obsèques princières. Le grand cérémonial baroque était adopté par des classes de plus en plus populaires dans les pays méditerranéens, jusqu'à devenir la norme, alors qu'il restait plus exceptionnel dans les pays protestants. Le *churchyard* anglais, qui était demeuré le lieu de sépulture du plus grand nombre, témoignait d'une attitude plus sereine, d'une mort dédramatisée. Avec la simplicité de ses pierres étendues (*slabs*) ou dressées (*headstones* et *footstones*), il faisait la part belle au végétal, à la nature.

C'est ce cimetière apaisé qui inspire les romantiques, quand ils découvrent une autre manière d'être et de sentir devant la mort. La littérature de ce temps se délecte du thème nouveau qu'est la promenade au cimetière, dont le décor est la source de rêveries mélancoliques. A la suite de Rousseau, il n'est pas un romantique (peintre, écrivain, musicien...) qui n'imagine sa sépulture, humble et silencieuse, en accord avec la mère nature. Inversement, le jardin à l'anglaise, lieu de délices créé par l'homme à l'image de la nature, destiné "à rendre la terre capable d'émouvoir, d'inspirer ou de calmer les passions", met en scène la mort romantique. Le Poussin, pour répandre une douce mélancolie dans une scène champêtre, place un tombeau dans le lointain, avec une inscription touchante.¹

C'est cette vision nouvelle qui va modeler le nouveau cimetière anglais, que la législation impose hors des agglomérations: le *rural cemetery*, descendant direct du *churchyard*. Aux *headstones* viendront bien se mêler quelques monuments sculptés et chapelles familiales; mais la mode sera brève, et la nature triomphera: à la fin du siècle, non seulement les monuments disparaissent, mais on en arrive même à remplacer les *headstones* par de discrètes lames de pierres qui marquent à peine l'emplacement de la tombe.

¹J. DEPRUN in "La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle"- Métaphysique des jardins - pp.45-58



1. Comme le Campo Santo médiéval, celui de Gênes (XIX^e siècle) s'articule autour d'une grande enceinte formant galerie, abritant les tombes des familles bourgeoises; au centre les carrés plus modestes.

2. A Gênes, les pierres tombales forment le dallage des galeries, comme les enfeus superposés en constituent les murs. Et l'on constate que les visiteurs n'hésitent pas à grimper sur les escabeaux pour fleurir les enfeus les plus hauts.

Particularités de l'attitude méditerranéenne au XIX^e siècle

L'attitude collective face à la mort, pour les méditerranéens du XIX^e siècle, reste marquée par l'emphase baroque. L'aspiration à la simplicité, le refus du faste qui s'imposent dans le monde anglo-saxon (ou même dans certaines régions catholiques) sont ici méconnus. L'attachement à la sépulture dans l'église, le lien entre l'espace des morts et le lieu de culte, restent très forts. Mais comme dans le reste de l'Europe, la législation de la fin du XVIII^e siècle prévoit presque partout l'établissement de nouvelles cimetières *extra muros*. Ce qui est moins bien accepté ici que dans l'Occident protestant.

Les nouvelles structures sociales, dans toute l'Europe, mettent l'accent sur la cellule familiale, au détriment des anciennes solidarités communautaires. Mais dans les sociétés méditerranéennes, cette importance des liens familiaux n'est pas une découverte, et ne fait que s'accroître au fil du siècle. Et nous songeons tous aux caricatures de la famille italienne...

L'espace des morts créé au XIX^e siècle, dont l'époque contemporaine conserve l'héritage, est sous-tendu dans l'ensemble de l'Occident par deux principes fondamentaux: d'une part l'interdiction d'inhumer dans les églises et l'obligation d'établir les cimetières en dehors des agglomérations, d'autre part la main-mise de la famille sur la "mort bourgeoise". En Méditerranée, le deuxième point est beaucoup plus fort qu'ailleurs. Et un troisième aspect intervient, qui est la fidélité au cérémonial baroque et au mode de sépulture du XVIII^e siècle.

Le monde anglo-saxon développe le modèle du *rural cemetery*, inspiré du *churchyard* où la nature est dominante. La Méditerranée se tourne elle aussi vers un modèle né au Moyen-Âge; Mais il s'agit ici du cimetière fortement structuré, minéral et monumental, qu'est le *campo santo*.

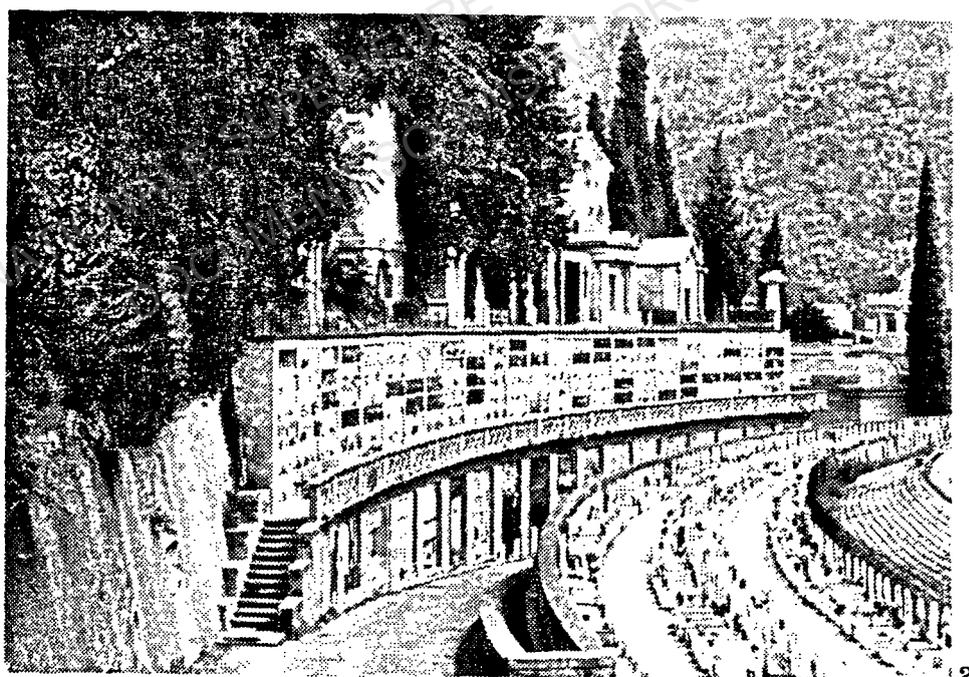
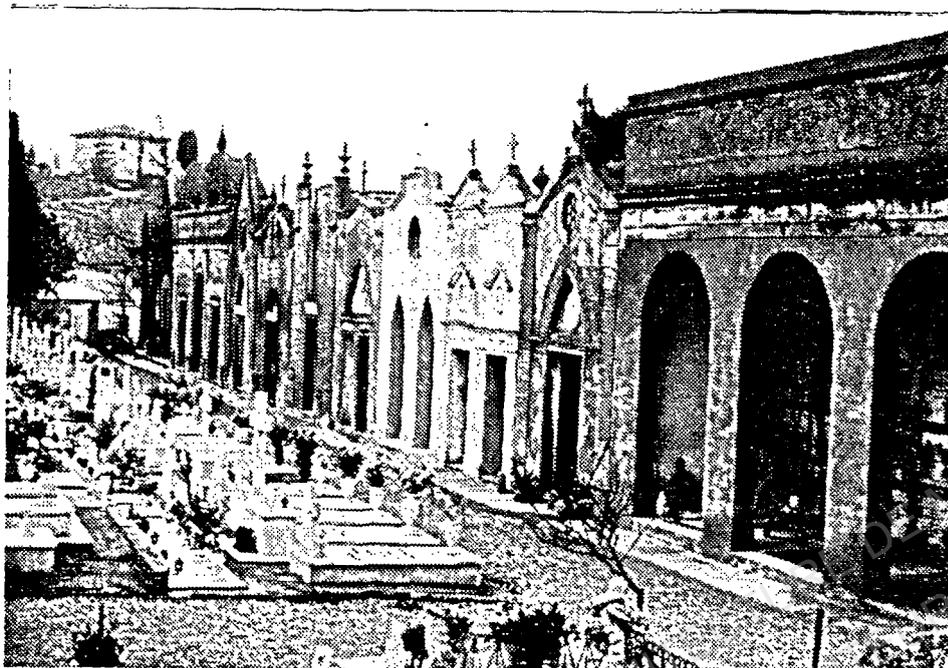
Les références du nouveau Campo Santo

L'héritage du *campo santo* pèse indiscutablement sur les grands cimetières urbains nés au XIX^e siècle dans les péninsules méditerranéennes. Il commande l'existence de grandes structures architecturales construites, qui reçoivent une partie des sépultures, dans un cadre global très composé. Dans cette enceinte qui reproduit la forme du cloître, nous percevons la prégnance du lien entre l'espace des morts et le lieu sacré.

Au delà de la forme globale, ces nouveaux cimetières reprennent de l'église le mode même de sépulture: alors que la forme qui s'allie naturellement au cimetière est la tombe en pleine terre, nous voyons se généraliser les tombes en enfeu. Celles-ci sont originellement liées à un espace clos et construit. Que ce soit au Portugal (avec les *jazigos*), en Espagne (les *panteones funerales*) ou dans toute l'Italie, on superpose les logettes des enfeus, en long murs à la périphérie voire au cœur même du cimetière. Dans les grandes nécropoles comme dans les cimetières des bourgs de campagne, c'est dès lors un "habitat funéraire vertical" qui se généralise.

A travers l'Occident, on distingue ainsi deux modes de sépulture, qui révèlent un rapport différent au cadavre proprement dit:

- Le nord de l'Europe enferme au plus vite le corps dans le cercueil. Dans les pays Réformés, la tradition de l'ensevelir directement dans la terre se maintient. Par contre, les pays catholiques du nord inventent un nouvel usage: le caveau qui incarne bientôt la promotion bourgeoise. Il ne suffit plus d'enfermer le cadavre, il faut encore "protéger ce qui le protège". J.D. Urbain y voit la marque d'un "délire de la conservation". Mais c'est bien aussi le début de la peur, du refus, de la tentation de nier la mort en la dissimulant.



Du cimetière de village à la nécropole urbaine, l'espace funéraire méditerranéen est fortement hiérarchisé: tombes en terre, bâtiments collectifs contenant des enfeus, enfeus regroupés par famille, chapelles mitoyennes ou isolées...

1. Cimetière de San Miniato - Toscane.

2. Cimetière de Staglieno - Gênes.

- En Méditerranée, le cercueil, exposé, reste ouvert jusqu'à la fin des obsèques. La vision de la mort n'effraie pas. Et on refuse souvent l'ensevelissement dans la terre, lui préférant la tombe en enfeu. On perçoit dans cette pratique, autant que l'attachement à l'église, un besoin de proximité immédiate avec le corps du défunt. Nous retrouvons la familiarité dans les rapports avec la mort inscrite dans la culture méditerranéenne.

La hiérarchisation de l'espace funéraire

Lorsqu'on inhumait dans les église, toute une hiérarchie se dessinait suivant l'emplacement de la tombe: le plus puissant près du maître-autel, puis les familles riches ou les confréries dans leur chapelles latérale (avec leur autel particulier); la classe moyenne, anonymement, sous les dalles de la nef, puis à l'extérieur, sous les gouttières et contre le mur; le plus humble enfin étant repoussé à la périphérie du cimetière. Il s'agit là d'un espace centré, centripète, dont la clé est la recherche du salut des âmes.

Le nouveau cimetière est lui aussi un espace hiérarchisé, mais la base n'y est plus religieuse. Elle prend désormais visage d'un zoning social très poussé, qui reproduit la ville du XIX^e siècle. Dans les rues de la cité du Moyen Age, les maisons des riches commerçants côtoyaient celles du plus humble, seul le château féodal se distinguait. Le XVII^e siècle voit les hôtels particuliers se regrouper en des quartiers plus homogènes. Puis c'est sur les bases de la ségrégation sociale que se réalise l'urbanisation du XIX^e siècle. La cité des morts se crée alors à l'image de celle des vivants: elle a ses quartiers, de la fosse commune à la somptuosité des grand mausolées, en passant par le foisonnement dense des sépultures "classe moyenne". Ses allées les plus prisées, où s'alignent les chapelles familiales, renvoient au boulevard Haussmanien.

Les chapelles familiales

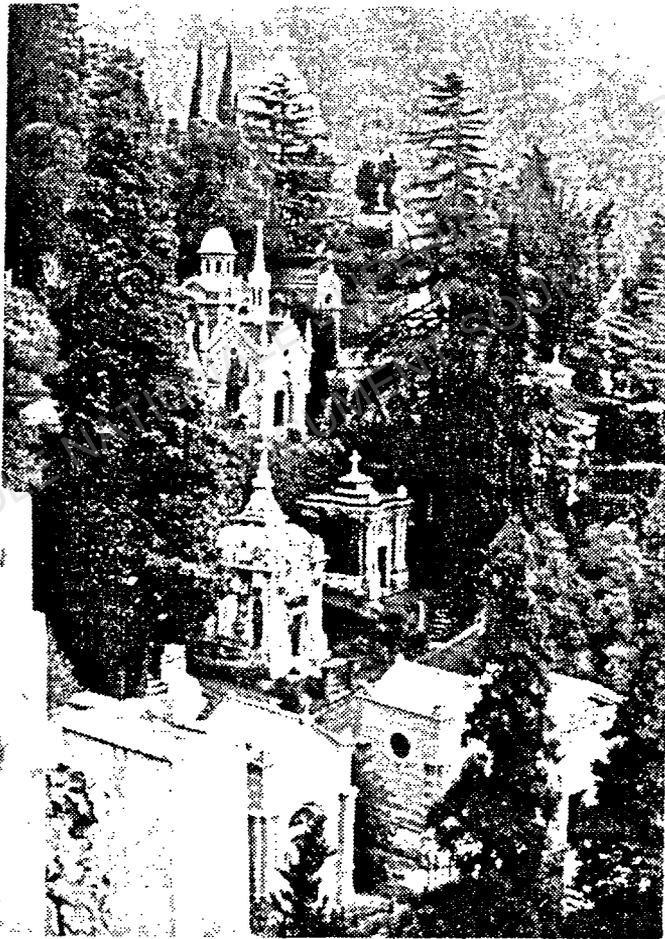
A partir de 1830 apparaît un nouveau type de tombeau, la chapelle funéraire, lieu d'élection de la sépulture familiale. Cette mode va se diffuser, pour atteindre son apogée entre 1870 et la Première Guerre Mondiale. La chapelle funéraire se réfère à l'église par sa forme et son vocabulaire architectural: sa façade est bien souvent la réplique miniaturisée d'une église connue. Mais elle est aussi, par l'affectivité dont elle est désormais chargée, une représentation symbolique de l'habitat familial.

L'invasion du cimetière par les chapelles est liée à la généralisation de la concession perpétuelle. Cette appropriation définitive de la tombe, invention du XIX^e siècle, est la condition objective de la construction d'un monument coûteux. Désormais, l'éternité n'est plus dans l'investissement spirituel, sous forme de fondations de messes, mais dans l'investissement bien terrestre du monument funéraire, garantie de survie dans la mémoire des vivants. La perpétuité de la concession remplace celle des fondations de messe. La famille bourgeoise désire, à partir de 1850, s'enraciner au cimetière, dans la chapelle funéraire qui légitime la lignée et devient l'abri par excellence du culte familial: la visite au cimetière, à la tombe familiale, est le nouveau rituel des bourgeoisies urbaines d'abord, puis de l'ensemble des populations de l'Occident catholique.

Le cimetière du Père-Lachaise, créé en 1807, était à l'origine conçu comme un cimetière-parc, où les monuments - certes plus voyants qu'en Angleterre - cédaient néanmoins le pas à la nature. Son créateur, le préfet Frochot, avait eu l'idée d'offrir des concessions perpétuelles, afin d'inciter une riche clientèle à s'y faire enterrer et à "lancer" ainsi le nouveau cimetière. Le succès de ces concessions fut bien faible pendant la première décennie. Mais bientôt, la vague des chapelles familiales déferla,



1



2

1. La chapelle funéraire, abri par excellence du culte familial, réduction symbolique de l'habitat des vivants, transpose au cimetière le boulevard haussmanien.

Cimetière du Père-Lachaise - Paris.

2. Clôtures, jardinets, recherche des emplacements offrant la meilleure vue, éclectisme des styles, diffusion des modèles de proche en proche... Sommes nous dans un cimetière ou un lotissement pavillonnaire?

et ce qui ne devait être qu'une exception destinée aux plus riches devint la généralité. Si bien que cinquante ans à peine après son ouverture, on craignait déjà l'encombrement du Père-Lachaise. Qu'on songe au cimetière des Saints-Innocents, qui avait rempli son office pendant plusieurs siècles, suffit à mesurer l'impact du nouveau culte des morts, qui est surtout culte des tombeaux.

Si dans sa partie la plus ancienne et la plus haute, au relief tourmenté, l'esprit du parc a été sauvegardé, on en est bien loin dans les zones les plus plates et les plus basses: l'alignement des chapelles familiales rapproche désormais le cimetière parisien du modèle méditerranéen; la pierre l'a emporté définitivement sur le végétal, l'heure est désormais à la monumentalité.

Dans le modèle de la mort bourgeoise et urbaine qui s'élabore, la part prépondérante de la famille est expliquée, par M. Vovelle comme par Ph. Ariès, non seulement par l'effacement des anciennes solidarités communautaires, mais aussi par le recul (même si l'étiquette religieuse demeure) de la prise en main par les Eglises. Les écrivains positivistes de la fin du siècle mettent en évidence la modification de l'attitude collective: pour eux, l'Eglise poussait à l'abandon des sépultures, puisque la seule préoccupation était le salut des âmes.¹ Désormais, la tombe est une institution sociale: en développant le sentiment de continuité familiale, elle prolonge l'action moralisatrice de la famille au delà de l'existence objective de ses membres. Le culte des morts devient ainsi un élément civique de premier ordre. Il est aussi devenu en un siècle la religion commune à tous, la grande religion populaire. La visite au cimetière, où l'on prend l'habitude de fleurir les tombes, est une promenade morale appréciée par tous.

Dès 1860, l'urbanisation galopante a rejoint les cimetières, que l'on avait pris tant de soin à repousser: les morts sont revenus au milieu des vivants. On se retrouve dans la situation de l'Ancien Régime, ce qui est intolérable pour le nouveau pouvoir. Haussman propose donc de fermer les cimetières qui sont à présent dans Paris, et d'en établir de nouveaux à distance respectueuse. Mais alors que le transport aux catacombes des ossements des Saints-Innocents s'était effectué dans l'indifférence générale, le seul projet de fermeture (et non de déménagement) des cimetières soulève une tempête. Le culte des morts est bien enraciné, il réclame des tombeaux visibles (les chapelles funéraires) et durables (par la concession perpétuelle); et la cohabitation des vivants et des morts ne dérange plus, au contraire.

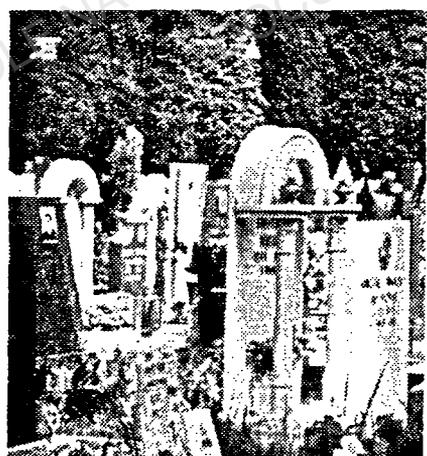
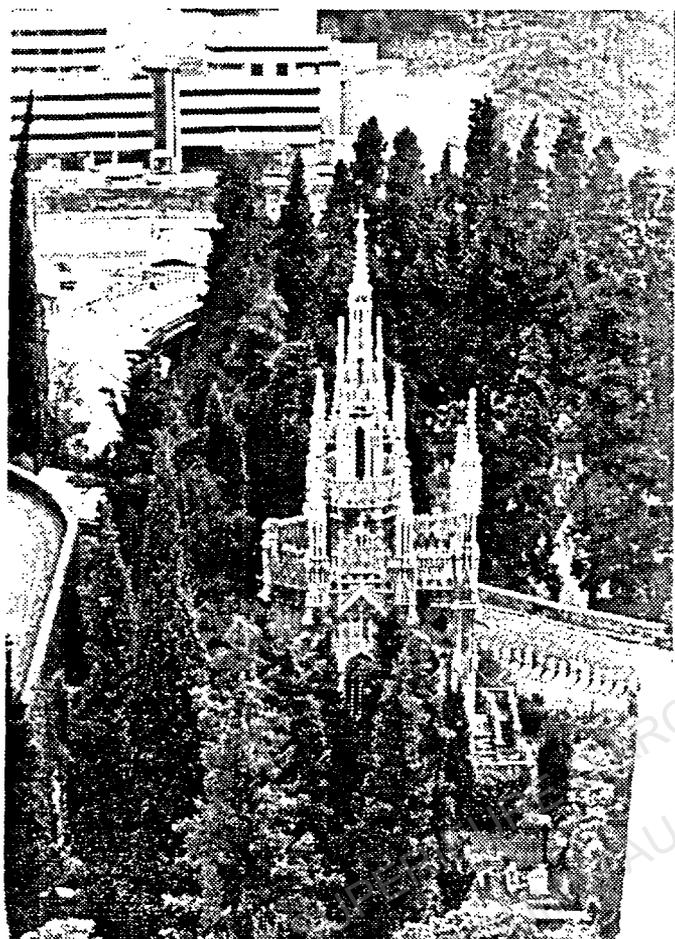
Le visage de la nécropole urbaine en Méditerranée

La tombe-chapelle, innovation du XIX^e siècle, conduit au cimetière-ville. Ce cimetière laïcisé devient réduction symbolique de la société, il réalise l'ordre parfait qui est au cœur de l'utopie urbaine moderne: de haut lieu spiritualiste, lorsqu'il était lié à l'église, il est devenu "le haut lieu d'actualisation de la rationalité administrative"². Il devient traduction parfaite de l'ordre socio-économique des vivants.

Conditionnée par le prix du terrain, la surface de la tombe est évidemment fonction du pouvoir économique du défunt, mais aussi de sa volonté ou non de paraître. Et, comme dans la nouvelle cité des vivants, il y a des quartiers plus chers que d'autres. Les plus riches s'adressent à l'architecte pour projeter leur dernière demeure, comme ils lui avaient demandé le projet de leur hôtel particulier. La classe moyenne, elle, s'offre un monument produit "industriellement", par des entreprises funéraires qui ont le marché bien en main: comme les pavillons, les tombeaux sont achetés sur catalogues, comme eux, ils reçoivent des noms flatteurs: Elysée, Grand ou

¹P. LAFITTE in "Considérations générales à propos des cimetières de Paris" - 1874.

²J.D URBAIN in "La société de conservation" - 1978.



1. Eglise en réduction, la chapelle familiale peut cependant atteindre des dimensions surprenantes.
Cimetière de Staglieno - Gênes.

2. Même les stèles les plus simples imitent l'image et le vocabulaire architectural des chapelles:
arcs, colonnes, frontons en miniature...

Cimetière de Staglieno - Gênes.

3. Idem, cimetière de San Miniato - Toscane.

Petit Trianon, Chenonceaux, etc.¹

Et c'est bien l'idéologie pavillonnaire que l'on retrouve au cimetière, notamment par le biais de la concession perpétuelle. Comme le "pavillonnaire", le "concessionnaire" aime les clôtures, les jardinets, et il s'efforce de se placer en bordure des allées, d'où la vue est plus belle! Certains grands mausolées trouvent leur réplique miniaturisée, comme la grande villa bourgeoise engendre la maison de banlieue. En Italie, profitant d'une déclivité de terrain, on bâtit des mausolées à plusieurs niveaux qui, comme des immeubles, sont acquis en copropriété.

Dès lors, ainsi que le souligne M. Ragon, rien d'étonnant à ce que les chapelles adoptent le style néo-classique, néo-gothique, ou même néo-égyptien. L'éclectisme qui est de mode pour l'architecture des vivants n'épargne pas les morts. Le pastiche règne au cimetière comme dans toute l'architecture du temps. Par cet aspect aussi, la nécropole se révèle bien être le reflet de la métropole.

Bien que le cimetière français se rattache à l'aire méditerranéenne par la similitude de ses "quartiers bourgeois", où la chapelle familiale domine, il s'en distingue lorsqu'on regarde le détail des chapelles ou les sépultures populaires. Mises à part les villes de Nice et Menton, la France ignore les sépultures en enfeu: les chapelles recouvrent un caveau qui n'est pas accessible en permanence, la tombe populaire est en terre. Alors qu'un des traits particulier des grandes nécropoles des péninsules méditerranéennes est l'importance de l'habitat funéraire vertical, qui superpose dans les logettes de ses enfeus toute une partie de la population des morts. Au lieu d'un caveau, ce sont des enfeus que les chapelles familiales abritent, souvent de simples étagères sur lesquelles on pose le cercueil. La sépulture populaire prend place dans des enfeus collectifs, qui peuvent former la clôture du cimetière.

La statuaire

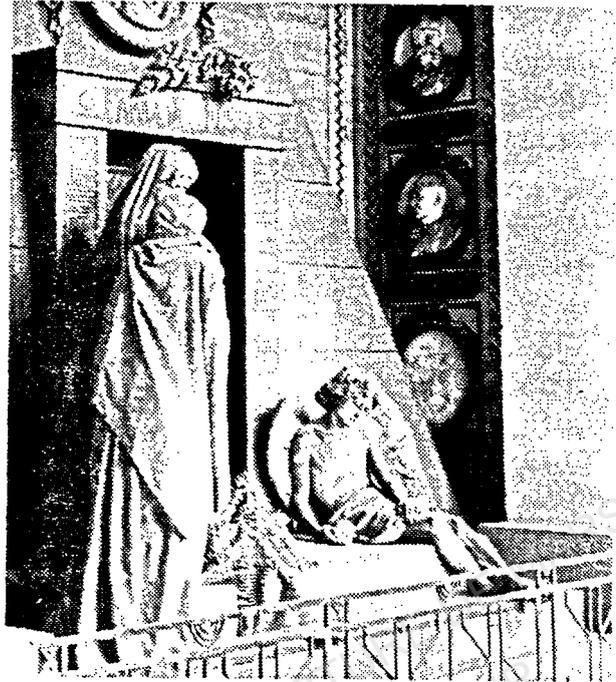
Les péninsules méditerranéennes font une place constante et privilégiée à la statuaire, alors qu'elle devient plus au nord (en pays catholique) privilège des capitales ou des très grandes nécropoles. C'est bien la mise en scène baroque de la sculpture funéraire, apparue sur les tombeaux des puissants dans les églises du XVII^e, qui se poursuit, malgré des mutations, dans les cimetières catholiques. Le Bernin faisait triompher les vertus chrétiennes à travers ses compositions emphatiques. Canova, dans ses œuvres majeures du tout début du XIX^e siècle (qui sont encore dans les églises), se détachait du pathétique baroque, les gestes de l'affliction néo-classique se faisaient plus mesurés, moins violents. Cette tendance s'affirme dans les cimetières.

La statuaire est la forme de langage la plus explicite que nous trouvons au cimetière, l'expression la plus directe de l'imaginaire collectif d'une époque. Là encore, la distinction sociale se marque: le plus riche fait appel à un sculpteur de renom, les autres trouvent dans les catalogues funéraires angelots, Vierges, saints, urnes drapées, colonnes brisées... Si l'imagerie catholique est bien présente, la symbolique païenne, surtout chez les plus riches, devenant très importante, est un indice de la déchristianisation de la mort. Le premier constat qui s'impose est bien le repli de l'image sacrée pour les tombeaux les plus riches. Les figurations de la Vierge, du Christ, et

principalement des saints, sont réservées aux petites statues produites industriellement, achetées sur catalogue, et qui ornent les tombes populaires.

Une des figures importante de la sculpture funéraire, dont l'évolution est symptomatique, est celle de l'ange. Le "Putto" traditionnel de l'âge baroque, qui était

¹M. RAGON in "L'espace de la mort" p. 97



1. Le "Putto" souriant, traditionnel au XVIII^e siècle, grandit.
 2. Il devient un adolescent pensif et triste.
 3. Puis il se féminise, représentant dès lors la mort ravisseuse.
- Cimetière de Staglieno - Gênes.

une représentation sacrée de l'au-delà catholique, s'efface du cimetière romantique. Il est de plus en plus réservé aux tombes juvéniles. Ailleurs, il est remplacé par l'ange de la Mort, adolescent calme et rêveur, souvent porteur de la torche renversée: le néo-classicisme dote l'ange de connotations antiques et païennes. C'est une sensibilité religieuse différente qui s'exprime, sinon déchristianisée, pour le moins hybride. Dans la seconde partie du XIX^e siècle, l'ange se féminise progressivement; formes fluides et visage féminin, puis formes opulentes et féminité débordante: à la fin du siècle, le doute n'est plus permis sur le sexe des anges.

Traditionnellement, l'ange répand les pleurs du souvenir, interroge par son sourire énigmatique. Mais souvent, en devenant figure féminine, il - ou plutôt elle - entraîne le défunt vers le ciel: voici la résurgence, bien qu'apaisée, de la mort ravisseuse connue dans les thèmes macabres. Freud ne verrait sûrement pas un hasard dans cette évolution symbolique de l'ange, parallèle à sa féminisation.

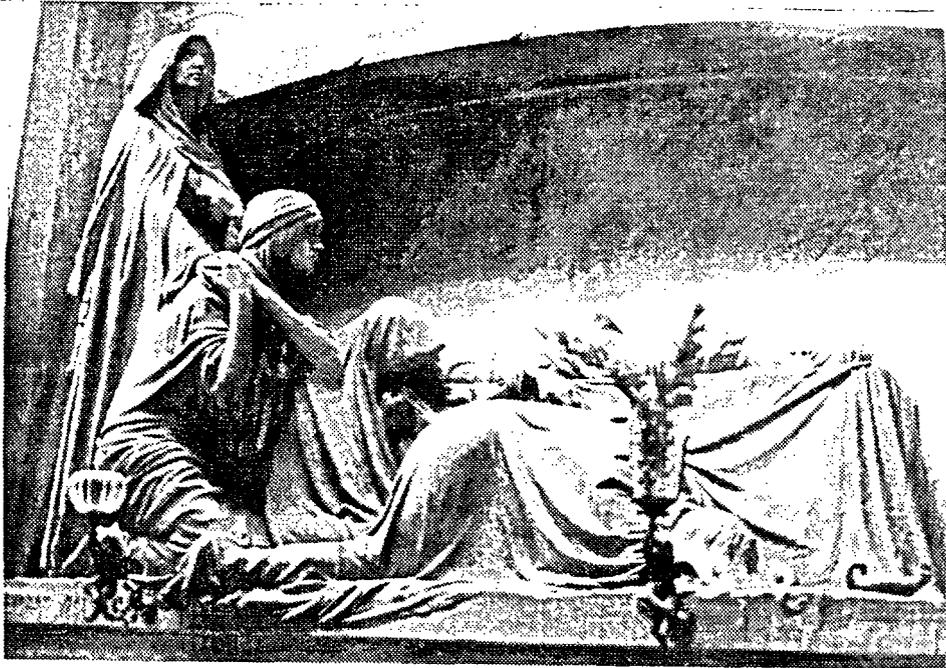
Par ailleurs, les figures symboliques ou allégoriques du nouveau culte des morts sont dominées par les silhouettes expressément féminines. Orante ou pleureuse qui veille sur le tombeau de l'être cher, y répandant les fleurs du souvenir et de la consolation, pensive ou bouleversée... la femme est omniprésente. Mais sa fonction est presque toujours l'expression du deuil; la figure féminine est rarement portrait idéalisé, encore moins réaliste, de la défunte. Le partage des rôles entre les sexes est bien défini: tout au cours du siècle, et jusqu'à nos jours, le cimetière nous montre une majorité de femmes qui pleurent ou qui prient pour une majorité d'hommes.

En buste, en pied, ou présidant lui-même à son agonie au milieu du groupe familial éploré, le père de famille reste le personnage essentiel de la mise en scène de la mort. La grande majorité des bustes réalistes que l'on trouve au cimetière sont des portraits d'homme. C'est à lui aussi que sont dédiées la majorité des épitaphes. Au début du siècle, celles-ci mettent en évidence ses vertus sociales et civiques. Puis, après 1850, l'épithète fait une place prépondérante aux vertus familiales: "bon fils, bon père, bon époux"... L'épouse apparaît alors parfois aux côtés de l'homme, la sculpture faisant l'apologie de l'amour conjugal, qui défie la mort. Mais le plus souvent, si le mari se porte digne et âgé, la femme se présente jeune et belle...

Ce que nous voyons ainsi apparaître dans la nécropole créée au XIX^e siècle, c'est le reflet de la société de ce temps. Elle est un des éléments de la ville que ce siècle nous a légué, et fait partie à ce titre de l'espace contemporain; elle en est aussi le reflet. Davantage encore que la cité, elle nous renvoie une image expressive des idéaux conscients, des valeurs et des structures fondamentales de la société qui les a produites, mais aussi de son imaginaire collectif, du non-dit, des fantasmes latents.

Certains cimetières sont cependant plus bavards que d'autres. La réserve et le légendaire flegme britannique transparaissent dans le *rural cemetery*, qui se livre peu, ou par son silence. La volubilité, l'extroversion des méditerranéens gagnent leur cimetière, qui étale au grand jour les sentiments collectifs parfois les plus intimes. Nous y voyons ainsi la part mystique se faire bien mince devant l'apothéose des valeurs terrestres. Plutôt qu'une religion éthérée des morts, la méditerranée adopte un culte des tombeaux plus immédiat, avec la vanité inhérente à toute monumentalisation de l'art funéraire.

Et lorsqu'on voit, dans la majeure partie de l'Europe, le XIX^e siècle prendre fin tardivement avec la Première Guerre Mondiale, le midi catholique se distingue par sa fidélité à la mort traditionnelle.



Le chef de famille est l'acteur principal de la mise en scène de pierre:
1. C'est lui que les femmes pleurent lorsqu'il gît sur son lit de mort.
2. Femme et enfants viennent lui rendre visite.

03.4- La mort moderne

L'effacement de la mort du monde des vivants

Dans les pays anglo-saxons, les tombes s'étaient faites de plus en plus discrètes au cours du XIX^e siècle. Dès lors, aucun volume n'arrêtait plus le regard et n'interrompait la continuité du gazon. On passe ainsi du *rural cemetery* au *lawn cemetery* du XX^e siècle, c'est à dire à une grande pelouse où les petites plaques funéraires sont à peine perceptibles.

Dans les années 1870 est née la crémation, moyen radical s'il en est d'éliminer les morts sinon la mort. Encore une curiosité en 1912, elle prend rapidement une place considérable dans les pays réformés. En Angleterre, de 3% des défunts à la veille de la Seconde Guerre Mondiale, la pratique se diffuse brusquement au lendemain du conflit: 20% dans les années 50, 34% en 1960, 57% en 1974...

Plutôt que de conserver les cendres dans une urne, la famille anglaise préfère les disperser, montrant ainsi son total détachement pour tout indice matériel de l'existence du défunt. Au rite des obsèques s'est substituée la seule fonction d'évacuation des morts, de la manière la plus pragmatique qui soit. S'y ajoute la disparition de la cérémonie des adieux, du cérémonial funèbre et l'interdiction de porter le deuil, désormais inconvenant.

Nous aboutissons ainsi à la négation totale de l'architecture funéraire, phénomène jusqu'alors inconnu en Occident. Avec la dispersion des cendres, l'espace de la mort n'existe plus, il est désormais tout l'Espace. Et le corps volatile devient aussi immatériel que l'âme. On en est arrivé à l'effacement complet de la mort à la surface apparente de la vie.

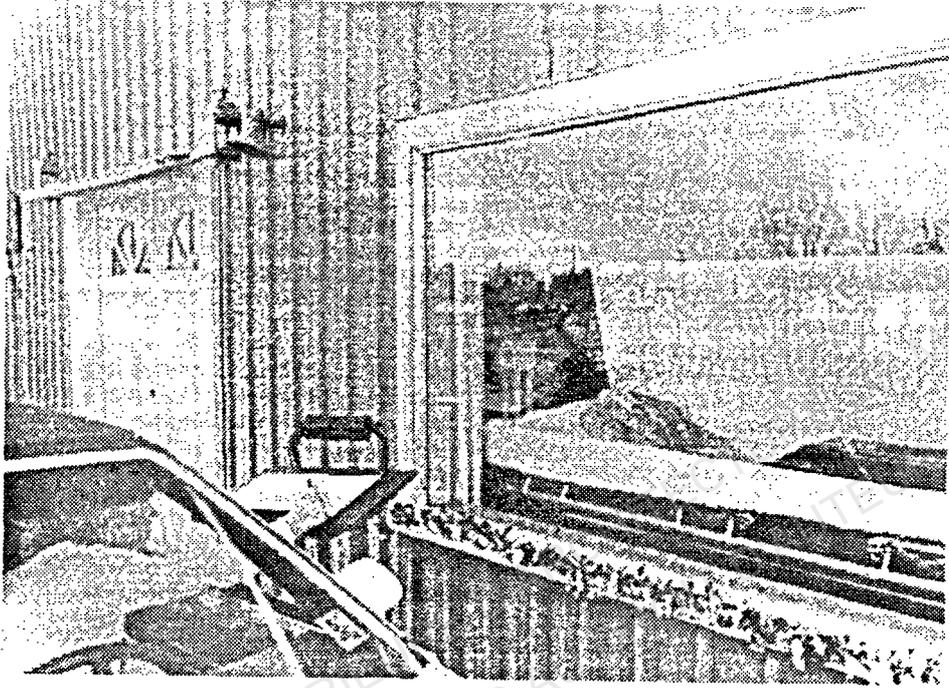
Le fait remarquable est bien que le berceau de l'interdit contemporain corresponde à la zone d'extension du *lawn cemetery* et qu'en revanche le rôle de résistance coïncide avec les cimetières urbanisés, aux tombes monumentales. Une autre corrélation apparaît entre la géographie de la mort tabou et celle de la seconde révolution industrielle, c'est à dire celle des cols blancs, des grandes villes et des techniques raffinées.¹

Le poids de l'économie

L'aire culturelle constituée dans le berceau anglo-saxon n'est cependant pas homogène. Il existe une grande différence entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord. Aux Etats-Unis, l'interdit règne également jusqu'à la mort incluse et reprend après la sépulture, le deuil étant lui aussi proscrit. Mais entre la mort et la sépulture, l'ancien rituel subsiste, méconnaissable d'ailleurs sous les remaniements. L'explication avancée par M. Vovelle, plus qu'une demande de rites venant de la population, met en exergue des motivations économiques: Ici, le cimetière municipal est réservé aux plus pauvres; la grande majorité préfère le cimetière privé, appartenant à une association (telles les Eglises) ou à une entreprise commerciale.

Souvent, la même entreprise concentre tous les services funéraires: cimetière, mais aussi ensemble des pompes funèbres. Spécifiquement américain, le *funeral home*, loin de se cacher, affiche en pleine rue ses placards publicitaires, vantant la qualité de ses services, et la personnalité de son *funeral director*, dont on expose le portrait. Ce nouveau personnage, tout en prospectant le marché de la mort comme n'importe quel marché économique, et tout en adoptant les mœurs du capitalisme, s'affirme investi d'une haute fonction morale. Il exploite des besoins psychologiques négligés par les Eglises et la société, se substitue au prêtre et au médecin. C'est à lui

¹Ph. ARIES in "L'homme devant la mort" tome 2 "La mort ensauvagée" pp. 303-305



En 1977, les Etats-Unis inventent le "drive-up funeral home", où l'on peut voir le corps du disparu et signer le registre de condoléances, sans quitter le volant.

que revient désormais le soin d'apaiser la peine des familles en deuil.

Toute l'action de ces entreprises de la mort se concentre sur la courte période entre le décès et la sépulture, mettant l'accent sur la visite au défunt. Le *funeral home*, où vous reçoit le *funeral director*, est un espace laïque réservé à la mort, qui n'a pas à se cacher. Le mort y est exposé, et on vient lui dire adieu. Depuis deux ou trois décennies, les techniques de l'embaumement ont été extrêmement développées. Elles rendent la vision de la mort plus tolérable aux vivants. Parfois, on va jusqu'à présenter le défunt dans une mise en scène, comme encore vivant, assis à son bureau, parfois même le cigare à la bouche. L'embaumement sert moins à conserver et à honorer le défunt qu'à maintenir l'apparence de la vie, pour protéger les vivants.

Le cercueil devient un objet luxueux, dont l'apparence doit être la plus plaisante possible, celle d'un coffret décoré fermé par une serrure à clé et non plus par les sinistres vis et écrous. Il devient un objet d'art, comme l'était autrefois la tombe. Celle-ci est en effet réduite à sa plus simple expression en surface, mais les entrepreneurs américains ont inventé les *burial vaults*, qui protègent le cercueil d'une simple voûte de béton, tout en la maintenant au contact de la terre.

Tous ces gestes correspondent certes à un besoin psychologique. Mais on a vu combien la société anglaise a pu négliger cet aspect des choses. Ici, l'intérêt économique est le véritable moteur du maintien d'un cérémonial désormais inclu dans le cycle de consommation. L'embaumement, le luxe des cercueils, les *burial vaults*, ont été initialement proposés par les entrepreneurs, qui ont ainsi créé un besoin. Et si l'incinération ne s'est pas développée c'est bien, suspecte Michel Vovelle, au-delà d'une résistance de l'opinion, parce que les *funeral directors* répugneraient à voir littéralement partir en fumée une clientèle potentielle. Des associations se sont d'ailleurs créées pour lutter contre l'exploitation commerciale excessive de la mort. Elles revendiquent une plus grande simplicité dans les funérailles; le modèle qu'elles proposent ne s'inspire pas des rites anciens, mais prône l'imitation du système anglais, notamment par l'adoption de la crémation.

Le fait capital de ce siècle est bien la soumission des rites liés à un événement aussi important et symbolique que la mort, à des lois commerciales on ne peut plus éloignées de toute pensée mystique. Pleinement réalisée dans certaines sociétés libérales, cette mutation importante des mentalités collectives se fait jour dans les sociétés méditerranéennes, de façon moins accusée mais néanmoins significative.

La mort inchangée

La France, et les latins en général, montrent une certaine résistance à ce nouveau modèle de la "mort moderne". La crémation reste l'affaire d'un pourcentage infime de défunts, alors que l'Italie (dès 1875) et la France (en 1880) avaient été parmi les premières nations à s'intéresser à ce procédé. Elle représente actuellement moins de 5% des obsèques en France. Ceci bien que, depuis 1964, le pape ait accepté l'incinération pour les catholiques. D'ailleurs, pouvait-on soupçonner nombre de martyrs catholiques brûlés sur les bûchers de ne pouvoir ressusciter au dernier jour? Et la croyance dans la résurrection des corps à l'identique n'était-elle pas depuis longtemps tombée en désuétude?

Il semble bien que l'explication de la fidélité latine à l'ancien modèle de la mort réside ailleurs que dans les motivations religieuses et surtout dogmatiques. La célébration d'un service religieux est demandée pour la quasi-totalité des obsèques en Espagne ou en Italie, pour plus de 75% en France (beaucoup plus dans certaines régions). Plus qu'une ferveur religieuse, les sociologues y voient l'obstination remarquable d'un rite social, qui survit à la croyance et surtout à la pratique religieuse effective. L'Eglise n'est désormais fréquentée régulièrement que par une minorité de la population. Mais la majorité s'y retrouve pour les baptêmes, mariages et enterrements,

c'est à dire aux moments forts de la vie individuelle et familiale.

La fréquentation reste importante pour les grandes fêtes catholiques, telles que Noël et Pâques, davantage encore pour la Toussaint, assimilée dans les consciences populaires au Jour des Défunts (le 2 novembre). Le culte des morts prend de nos jours l'allure d'une grande migration, lorsqu'à cette date, presque chacun tient à rendre visite au tombeau de famille, y déposer des fleurs (en France) ou aussi des petites lampes à huile représentant l'âme du défunt (en Italie ou en Espagne).

Mais à l'intérieur du monde latin, les différences sont grandes suivant le pays et le milieu social qu'on observe, et qu'il s'agisse de zones urbaines ou rurales.

Lorsque Jeanine Fribourg¹ nous dépeint les rapports entre les morts et les vivants dans le nord-est de l'Espagne, il y a moins de dix ans, nous retrouvons tous les traits du culte le plus ancien. Certes, le catholicisme est très influent, à travers les cérémonies religieuses des funérailles, et la force de la croyance dans le purgatoire, dans l'efficacité des prières ou des messes pour les défunts. Ces prêtres débordés par les demandes de messes, au point qu'il faut attendre plusieurs mois pour voir la volonté du défunt satisfaite, nous les pensions d'une autre époque et nous les trouvons de fait dans l'Espagne actuelle.

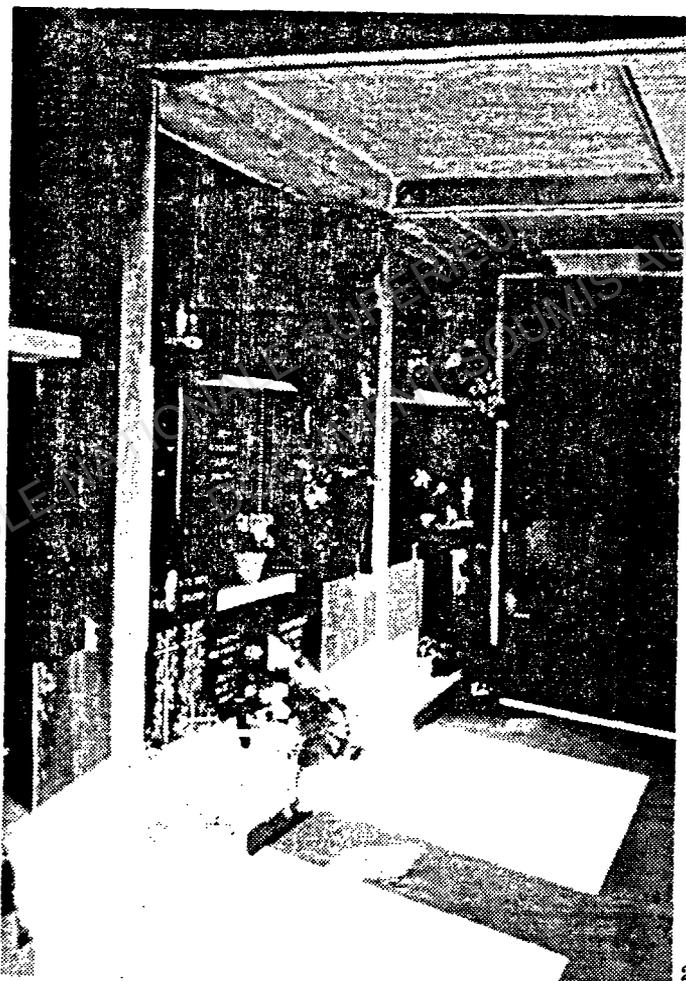
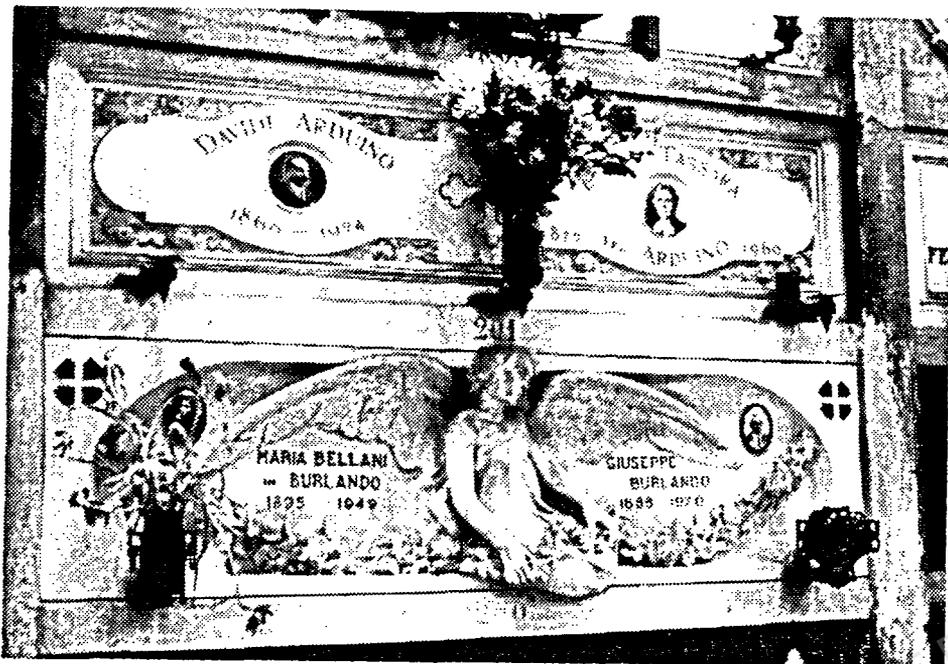
Mais nous voyons surgir également des signes de systèmes encore plus archaïques: La communauté entière se sent concernée par le décès d'un des siens, elle participe à la toilette funèbre, à la veillée, la quasi-totalité des habitants du village est présente lors des enterrements. Le feu, à travers les cierges ou les bougies, joue un rôle symbolique ambigu. Il est parfois destiné à faire fuir les revenants, mais peut aussi apaiser les âmes, ou les représenter pendant une durée déterminée. Ainsi, chaque famille a le devoir, pendant l'année de deuil, d'allumer chaque dimanche une bougie dans l'église (survivance du temps où on enterrait dans celle-ci) ou sur la sépulture du défunt.

On croit que les âmes des morts errent hors de leur tombe pendant la nuit du 1^{er} au 2 novembre si on ne leur a pas allumé une bougie. Toutes les familles vont donc à l'église apporter la lumière à leurs morts. Il règne, à partir de l'heure des vêpres le 1^{er} novembre, une atmosphère d'autant plus lugubre que l'usage persiste de faire sonner le glas toutes les demi-heures de 21 h à 7 h le lendemain matin. Le Jour des Défunts est une petite fête, pour laquelle on se doit de confectionner des pâtisseries particulières, des *panallets* ou encore des *huesos des santos* ("os des saints"), pâtisserie en pâte d'amande représentant un os et à l'intérieur de laquelle on trouve une crème à base de jaunes d'œufs qui représente la moelle.

Les cimetières ne contiennent pratiquement que des enfeus, très peu de tombes en terre. Celle-ci est en effet la marque de la plus extrême pauvreté, et ne pas offrir un enfeu au défunt, si peu de moyens qu'on ait, est perçu comme un manque de respect envers celui-ci. Mais au besoin d'honorer les morts s'ajoute celui de les sentir à proximité immédiate, et le poids de la terre effraye les vivants.

On trouve donc, encore aujourd'hui les deux éléments fondamentaux des systèmes préchrétiens, qui sont la familiarité et la crainte. Tout un arsenal de gestes (plus ou moins christianisés) est déployé pour éviter le mécontentement des défunts, se concilier leurs bonnes grâces. Mais la crainte est aussi exorcisée par une surprenante désinvolture, qui apparaît dans certains proverbes ou même dans des épitaphes: "Tu es là/ Et tu es très bien/ Tu te reposes/ Et moi aussi". Cette dérision est bien le signe d'un rapport très étroit entre les vivants et les morts. Ceux-ci ont toujours

¹J. FRIBOURG in "Les rapports entre morts et vivants en Espagne" - Revue Etudes Corses "La mort en Corse et dans les sociétés méditerranéennes" pp. 343-360



1. Au XIX^e siècle, l'usage des enfeus n'empêchait pas la personnalisation de chaque tombe - Cimetière de Staglieno - Gênes.
2. Aujourd'hui utilisés à seule fin de rentabiliser l'espace au sol, les enfeus deviennent synonymes d'uniformisation industrielle. Cathédrales du Silence - Cimetière Saint-Pierre - Marseille.

une place importante dans la société espagnole, à la différence du monde anglo-saxon qui les a éliminés de l'univers des vivants. Et malgré des nuances liées aux coutumes régionales, c'est bien le même type de rapports que nous observons, surtout en milieu rural, au Portugal, en Sicile, en Italie du Sud...

Les signes d'une évolution

A l'opposé de ces régions rurales conservatrices, nous trouvons la France urbaine, celle où les changements sont apparus dans les années cinquante, pour s'accélérer parallèlement au développement industriel. Dans l'ensemble de l'Europe, la médicalisation est encore très inégale. Si les villages restent moins touchés par l'hospitalisation des mourants, elle est devenue la norme dans les villes. La cérémonie religieuse reste importante, mais pour de simples raisons pratiques, le cortège funèbre est souvent supprimé; les embouteillages des grandes villes le rendent désormais impossible. Les prêtres, moins nombreux, dont l'emploi du temps est très chargé, n'accompagnent plus les convois au cimetière.

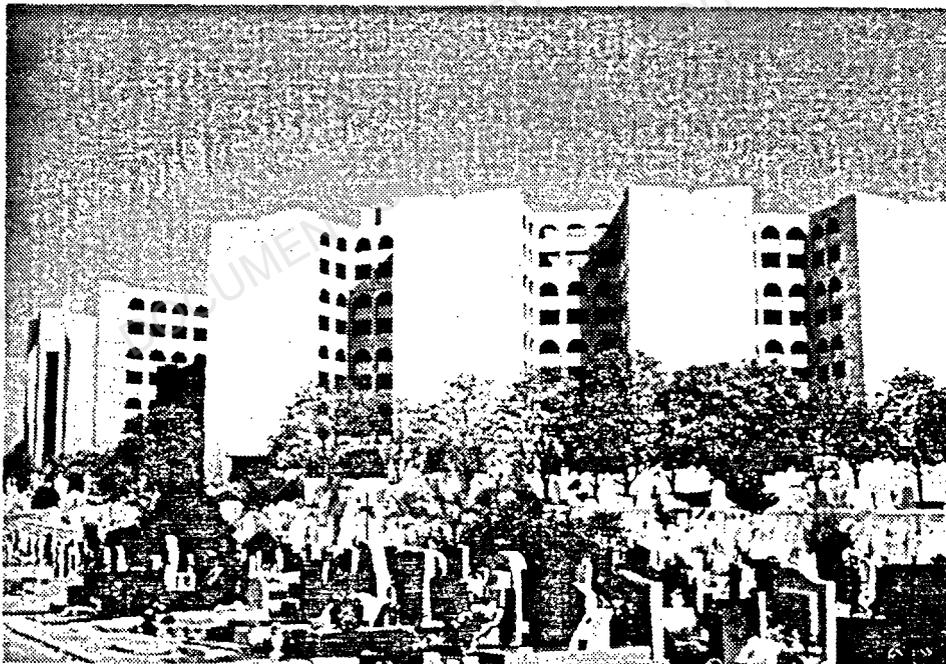
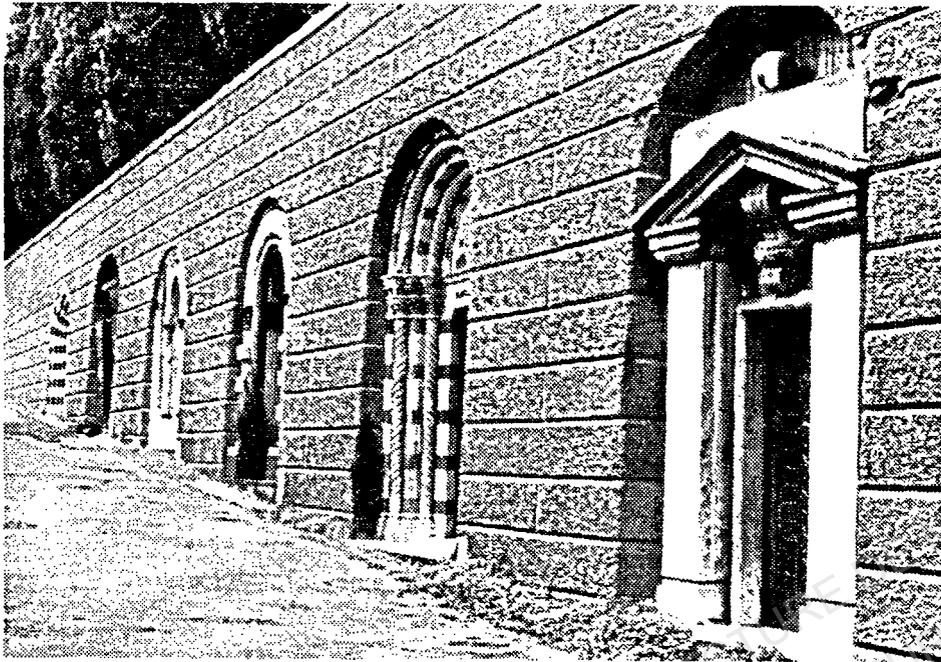
En France, l'évolution se réfère davantage au modèle américain qu'anglais. On ne porte pratiquement plus le deuil. Les messes pour les défunts n'ont plus une grande importance, hormis la messe anniversaire, qui n'est plus liée à la croyance dans le purgatoire, mais est un témoignage d'affection et de souvenir. Une interprétation française du *funéral home* apparaît: dénommée "athanée", cette maison des morts moins tapageuse que son modèle américain, a désormais sa place dans la plupart des grands cimetières français. Moins accentuée qu'aux Etats-Unis, la commercialisation de la mort est cependant devenue l'objet d'étude et de critique de la part des associations de consommateurs. Les cimetières sont municipaux, mais souvent la commune concède le service des pompes funèbres à des entreprises privées. Celles-ci ne sont pas étrangères au fait que, comme aux U.S.A., l'embaumement devient une pratique courante. Et l'on trouve bien rassurant de voir un mort qui n'en a pas l'air...

Le cimetière français, lui aussi, a changé: la statuaire a complètement disparu, seuls subsistent parfois les portraits émaillés ou plastifiés des défunts. Et surtout, à partir des années cinquante, la pierre blanche a été remplacée par le granit poli gris, rose ou noir, puis par la pierre synthétique. Visiblement, ce sont les marbriers qui ont imposé ces miroirs sinistres que sont devenues les tombes, et qui ont créé la demande.

Une opposition très nette se dessine entre les quartiers anciens du cimetière, à la blancheur paisible, et les plus récents, que la marée noire et grise submerge. Depuis sa création et jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, la nécropole réunissait une grande variété de formes, malgré quelques types dominants. Cette variété tenait en partie à la sculpture et à l'ornement. Dans un système encore artisanal, la production laissait place à l'imaginaire (et parfois à la vanité) de chacun. Aujourd'hui, la même pierre tombale de granit poli, munie d'une stèle dont la forme se simplifie, se répète inlassablement. L'uniformisation des modèles crée une monotonie lugubre.

Le "mitage" des quartiers anciens s'étend, au fur et mesure du remplacement des tombes anciennes. On a d'ailleurs classé parmi les sites historiques à protéger la partie la plus ancienne du cimetière du Père-Lachaise. L'état d'abandon de sépultures dont les propriétaires n'ont plus de descendants est un problème pour tous les grands cimetières. On reconnaît l'intérêt artistique ou historique de certaines tombes, partie intégrante du patrimoine national, qui sont restaurées par le Ministère de la Culture

En Italie, la statuaire est devenue exceptionnelle, mais n'a pas totalement disparu. On investit encore beaucoup dans le monument funéraire. Les cimetières sont très fréquentés par les vivants, peu de tombes ne sont pas fleuries régulièrement. Ici, les sépultures sont toujours majoritairement en pierre blanche (marbre, granit,



1. Tout en aménageant le moindre espace disponible et en utilisant des enfeus, on peut néanmoins permettre l'individualisation et le regroupement familial - Chapelles familiales en enfeu, creusées dans un mur de soutènement du cimetière Staglieno - Gênes.
2. A Marseille, l'application du principe de l'enfeu de façon systématique conduit à un espace uniforme et déshumanisé.

travertin...): la différence entre les quartiers anciens et les plus récents tient essentiellement à la moindre importance de la statuaire aujourd'hui.

Un espace des morts à créer

Actuellement, la préoccupation essentielle des services gestionnaires des cimetières est le gain de place. Les nécropoles surchargées ne peuvent plus répondre aux besoins de la population. Les villes rencontrent des problèmes fonciers qui les incitent, lorsque la création d'un nouveau cimetière est indispensable, à le repousser le plus loin possible des zones urbanisables. Mais se profile également le désir de dissimuler cet espace devenu objet de honte.

Ce sont des problèmes de gain de place qui ont poussé la ville de Marseille à adopter le système des tombes en enfeu. A partir de l'observation des cimetières espagnols et italiens, on a créé un ensemble gigantesque, comprenant 18 000 places. Cet empilement uniforme d'enfeus, appelé "Cathédrale du Silence" par ses concepteurs, a vite été surnommé "H.L.M. des Morts" par la population marseillaise. Et la référence aux grands ensembles est symbolique du rejet rencontré. Mais dans la mesure où il n'y a pratiquement plus de concessions disponibles, et qu'elles sont très chères, les gens préfèrent encore cette solution à la fosse commune. Plus que le principe de l'enfeu, c'est le labyrinthe anonyme et sinistre qui est réprouvé.

Une des questions qui se pose aujourd'hui dans la plupart des villes latines est bien la saturation des cimetières. Créés au XIX^e siècle, envahis par les concessions perpétuelles, ils ne peuvent plus faire face aux besoins. Nous nous trouvons donc à un tournant important de l'histoire de l'espace des morts: Après la vague de création des cimetières *extra muros* du XIX^e siècle, la situation était restée figée pendant un siècle. Devant le besoin actuel, les responsables de l'aménagement répondent en général au coup par coup, en privilégiant les données rationnelles de gain de place, rentabilité, investissement minimum. Mais dans le midi de la France, une volonté semble plus affirmée de donner une autre dimension à l'espace de la mort. L'exemple de Nice relève certainement de l'influence de l'Italie, où l'on constate un grand intérêt à la fois de la part des aménageurs et des concepteurs.

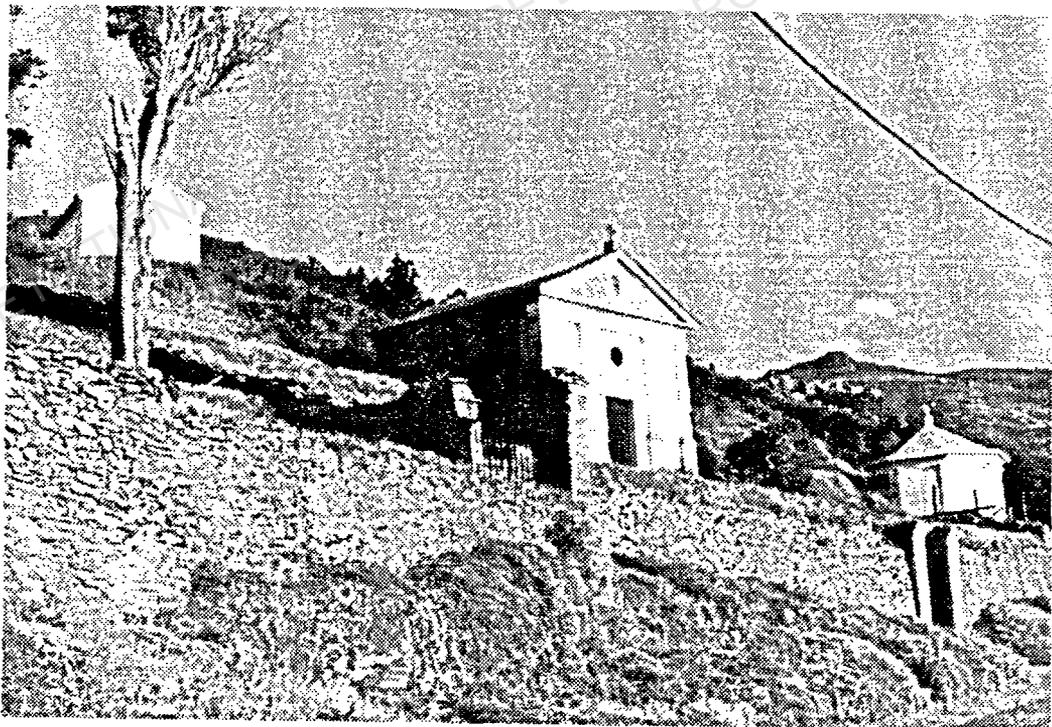
Les réalisations italiennes récentes se situent dans la continuité de la mort familière et emphatique; les projets de cimetières apparaissent porteurs d'une charge symbolique et affective importante. Loin de ressentir cet investissement dans l'espace de la mort comme une dérisoire vanité, nous percevons là une réponse à un besoin psychologique très fort. Cette attitude nous semble préférable à la non-réponse apportée par les sociétés anglo-saxonnes, qui font table rase d'un instant important pour chacun de nous, entraînant ainsi des traumatismes graves pour certains. Ce que nous mesurons à travers le degré de désocialisation de la mort, c'est bien le recul de la notion d'humanisme.

1- PARTICULARITES DE L'ESPACE DES MORTS EN CORSE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



1



2

L'analogie entre le cimetière et la cité:

1. San Miniato - Toscane - Les tombes sont construites en mitoyenneté, formant l'enceinte du cimetière, à l'image des villages aux maisons accolées, où l'espace urbain s'organise autour de la place.
2. En Corse, les villages sont étirés le long des crêtes, leur espace est morcellé en unités familiales... et les tombes s'isolent sur leur parcelles.

1.1- ANALYSE HISTORIQUE

11.1- La mort ritualisée

111.1- LA MORT DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF

Comme on l'a vu dans l'étude du monde méditerranéen, les rapports avec la mort sont, dans ces régions, extrêmement familiers. La Corse n'échappe pas à cette règle, la mort y étant toujours intégrée dans la vie quotidienne. Ici aussi, la familiarité n'exclut pas la crainte, et en est même souvent le signe. Les corses montrent une certaine sérénité face à la mort, mais développent en parallèle une série de systèmes destinés à contenir la part de terreur et d'inconnu qui l'accompagne.

Familiarité

Dans la familiarité des corses avec la mort on retrouve tous les caractères méditerranéens: ils envisagent la mort - et la vie - avec fatalisme mais sans indifférence. Les nombreuses invasions, les sanglantes vendettas et la mortalité longtemps élevée ont contribué à inscrire l'idée de la mort plus profondément dans les esprits: elle peut survenir à n'importe quelle heure, partout et sous toutes les formes.

Aussi doit-on apprendre tous les jours à bien mourir. Ce caractère, pour n'être pas spécifiquement corse, n'en est pas moins traité ici d'une manière toute particulière. On s'apprête non seulement spirituellement mais aussi matériellement: on prépare soigneusement son tombeau et son cercueil, allant même jusqu'à l'essayer¹. On rend aux morts un culte quotidien: pas un paysan ne se rend à pied à son champ sans une prière ou un hommage aux tombes situées sur son chemin. La maison elle-même, par son mobilier, rappelle constamment le deuil. "L'ameublement comporte (...) un nombre surprenant de chaises, reliquat des anciennes veillées [et des] enterrements, quand affluent les visiteurs et qu'on leur sert le traditionnel café"². Pas une maison non plus où on ne trouve aux murs les habituelles photos des disparus.

La mort devient donc un personnage tellement familier qu'on finit par la traiter avec dérision, comme pour la provoquer. Les noms qu'on lui attribue ne sont pas sans une certaine dose d'ironie. Ainsi, dans la commune de Sotta on la nomme *currachjonu* (grosse corneille), *pidiola* (celle qui a le pied léger) ou *a cara* (la chère)³. Nombreux sont également les jeux et les farces tournant la mort en dérision. Nous avons recueilli de nombreux témoignages de personnes qui, enfant, ont exploré des fosses communes à la recherche d'osselets - et de sensations.

Nous avons vu également comment, en Méditerranée, la familiarité avec la mort s'exprime dans la solidarité de la communauté face au deuil. On retrouve en Corse tous les dispositifs déjà décrits: sonnerie du glas, visites de condoléances, veillées, cérémonies à l'église et au cimetière. Tous ces gestes sont strictement codifiés; c'est un devoir pour l'ensemble du village de visiter la famille endeuillée. L'affront le plus grave que l'on puisse faire à une famille étant, suivant certains, de croiser le cortège funéraire avec un âne chargé, prouvant ainsi que l'on n'a volontairement pas cessé le

¹ Des témoins nous ont raconté avoir essayé leur future place dans le tombeau familial et même y avoir fait la sieste...

² Jean Baptiste LECCIA in "Une région en léthargie, la haute vallée du Taravo" p.487

³ Cf. Mathée GIACOMO-MARCELLESI "Le vocabulaire de la mort en Corse" in Revue Etudes Corses n° 12-13, 1979.

travail pour la circonstance. Un décès crée donc une parenthèse dans la vie sociale, période souvent mise à profit pour accomplir des actions inhabituelles.

La cérémonie funèbre est en effet l'occasion de rencontrer des personnes dont on est éloigné: habitants des villages voisins ou, aujourd'hui, parents vivant sur le continent. Ces contacts peuvent prendre deux formes apparemment contradictoires: expression de rancœurs autour du cercueil¹ ou occasion de réconciliation entre familles ennemies. Le décès d'un membre d'une famille crée une trêve qui constitue le moment privilégié d'une tentative de rapprochement de la part des visiteurs. La mort, tout en étant intégrée dans les pensées quotidiennes, est donc l'un des temps forts de la vie sociale.

Crainte

La familiarité avec la mort est, comme nous avons pu le dire dans l'étude de la Méditerranée, inséparable de son pendant négatif: la crainte. Celle-ci s'exerce plus envers les morts qu'envers la mort elle-même. En effet, il s'agit moins d'avoir peur de mourir, ou de savoir ce qui advient après le passage, que de redouter l'influence des morts sur les vivants. "Plus qu'un ancien vivant, un mort est une sorte d'entité sans rapport avec ce qu'il était sur terre; en mourant, les êtres changent de nature et, une fois morts, même ceux qui nous aimaient peuvent devenir menaçants. (...) Les morts sont à tout moment susceptibles de quitter leur tombeau pour pénétrer dans le monde des vivants"². La peur des spectres est communément répandue, les morts intégrant une dimension inconnue, donc redoutable.

Ces revenants peuvent être de deux sortes: des personnages vivants qui, durant leur sommeil, flirtent avec l'au-delà, ou des personnages décédés qui reviennent dans le monde des vivants. La peur est générée par ce qui relève de l'entre-deux, elle se concentre dans des personnages situés aux frontières de la vie et de la mort³. En Corse, le système des doubles est donc très élaboré; les actions de ces personnages peuvent prendre trois formes différentes:

- Rêves prémonitoires:

Des personnes vivantes, dotées ou non d'un pouvoir particulier, ont des visions qui permettent de préfigurer l'avenir et souvent d'annoncer une mort prochaine.

Les *mazzeri* sont des personnages qui, durant leur sommeil, peuvent se dédoubler, sous l'influence de forces extérieures incontrôlables. Il ne sont donc pas considérés comme responsables de leurs actes. Durant leurs sorties nocturnes ils chassent des animaux - souvent des sangliers - dont la tête, une fois retournée, leur permet de "reconnaître" une personne de leur village qui mourra sous peu. Les *mazzeri* de différents villages se livrent également à des combats mortels dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août. Autre prémonition, puisque dans les villages des vaincus, la mortalité sera très forte et, inversement, très faible chez les vainqueurs. Les *mazzeri* sont, dans leurs actes oniriques, les instruments de la fatalité.

Les *finzione*, apparitions de personnes connues, énigmatiques et silencieuses, sont présages de mort. Selon la croyance populaire, ces sortes d'hallucinations peuvent être vécues par tout un chacun. On peut ranger dans

¹ Cf. F. ETTORI "Le vocero comme catharsis des tensions familiales et sociales" in Revue Etudes Corses n° 12-13, 1979.

² M.G. MARTIN- GISTUCCI in "La mort et les morts dans les contes populaires de l'île de Corse", Revue Etudes Corses n°12-13 1979.

³ Pour cette partie, se référer à l'article de Georges RAVIS-GIORDANI "Signes, figures et conduites de l'entre vie et mort: finzione, mazzeri et streie corses" in Revue Etudes Corses n°12-13, 1979.

cette catégorie les apparitions d'enterrements fantômes ou de processions - *Cumpagnia di i morti*, *Squadra d'arozza* - qui annoncent toujours une mort prochaine dans le village. Pour conjurer ces mauvais présages, existent des rites de protection qui consistent souvent à refuser toute proposition émanant de ces esprits.

- Retours de l'au-delà:

Le *spiritu* est l'esprit d'un mort qui se manifeste peu de temps après son décès pour réclamer ce qui lui est dû - le plus souvent, prières ou promesses faites de son vivant. Il apparaît généralement après une mort violente, le *spiritu* hantera alors sa famille jusqu'à l'accomplissement de la vengeance.

- Personnages maléfiques:

Les *streie* ou leurs équivalents masculins *surpatori* sont des personnes qui ont la capacité de prendre forme animale - chat ou belette - pour venir sucer le sang des enfants. Cette intervention se traduit rapidement par la maladie puis la mort de l'enfant. Il s'agit ici encore une fois de vivants dont les actions entraînent la mort; mais contrairement aux *mazzeri*, ces sorciers sont tenus pour responsables de leurs actes et, à ce titre, haïs et craints. Ils sont d'ailleurs souvent tués, sous leur forme animale.

Ces croyances peuvent paraître aujourd'hui bien archaïques, mais il ne faut pas oublier qu'elles sont restées ancrées dans les mentalités jusqu'à un passé très récent. On trouve encore à l'heure actuelle des personnes qui affirment connaître des *mazzeri*. On comprend alors mieux le foisonnement de rites destinés à contenir ce contingent de forces néfastes. Nous les avons déjà évoqués dans le chapitre consacré à la Méditerranée: rites de passage, offrandes au défunt, gestes de protection, etc. Ceux-ci ont été plus ou moins modifiés au contact de la religion catholique, ici prédominante.

111.2- LES RITES FUNERAIRES

Tout au long de son histoire, la société insulaire apparaît riche de pratiques religieuses. De nombreux indices dénotent la force de la religiosité des corses: nombre inhabituel d'églises et de chapelles, omniprésence des signes religieux (crucifix, chapelets, images pieuses), forte implication des êtres dans la vie spirituelle. Ce besoin est tel que leur religion se teinte souvent de paganisme, ils s'approprient volontiers les faveurs divines. Ce que l'abbé Valery résume ainsi: "Les corses sont croyants et religieux mais pas forcément chrétiens et pratiquants".

La Corse peut d'ailleurs être considérée comme une terre particulière aux yeux de la religion chrétienne, celle-ci ne s'y étant vraiment imposée qu'après sept siècles d'influence. Les persistances archaïques jusqu'au XX^e siècle sont à relier avec le caractère fortement conservateur du milieu insulaire qui, de tous temps, a exercé une forte opposition à l'encontre des modèles importés. A l'époque romaine déjà, on constate la présence de traits archaïques, voire préhistoriques. Olivier Jehasse¹ estime qu'en Corse, les religions romaines sont traversées de "pulsions archaïques" basées sur des pratiques à caractère magique. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la longue hésitation des corses à départager christianisme et paganisme. D'autant plus que la famille, qui sert depuis des siècles de fondement à leur société, est mieux intégrée dans les pratiques traditionnelles, plus aptes à lui rendre honneur ou à la défendre. Ce trait de société ne disparaîtra pas avec la mise en place du christianisme, il se poursuivra à travers le culte des morts qui comble le besoin de religion et glorifie la famille.

¹ In "Corsica classica" Ed. La Marge, 1986.



La *granitula*, procession proche du *caracolu*, rassemble toujours la communauté villageoise; le prêtre y assiste mais n'y participe pas.

Rites admis par la religion

En Corse, la religion catholique s'imposera peu à peu, jusqu'à devenir dominante. De nos jours, les grandes étapes de la vie religieuse catholique sont encore "obligatoires": baptême, communion, etc. Les autres grandes religions n'y sont présentes qu'à titre minoritaire. Aussi retrouvons-nous ici la même évolution des rites funéraires que dans les autres pays catholiques de Méditerranée, l'Eglise devenant peu à peu le principal acteur des cérémonies funéraires.

Mais au sein des pratiques liées à la mort, subsisteront longtemps des rites venus du fond des âges. L'Eglise tentera d'endiguer ces relents de paganisme en déployant un éventail de pratiques liturgiques: cérémonie de l'extrême-onction, prière des défunts lors de la veillée (*rusariu*), obsèques à l'église, absoute, messe de sortie de deuil, messes anniversaires et journée consacrée aux morts le 2 novembre (*i murti*). Ces pratiques sont très codifiées et on peut les retrouver dans tout le monde catholique; elles semblent cependant avoir perduré plus longtemps en Corse (comme dans certains sites méditerranéens). On constate également que les confréries qui s'étaient ancrées dans chaque village et chaque paroisse ont conservé leur importance dans la vie religieuse et sociale.

Rites d'origine païenne

Malgré l'adoption par tous de la religion catholique, subsisteront de nombreux rites totalement réprouvés par l'Eglise. Les corses continueront à croire aux *mazzeri* - autant qu'à Saint Antoine de Padoue - en dépit des sévérités épiscopales et des nombreuses condamnations; autour des morts se poursuivront des cérémonies qui proviennent de l'ère paléochrétienne. L'environnement du défunt est en effet demeuré en Corse d'une remarquable stabilité en conservant sa forme archaïque. Ces rites trouvent leur origine immédiate dans les rites d'inhumation gréco-romains et juifs tels qu'ils se pratiquaient localement, mais au-delà, ils s'enracinent dans un humus religieux primitif, préchrétien et méditerranéen.

Ainsi le *caracolu* - qui signifie au départ coquillage ou limaçon - "ce jeu circulaire que font les hommes en deuil, invitant parents, amis et étrangers à danser avec eux et à exécuter sur le sol des tours superstitieux"¹ trouve son origine dans les religions anciennes adorant les éléments. La spirale formée par les endeuillés évoque la vie et la mort et vise à reconstruire ce qui a été défait. Le *caracolu* permet à l'homme de retrouver l'harmonie avec la terre, perturbée par la mort. On peut expliquer ce rite par l'autochtonisme largement répandu en Corse, la mort n'y étant considérée que comme un retour chez soi. Cette pratique a disparu depuis longtemps, mais le rituel reste identique dans d'autres processions comme la *granitula*..

Les *voceri* et les *manghjarie* sont par contre restés en usage jusqu'à une époque récente; s'ils ont aujourd'hui disparu sous leur forme primitive, ils perdurent sous un aspect détourné. Les *voceri* ont été abondamment décrits dans la littérature, avec une préférence marquée pour les plus héroïques, les *voceri di mallamorte*, mais il ne faut pas oublier que ces lamentation étaient d'usage courant, même pour les morts naturelles. Les incantations adressées au mort s'accompagnent de cris, de gesticulations, les femmes se griffent le visage et s'arrachent les cheveux. Toutefois ces manifestations ne doivent pas être trop bruyantes pour ne pas inciter le mort à revenir. Car les *voceri*, outre la fonction de canaliser la douleur du deuil dans des

¹ C.F. GIUSTINIANI constitution synodale de 1657, cité par F. J. CASTA dans son article "Le sentiment religieux des corses face à la mort" in Revue Etudes Corses n°12-13, 1979



Le *vocero* canalise la douleur des vivants, mais vise aussi à apaiser le défunt, lui promettant notamment vengeance lorsqu'il y a eu meurtre.
Illustration de G. Vuiller - "Les îles oubliées" - 1893.

formes réglées, ont pour but de pacifier le défunt, de se le concilier. Ils sont le prolongement direct des lamentations funèbres en usage à Rome qui étaient destinées à empêcher le retour du défunt.

Nous retrouvons ce besoin de pacification dans les *manghjarie* ou repas funèbres qui sont la continuité du *refrigerium* romain, repas pris sur la tombe aux dates anniversaires de la mort. Ici comme à Rome, une part doit être réservée pour le défunt, et ce malgré la présence des prêtres à la cérémonie. Il était courant de fixer par testament la quantité et la nature des animaux à abattre pour assurer la nourriture des convives, ce qui souvent donnait lieu à des excès. Ces débordements ont provoqué de nombreuses condamnations par l'Eglise de ces repas aux origines païennes. De ces usages anciens subsistent encore aujourd'hui des traces: les lamentations persistent, même si elles ont perdu leur codification poétique, et l'usage demeure de recevoir les visiteurs à la maison après les funérailles, même si on ne leur offre qu'un café.

11.2- Evolution des sépultures

Les espaces de la mort reflètent les structures sociales qui les ont produits. L'évolution sociale paraît même être plus facilement lisible à travers l'espace des morts qu'à travers celui des vivants. Notre analyse de l'espace funéraire se décomposera donc en grandes époques homogènes sur le plan de l'organisation sociale. Nous débuterons par un portrait succinct des structures de base de la société corse.

En Corse, la communauté de village est restée longtemps la base de l'organisation sociale et économique; mais elle n'est en aucun cas, comme certains ont pu le dire, une structure figée. Le passage récent à une domination du territoire et de l'économie par le système de la propriété privée en est la preuve formelle.

Les communautés corses possèdent de nombreuses similitudes avec leurs homologues d'autres régions rurales. La communauté se compose de plusieurs foyers regroupés sur un même territoire, elle constitue une unité qui satisfait à toutes les fonctions de la vie sociale. La collectivité règle ainsi la vie économique, juridique, spirituelle et même les relations privées; elle devient pour ses habitants point d'ancrage, repère d'identité.

D'autres traits, plus spécifiques, déterminent l'originalité corse. En premier lieu, le relief géographique conditionne un découpage particulier: les grandes vallées qui s'étendent jusqu'à la mer dessinent les limites du territoire communautaire. En Corse, *pieve* et vallées se confondent. La richesse agricole du sol influence également: la part des terres communautaires sur l'ensemble du terroir communal peut aller, suivant les régions, du simple au triple. Dans les régions pauvres du Niolo (exploitations essentiellement pastorales) elle atteint 80%, alors que dans la Castagniccia, elle dépasse rarement 25%. L'histoire conditionne elle aussi les communautés; on sait qu'en Corse la féodalité s'est peu implantée, laissant se développer une paysannerie où chacun possède un patrimoine minimal. La communauté villageoise corse se définit donc comme une association de petits paysans propriétaires, libres, citoyens municipaux engagés vis à vis les uns des autres dans des relations de clientèle plutôt que de vassalité.

— 30 —

IN MORTE

DI UNA GIOVINETTA DELLA PIETRA DI VERDE.

VOCERO DELLA MADRE.

Via lasciati passà
Vicinu alla miò figliola,
Chi mi pare ch'ella sia
Qui distesa su la tola,
E chi l'abbiano ligata
Di friscettu (1) la so gola.
O Maria, cara di mamma,
Eri tu la miò sustanza ;
Eri tu di lu to vabu
L'olorosa (2) e la speranza.
Questa mane si decisa
Di far l'ultima partanza.
O morte cusì crudele,
Di speranza m'hai privatu :
T'hai pigliatu lu miò fiore,
Lu miò pegnu tantu amatu :
Questa mane lu miò core
Mi l'hai cusì addisperatu.
E qual'è chi reggerà,
O figliola, a tanta pena,
Chi mi manca lu respiru,
Togliu mi sentu la lena ?...

1 Vistro.

2 Il fiore. Ma più bello, scegliere dal fiore una qualità, e la più
buona. TOMMASO.

— 31 —

Or non vedi tutte quante
Le to cumpagne fidate,
Chi sò qui d'intornu a te
Cusì meste e disperate ?
Via rispondili una volta,
E rendile cunsulate.
Oh massa (1) cume lu pane,
Oh dolce cume lu mele !
Nun la videte stamane
Cum'è turnata crudele ?
Amandula inzuccherata,
Ochie amara cume fele !...
Mettiti lu to vestitu,
Cara di mamma, o Maria ;
Vedi chi sò tutte qui,
Ti volenu in cumpagnia,
Chi tu vadi a sente messa
Nella chiesa a Sant' Elia.
l'na compagna della defunta risponde.
Bulemu falà alla messa,
Or che l'altare è paratu
Di cironi e di candele,
E di neru è circondatu ;
Perch' u vabu la so dota
Questa mane l'ha stimatu.
Questa mane alla parocchia
Ci ha da esse un bellu vede :
C'è la dota di Maria
Di cironi e di candele.

1 Massa, mansueta.

Autrefois forme poétique codifiée, le *vocero* est aujourd'hui réduit à quelques plaintes des femmes, quelques histoires racontées à propos du défunt.

Le territoire commun est partagé en deux zones:

- *A presa* (terrains agricoles) et *u circulu* (arbres fruitiers et jardins) sont répartis entre les familles suivant leurs besoins.
- *U pasculu* (terrains de pacage) est lui aussi exploité en commun, certaines familles pouvant obtenir le droit de le cultiver sous la condition de le rendre ensuite dans l'état.

Ces pratiques, au départ communautaires, donnent lieu dès le XVIII^e siècle à une appropriation individuelle. Celle-ci s'établit souvent à travers la culture du châtaigner: le terrain reste communal et l'arbre appartient à la famille qui l'a planté. On verra ainsi le droit individuel l'emporter progressivement sur le droit communautaire. Ce seront d'abord les communautés villageoises qui s'affirmeront aux dépens des larges communautés de *pieve*, grâce aux acquisitions de terrains à titre privé. Puis, peu à peu, les familles revendiqueront une augmentation du patrimoine individuel aux dépens du village. Au XIX^e siècle, ce découpage sera fortement encouragé par l'administration française.

La société corse hésite donc entre deux comportements:

- Un comportement individualiste de petits propriétaires se partageant un territoire patiemment gagné et morcelé.
- Un comportement communautaire qui se poursuivra longtemps à travers le partage des terres d'usage intermittent: *a piaghia* et *a muntagna*.

112.1- PRATIQUES COMMUNAUTAIRES

L'ère de la communauté triomphante dans la vie quotidienne se traduira dans l'espace des morts par des modes d'inhumation communautaires. Ces pratiques, issues du dogme chrétien, s'étendent à l'ensemble de l'Occident, mais on dénote des variantes insulaires parfois importantes.

Inhumation *ad sanctos*

L'implantation du christianisme a entraîné, comme nous l'avons vu, des modifications majeures dans les types de sépultures. Les pratiques funéraires prônées par les chrétiens se démarquaient totalement des usages romains et préromains.

En matière d'inhumation, les rites antiques étaient essentiellement individualistes. Chacun devait s'assurer une dernière demeure sur une propriété privée, seuls les plus pauvres et les esclaves étaient condamnés à la sépulture anonyme, qui ne leur permettait pas d'accéder à la vie future. Selon Michel Vovelle, l'ensevelissement sur les terres familiales se maintiendra au cours du Moyen-Age dans certaines régions, malgré les nombreux interdits: en Corse, en Espagne où cette pratique est attribuée aux descendants des mauresques. Dans l'antiquité, on choisissait librement l'inhumation ou l'incinération, les deux pratiques préservant également l'intégrité de l'âme du défunt. Mais l'incinération, déjà en fort déclin sous l'Empire, disparut totalement avec la christianisation, puisque la nouvelle religion l'interdisait.

Les préceptes chrétiens sont en totale contradiction avec la conception individualiste des religions antiques. L'idéal chrétien consiste en effet à privilégier l'amour du Seigneur, à se fondre dans la masse des fidèles, à oublier son propre intérêt au profit de ceux de la religion. Le nouveau mode d'inhumation qui se met en place correspond en tous points à ces principes: les sépultures, anonymes, se regroupent en terre sainte. La fosse commune est désormais glorifiée en tant que

Particularités de l'espace des morts en Corse



De nombreuses églises corses sont ainsi construites sur un soubassement à arcades, qui était utilisé pour l'inhumation communautaire (*l'arca*), et qui a été muré au XIX^e siècle - Eglise de Feliceto.

preuve d'humilité; l'inhumation collective va donc se répandre universellement malgré quelques réticences locales.

Les espaces de la mort connaîtront, en Corse, une évolution comparable à celle que nous avons décrite pour l'ensemble de l'Occident: un mouvement continu de rapprochement des tombes vers les lieux de culte. Dans un premier temps, les sépultures se regroupent autour des basiliques. Ainsi, à l'église San Parteo de Mariana à Lucciana, qui a contenu des reliques jusqu'au VIII^e siècle, on a retrouvé contre l'abside de nombreuses sépultures qui y avaient été disposées au V^e siècle. Puis les fosses se rapprocheront de plus en plus de l'intérieur des églises. S.J. Vinciguerra nous cite à ce sujet le cas de l'église Saint-Elie de Pietra di Verde; les tombes construites au cours des siècles sous la façade en avaient peu à peu miné les fondations, au point qu'il a été nécessaire de la consolider au début du siècle.

Au Moyen-Age, l'ensevelissement sous le pavé des églises reste réservé exclusivement aux ecclésiastiques et aux personnages importants. Ainsi en Corse, on a retrouvé¹ des traces de la sépulture de Simon à l'intérieur de l'abbaye qu'il avait fondée. Le testament de la comtesse Mathilde d'Ampugnani datant de 951 nous révèle également sa volonté d'être inhumée dans l'abbazia Santa Maria de Canovaria. Plus tard, au XV^e siècle, Antonio Spinola, gouverneur génois de l'île, fut inhumé dans l'église Sant'Eramo de Saint Florent.

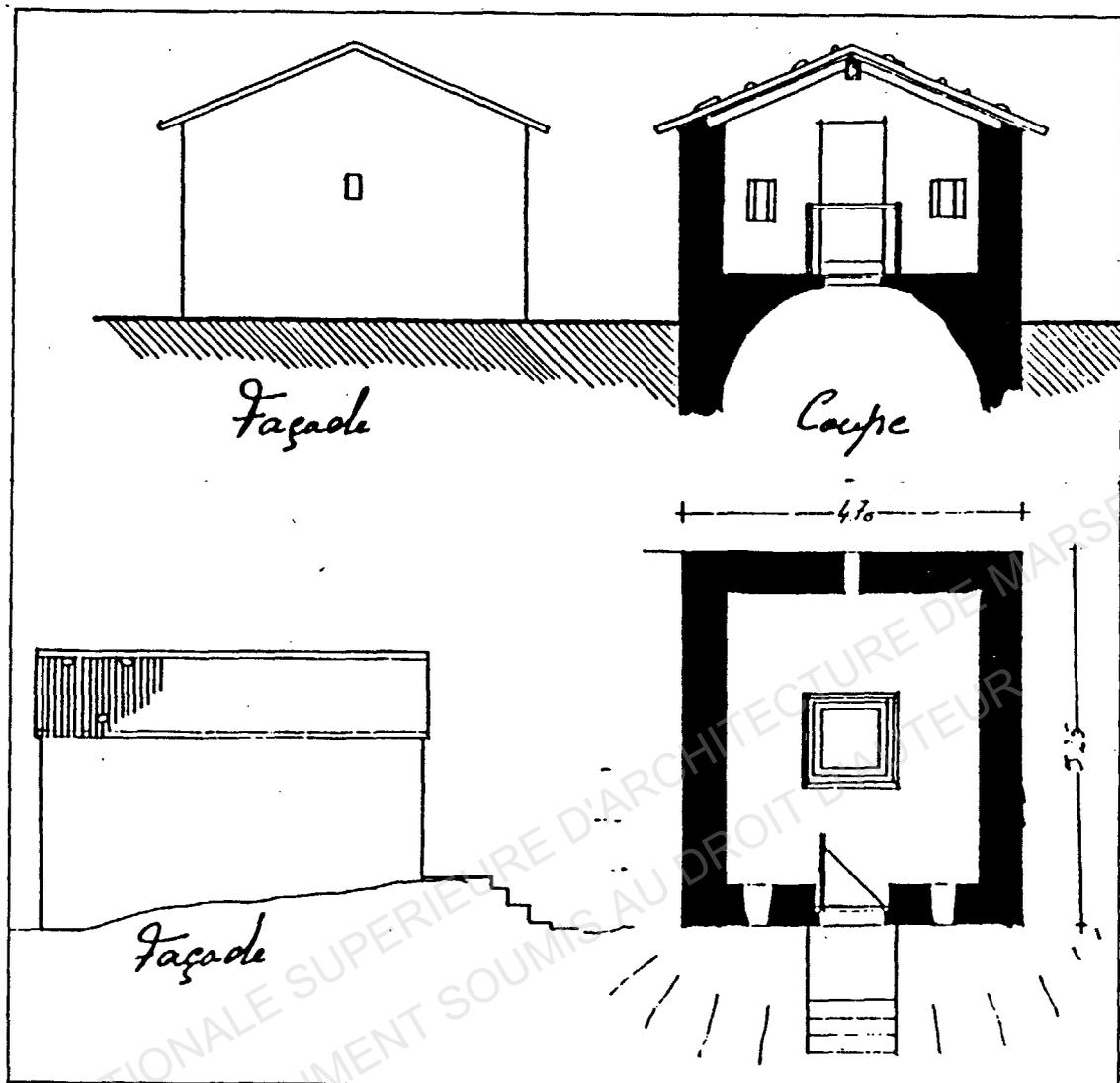
Au XVIII^e siècle, l'invasion des églises par les sépultures est consacrée aussi bien en Corse que dans l'ensemble du monde catholique. Ces prérogatives autrefois nobiliaires deviennent celles des pauvres, des membres de confrérie, des pèlerins, en fait de tout un chacun. La Corse fait partie des régions les plus touchées par ce phénomène, puisqu'une cité comme Bonifacio ignore tout simplement le cimetière et semble bien ensevelir tous ses morts à l'église.

Aussi, peu à peu, la fonction première des églises est oubliée, remplacée par celle de cimetière. On ne semble plus respecter le caractère sacré du lieu de culte, ni même la dignité des défunts. "Les évêques ne cesseront de combattre les abus et la désinvolture qui présidaient à de telles inhumations. Il était instamment demandé qu'elles devaient se faire dans la terre elle-même et sous le dallage qui, de ce fait, demeurait très souvent défoncé, les familles responsables n'ayant pas toujours le souci de le remettre en l'état. En 1772, A.E. Stefanini, évêque de Sagone, prescrit que, dans le délai de un mois, soient complètement comblées de terre toutes les tombes qui, dans sa propre cathédrale, ont été ouvertes de part et d'autre de la porte d'entrée"². Ce type de recommandations ne cessera de se renouveler jusqu'au XVIII^e siècle, et il faut rappeler à ce propos que l'Eglise s'est de tous temps opposée à l'inhumation à l'intérieur des édifices, tout en la conseillant autour de ceux-ci.

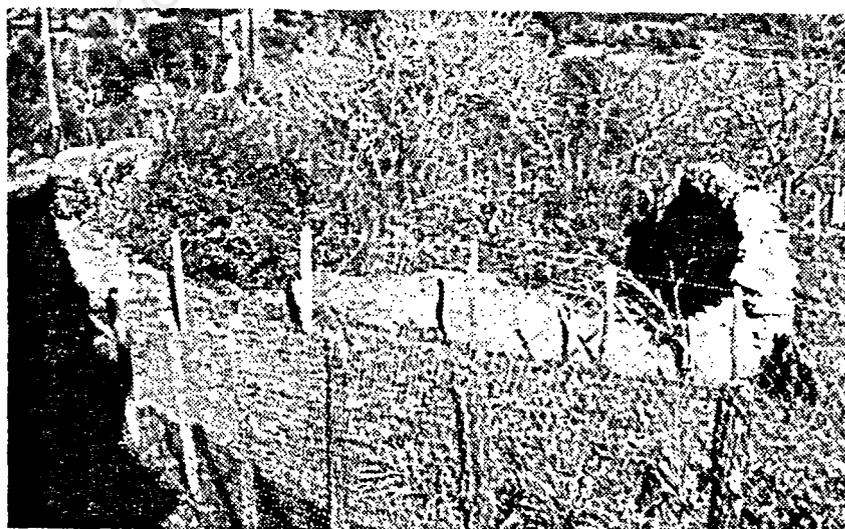
¹ G. MORACHINI-MAZEL "Les églises romanes de Corse", Ed. Klincksieck, Paris, 1967.

² F.J. CASTA "Le sentiment religieux des corses face à la mort", in *Revue Etudes Corses* n°12-13, 1979.

Particularités de l'espace des morts en Corse



1



2

1. L'arca de Zevaco, qui a été rénovée récemment, constitue un édifice isolé, différencié de l'église - Relevé réalisé par M. Leccia - Op. cit.

2. A Prunelli di Casaconi, il reste aujourd'hui fort peu de traces de l'ancienne arca, appelée "U Tumbino".

Une pratique corse originale: l'*arca*.

La propagation du désir d'être inhumé à l'église a entraîné en Corse la création d'une forme de sépulture tout à fait particulière. On connaît en effet en Occident de multiples exemples de caveaux communs construits sous les églises, mais ils sont subdivisés en tombes individuelles.

Les *arca* corses sont des caveaux enterrés, le plus souvent situés sous l'église et utilisés communautairement. S.J. Vinciguerra décrit l'*arca* comme une "sorte de chambre souterraine voûtée, à orifice circulaire étroit, fermé par une dalle de pierre. C'est le charnier où les morts étaient précipités, enveloppés seulement d'un linceuil"¹. La plupart du temps, ces fosses communes étaient composées de 2 ou 3 cryptes séparées; ainsi à Calenzana on aménagea en 1691, lors de la construction de l'église Saint-Blaise, trois caveaux destinés l'un au clergé, l'autre aux adultes et le troisième aux enfants².

L'*arca* était, dans le cas le plus fréquent, placée à l'intérieur de l'église piévane, au pied de l'autel ou, plus rarement, aux abords directs de l'édifice. A Rutali nous avons pu déterminer, grâce à l'aide de l'abbé Flori, qu'elle se situait autrefois dans un espace voûté situé à l'entrée de l'église. De même, à Prunelli di Casaconi, l'ossuaire était autrefois installé sous les voûtes qui soutiennent la place de l'église. Il semblerait d'ailleurs que cet espace fut, à une certaine époque, abandonné et muré, au profit d'une construction appelée ici *u tumbinu*, située à la limite de l'actuel cimetière et qui aurait dès lors servi de fosse commune. L'*arca* peut donc être un édifice séparé de l'église, dont on peut imaginer l'aspect à partir de la rénovation qui en a été faite à Zevaco³.

Ce type de sépulture est particulièrement intéressant sur le plan sociologique: il traduit la toute-puissance de la communauté dans la vie... et dans la mort. L'image de la mort comme dissolution dans la collectivité est ici traduite matériellement. En France, à la même époque, on se résoud à être enterré anonymement, à disparaître en terre chrétienne; en Corse, la communauté villageoise est si forte qu'elle prime sur la communauté chrétienne: les défunts perdent leur identité individuelle, non pas leur identité collective.

Cette communauté à travers la mort est réfléchie, à la fois volontaire et organisée. Ce type d'inhumation nécessite à la base une volonté exprimée: la décision préalable d'ériger un tel édifice, celle ensuite de s'y faire enterrer. Il réclame également une organisation pour la construction, pour l'entretien, pour la mise en place du rituel. La direction des rites funéraires communautaires est souvent prise en charge par les confréries qui s'occupent dès lors de toutes les étapes.

L'*arca* répond à un profond sentiment égalitaire: c'est la sépulture pour tous, dans l'abolition des vaines contingences d'ici-bas. Passé le seuil de la mort, tous retrouvent la même condition. Les principes chrétiens, souvent idéalistes, sont ici réellement appliqués, et de nombreux notables trouveront leur place dans la fosse commune. L'*arca* de Zevaco contient ainsi les restes de Jean Côme Poggi, juge d'instruction à Porto Ferrajo et chambellan de Napoléon 1^{er}.

La dissolution dans une communauté égalitaire, réalisée par l'inhumation dans l'*arca*, correspond bien aux idéaux chrétiens. Mais d'autres interprétations sont possibles, qui limitent l'empreinte de la religion dans ce mode de sépulture:

¹ S. J. VINCIGUERRA "Les sépultures du passé" op. cit.

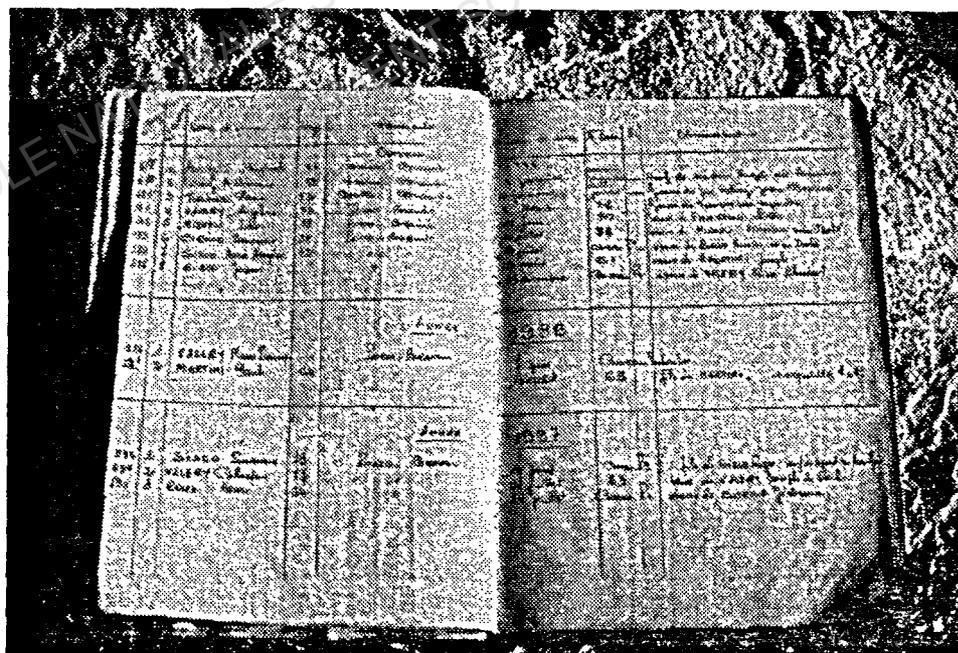
² F. J. CASTA "Le sentiment religieux des corses face à la mort" op. cit.

³ J.B. LECCIA "La haute vallée du Taravo", op. cit.

Particularités de l'espace des morts en Corse



ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DROIT D'AUTEUR



1. Vue de l'extérieur, rien ne distingue la tombe communautaire de Pozzo di Brando des chapelles familiales qui l'entourent aujourd'hui.
2. Le registre est maintenant utilisé pour tous les décès du village; mais si le corps est déposé dans la tombe commune, on précise le numéro de la case correspondante.

En effet, construire un bâtiment séparé pour abriter l'*arca* peut se traduire comme une affirmation du pouvoir de la communauté par rapport au pouvoir religieux. Placer la fosse commune au pied de l'autel ou contre les murs de l'église, c'est reconnaître la toute-puissance de la religion; s'en écarter et placer ses morts sous un toit commun, c'est démontrer la force du village.

L'existence des pierres de l'*Aringo* révèle aussi des sentiments peu liés à la foi chrétienne: la valeur symbolique conférée aux ancêtres y est clairement perceptible. L'*Aringo* désignait autrefois l'assemblée générale de la communauté. Dans certains villages, une sorte de table en pierre, placée près de l'église, au centre de la communauté servait de lieu de réunion pour prêter serment et rendre la justice. Il est significatif de constater que les pierres que nous connaissons sont toutes placées sur des tombeaux collectifs¹. On rendait donc un culte particulier aux ancêtres, les actes importants de la communauté devant être faits sous leur protection. Les *arca* avaient donc, même si elles n'étaient pas adossées à l'église, un caractère sacré, un pouvoir spirituel. Ces pratiques nous montrent ainsi à nouveau l'imbrication étroite qui existait entre paganisme et catholicisme.

L'usage de l'*arca*, comme celui des inhumations dans les églises n'allait pas sans problèmes d'hygiène et risques d'épidémies. Il était donc directement concerné par le décret royal de 1776, qui interdisait désormais les sépultures à l'intérieur des édifices religieux et ordonnait la création de cimetières extra-muros. La Corse fut soumise à cette réglementation générale, mais les transgressions furent nombreuses et on continua longtemps d'enterrer dans l'*arca*. C'est seulement vers le milieu du XIX^e siècle que cette législation s'imposa réellement.

La tombe communautaire de Pozzo

La tradition de l'inhumation communautaire a laissé peu de traces dans la mentalité et le paysage corse. Cette pratique subsiste cependant aujourd'hui, même si elle est devenue totalement exceptionnelle. Ainsi, nous avons pu visiter à Pozzo (commune de Brando) une tombe communautaire encore en usage.

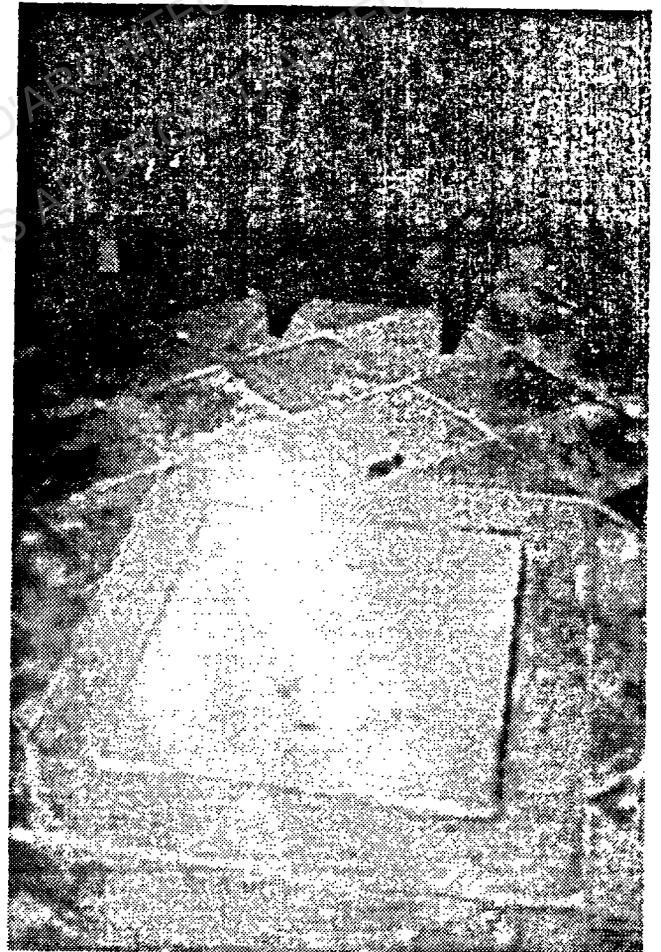
Cette tombe fut créée en 1853 à l'instigation d'un des membres de la famille la plus influente du village, la famille Ferdinande. La population suppose que celui-ci, Commandant dans le Génie, avait vu au cours de ses voyages ce type de sépulture, et eût l'idée d'en édifier une pour la paroisse de Pozzo (Brando est en effet composée de 4 paroisses qui ont chacune leur confrérie). Mais les fresques de la voûte intérieure évoquent une appartenance maçonnique, qui pourrait être la source de l'idéal égalitaire... Par ailleurs, cela prouve combien l'usage de l'*arca* a été effacé de la mémoire collective, puisqu'aucune référence n'y est faite expressément. Cette sépulture, de forme hexagonale, est située à proximité du couvent, au milieu d'un ensemble de chapelles familiales, ne s'en distinguant que par sa taille, légèrement plus grande. A l'intérieur, de part et d'autre d'une travée centrale, sont disposées 90 niches. Deux ossuaires creusés dans le sol recueillent les restes des défunts après une trentaine d'années.

Les inhumations y sont, encore aujourd'hui, gérées par la confrérie selon un code très précis. La confrérie prend en charge, comme partout ailleurs, le rituel funéraire; mais au moment de l'inhumation la famille se retire, laissant seuls les confrères pour placer le corps dans une niche. Ainsi est conservé le secret de la place exacte occupée par le défunt dans le tombeau. Le numéro du caveau est alors inscrit par le prieur dans un registre. Quand survient un nouveau décès, le prieur consulte le

¹Cf. P. LAMOTTE "A propos de l'*Aringo*" in Etudes Corses, 1956, N° 10. Du même auteur "Note sur l'*Aringo*" in Etudes Corses, 1954, N°3.



1



2

1. Les niches superposées portent un simple numéro: toute individualisation ou appropriation est rendue impossible.
2. Les deux ossuaires séparent les hommes des femmes. Le cercueil, utilisé pour tous, est appelé "cada lettu" (lit final).

registre et fait libérer la case qui est la plus anciennement occupée. L'usage des niches est donc temporaire, comme celui du cercueil commun ou *cada lettu*, qui est seulement utilisé pour le transport du corps, puis rendu à la communauté.

Chaque année, à l'occasion du Jeudi Saint, les confrères organisent dans le village une quête, dont le profit sert à l'entretien du tombeau. Les entrées d'argent proviennent donc de l'ensemble de la communauté et profitent à toutes les familles qui utilisent le tombeau. De même, la quête de la Toussaint est mise en commun et son bénéfice est destiné aux prières pour les âmes du purgatoire de toute la paroisse.

Cette pratique - et surtout son maintien - a des résonnances qui montrent une conception particulière de la vie sociale. En premier lieu, la date de création de cette coutume laisse supposer qu'il s'agit là d'un moyen de contrer les interdits législatifs. Au moment où l'inhumation dans les églises est interdite, elle représente une occasion de conserver la communauté de sépulture en y appliquant les nouveaux principes d'hygiène. Cette tombe peut donc être considérée comme un intermédiaire entre l'*arca* et les chapelles familiales.

L'ensemble des rites funéraires est ici pris en charge par la communauté au travers de la confrérie: des prières pour les défunts à l'enterrement, tout est prévu. Le principe d'égalité des hommes devant la mort est ici totalement respecté. Le système permet de fournir à chacun, quel que soit son rang, les mêmes honneurs: même cérémonie, même cercueil, même tombeau.

Les structures qui garantissent cette égalité ont été mûrement réfléchies. Dès la conception de l'édifice, les niches ont été construites d'une largeur minimale pour laisser place à un corps, mais pas à un cercueil, empêchant ainsi toute appropriation ou tout déploiement de faste. Le système du registre, visible uniquement par le prier, impose le secret autour des emplacements et vient renforcer l'impossibilité d'appropriation. Il rend également communes toutes les prières dites dans la tombe.

Cette tombe est aujourd'hui beaucoup moins utilisée que par le passé, mais elle accueille toujours les personnes qui en font la demande. L'utilisation du registre a été étendue, il sert maintenant pour tous les décès survenant dans la commune. A l'intérieur de l'enclos qui protège la tombe commune et aux alentours se sont installés de nombreux tombeaux familiaux. Les personnes qui ont choisi ces emplacements reconnaissent bien l'existence d'un espace des morts commun et unifié, mais affirment une volonté d'individualisation.

Le système développé à Pozzo-Brando correspond donc à une réinterprétation rationaliste des anciens dispositifs communautaires.

112.2- PRATIQUES IMPOSEES PAR LA LEGISLATION

Le destin de la Corse se lie à celui de la France dès 1738. A cette date débute la première intervention militaire française pour le compte de Gênes. Ce n'est qu'en 1768, après le bref épisode de l'indépendance, que Gênes cèdera, par traité, la Corse aux français; traité qui ressemble fort à une vente déguisée. Après une courte campagne militaire qui s'achèvera avec la bataille de Ponte Novo, l'île est pacifiée et la France en prend le contrôle total. Dès lors, la Corse suivra un processus d'assimilation progressif, et ce en dépit des multiples changements de pouvoir.

L'Ancien Régime impose peu à peu des bases institutionnelles et administratives. Le gouverneur militaire de l'île, Marbeuf, jouera un très grand rôle dans la normalisation du pays. La création d'un "Code Corse" sera un des instruments décisifs de l'intégration, avec la mise en place de pouvoirs nouveaux qui contrebalancent les anciennes instances communautaires: "les conseils de notables

achevèrent de dépouiller les anciennes assemblées villageoises de leurs prérogatives, la dépendance des communautés par rapport à l'administration fut renforcée"¹. De plus, "des mesures d'encouragement à l'individualisme agraire" contribuèrent à affaiblir les pouvoirs des communautés par la diminution de leur propriété foncière.

La Corse sera partie prenante de la Révolution française, étant directement concernée par le mouvement de fond qui en est la base, même si elle conserve des revendications spécifiques. Parmi celles-ci figure la demande d'incorporation à la France Révolutionnaire. Désormais, la Corse se reconnaît dans la patrie française, tout en faisant la différence entre la France de l'Ancien Régime et la France révolutionnaire. Un décret de l'Assemblée Nationale daté du 30 novembre 1789 stipule que, désormais, la Corse fait partie du Royaume de France.

L'intégration de l'île se poursuit à travers les péripéties de la Révolution jusqu'en 1795, année où Pascal Paoli, afin d'échapper à la tourmente jacobine, fait appel aux anglais. Le Royaume Anglo-Corse sera de courte durée. Dès 1796 s'organise la reconquête française, sous la direction de Bonaparte. La politique du Consulat et de l'Empire sera plus contraignante et visera l'intégration définitive de la Corse.

L'insertion dans un état centralisé signe "l'arrêt de mort" du pouvoir communautaire. Désormais le pouvoir central dominera la vie sociale, imposant de nouvelles règles qui iront souvent à l'encontre des usages traditionnels. Le nouveau pouvoir s'imposera également dans le domaine de la mort avec l'arrivée d'idées nouvelles et leur application au travers de la législation; les nouvelles lois, mal comprises, seront souvent mal acceptées.

La découverte de l'hygiène publique

En France et en Europe se développent, tout au long du XVIII^e siècle les théories rationalistes et le mouvement hygiéniste. On a vu l'influence qu'ils ont eu sur l'espace des morts avec l'exil progressif des cimetières hors des villes.

La Corse, qui est entrée dans le rayonnement de la France dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, est également touchée par les progrès de l'hygiénisme, bien qu'avec un certain retard. Nombreux sont ceux qui se rallient à l'avis des médecins à propos de la nécessité de cesser les inhumations à l'intérieur des édifices religieux. L'abbé Gaudin², vicaire général de l'évêque de Nebbio, décrit dans "Le voyage en Corse" publié en 1787, le triste état dans lequel il trouve les églises corses: "Leurs églises sont encore, il est vrai, le principal dépôt des sépultures; aussi quelque soin qu'ils prennent de les parer, et quoique en général elles soient belles et bien ornées, les étrangers sont repoussés par l'odeur cadavéreuse qui s'en exhale, et qui dans un pays aussi chaud, peut être un principe fécond de maladies". L'abbé demande donc l'établissement de cimetières pour que les églises retrouvent leur intégrité. Toutes les églises corses sont en effet transformées en lieu de sépulture. A Sagone, par exemple, les évêques ne cesseront de répéter leur interdiction de "défoncer le dallage sans autorisation".

Le discours hygiéniste se répand donc dans les élites, mais les progrès réels de l'hygiène sont lents. La mortalité infantile restera d'ailleurs très longtemps plus élevée en Corse qu'ailleurs. Les habitants des villages, éloignés des lieux de diffusion de ces nouvelles idées et gênés par des problèmes de langue, ne pourront mettre en pratique les préceptes des médecins et des scientifiques. A la fin du XIX^e siècle, le docteur Zucarelli tentera, par la création dans la presse régionale d'une rubrique périodique de

¹ P. ARRIGHI et F. POMPONI "Histoire de la Corse", ed. PUF, coll. Que sais-je?

² Cité par R. EMMANUELLI in "Histoire de la Corse", ed. Edouard Privat, coll. Univers de la France, 1971.

Copie

L'an Mil huit cent dixsept le neuf en mois de Mai
 Le Conseil Municipal de la ville de Bastia, composé des
 Membres soussignés, réuni en la Salle ordinaire de ses séances,
 et par suite de sa session permanente.

La séance a été ouverte par la lecture du procès verbal
 des opérations de la séance du trois de ce mois, qui a été
 approuvé.

La commission chargée de faire un rapport sur les
 dommages que peut produire à la salubrité des habitants
 de Bastia la proximité, et la position du local destiné à
 l'Inhumation des Cadavres a présenté son dit rapport à
 la séance suivante.

Messieurs

Chargés par délibération du Conseil d'examiner quel doit être le
 local dans les environs de la ville, propre à l'établissement
 du nouveau cimetière, pour éviter aux inconvénients que
 présente journellement le cimetière actuel dans son Centre, par
 les miasmes malfaisants qui s'échappent de la putréfaction
 des cadavres, et de la décomposition des ossements, et de
 la vapeur méphitique qui exhalent sans cesse à infecter l'atmosphère,
 donnent lieu tantôt à des fièvres intermittentes, tantôt
 à des fièvres caractéristiques, comme sont le vom
 de Malaria, rémittentes, continues.

Notre commission a associé à sa lumière celles de
 plusieurs de ses concitoyens pour fixer avec plus de
 certitude son choix.

Plusieurs ont été les avis sur la localité, tous convenant
 sur la nécessité d'éloigner de la ville le foyer de certains
 maux, qui ont séjé en certaines circonstances notre
 population, et tous s'accordaient à reconnaître que pendant

Le discours hygiéniste révèle une inquiétude obsessionnelle, qui se complète dans la description de la décomposition des corps, à l'aide d'un vocabulaire horrifiant: "Miasmes malfaisants, putréfaction, exhalaison de vapeurs méphitiques, etc." - Procès verbal du conseil municipal de Bastia - 9 Mai 1817.

"causeries médicales", de faire reculer l'ignorance et les préjugés qui constituent un obstacle aux progrès de "la civilisation"¹. Il apportera également des témoignages, à l'instar de ses collègues continentaux, sur les dangers liés aux pratiques funéraires: il condamnera la présence empressée des parents et voisins autour du lit du malade, les interminables cortèges funèbres qui ignorent les dangers de la contagion ainsi que les réouvertures successives des sépultures.

Une campagne d'opinion se développe dans toute la France pour l'éloignement des cimetières et l'interdiction des inhumations dans les villes, avec signatures de pétitions, mémoires et livres. Cette campagne aboutit assez vite à des décisions: le dernier quart du siècle voit se multiplier les initiatives des parlements régionaux pour interdire les sépultures dans les églises et trouver, en périphérie des villes, des terrains pour les cimetières.

Ces initiatives trouvent une concrétisation législative dans la Déclaration Royale du 10 mars 1776 qui prohibe les ensevelissements dans les églises et dans l'enceinte des villes. Elle ordonne donc la création de cimetières généraux situés hors des murs, où l'on aura la possibilité d'ériger des monuments. La principale originalité du texte réside dans la rupture avec la tradition millénaire des fosses communes en exigeant que chacun ait sa propre fosse.

Le décret du 23 prairial an XII (12 juin 1804) succède à cette déclaration et reprend, à peu de choses près, les mêmes idées. Il régit encore de nos jours la quasi-totalité de nos pratiques funéraires. Il dicte de manière détaillée les règles applicables aux décès et à l'inhumation des corps. Il réitère l'interdiction des inhumations à l'intérieur des enceintes urbaines et de tout édifice de culte, décrète que les nouveaux cimetières devront se situer à une distance minimale de 35 mètres des habitations. Il fixe la surface des terrains à "cinq fois celle nécessaire pour y déposer le nombre annuel de morts estimé", institue les clôtures et, ce qui aura une importance considérable sur l'évolution ultérieure des cimetières, crée la possibilité d'une concession temporaire ou à perpétuité.

Il peut sembler étrange que deux lois fort semblables aient été édictées à moins de trente ans d'intervalle. La déclaration royale n'a pratiquement pas eu d'effets concrets. Certaines régions s'étaient spontanément détournées de l'inhumation dans les églises dès 1750/60; d'autres sont toujours attachées au lieu de culte pour les sépultures, et la loi n'est pas respectée.

On constate ainsi la formation d'une géographie contrastée des attitudes collectives liées à la mort, des rythmes d'évolution différents qui ne sont pas toujours liés au degré d'urbanisation. Si bien que l'application des lois provoquera des affrontements populaires en certains lieux, alors que d'autres y verront une concrétisation de leur désir profond. Ainsi dans certaines régions, comme la Provence, l'église n'est déjà plus, en 1776, le lieu favori de sépulture. Alors qu'en Corse, la création des cimetières hors des villages sera très souvent retardée, voire refusée.

Les cimetières

L'application du décret impérial du 23 Prairial an XII bénéficiera d'importants moyens de contrôle, mis en place par Napoléon. Le ministre de l'intérieur transmet dès le 8 Messidor de la même année les instructions relatives à la police des inhumations. On trouve aux archives départementales d'Ajaccio la copie en italien de ce décret, datée du 29 Frimajo anno XIII. Copie établie par le préfet du département du Liamone et accompagnée de recommandations à l'usage des maires des communes. Ce document

¹ Cité par F. POMPONI in "En amont de la mort: médecine et morbidité en Corse au XIX^e siècle", in *Revue Etudes Corses* n°12-13, 1979.

CIMETIÈRES.

Exécution du Décret du
23 prairial an XII.

ARRONDISSEMENT
de Corte }
COMMUNE
de Canavaggio

(Pour un cimetière établi sur
une propriété particulière).

LE PRÉFET DE LA CORSE,

Vu la délibération du Conseil municipal de la
commune de Canavaggio du 13 juillet 1812
Vu l'information de commodo et incommodo
faite le 16 du même mois par M. Arrighi juge de paix
du canton de Lancia commissaire nommé à cet effet;
Vu l'avis de M. le Sous-préfet de Corte
du 19 du dit mois de juillet
Vu le décret sur les sépultures du 23 prairial an XII;
Vu également la déclaration du Roi du 10 mars 1776,
l'arrêté du Gouvernement du 7 germinal an IX, et la
circulaire de la Préfecture du 10 juillet 1818 n.° 13.

Considérant que ~~les lieux pour inhumation~~
~~se font par la terre dans l'église pour la commune~~
de Canavaggio, - que le conseil municipal a demandé
de les faire ~~par le local dit l'acquagnile~~ au village de Canavaggio
par le local dit ~~l'acquagnile~~ Maria et par le village de Corte par le terrain
dit Capombate appartenant au ~~propriétaire~~ Jacques Toussaint
Giuseppe et que ~~les mêmes~~ ~~ont~~ ~~reçu~~ ~~l'information~~ ~~de~~ ~~commodo~~ ~~et~~ ~~incommodo~~ ~~et~~
a été exprimé par M. le juge de paix.

appartenant à
l'église

Considérant que les formalités prescrites par l'art. 7
du décret du 23 prairial an XII, ont été remplies et
qu'il y a lieu de ~~statuer~~

ARRÊTE:

ARTICLE I.°

Le cimetière de la commune de Canavaggio ~~sera~~
établi ~~au lieu dit~~ pour le village de ~~ce~~
par le local dit l'acquagnile et par le village de Corte par
le local dit Capombate. ARTICLE II.

Il sera demandé par le Maire de Canavaggio
aux propriétaires des terrains, une déclaration, par écrit et
sur papier timbré, portant consentement de céder ~~sa~~ ~~leur~~
propriété, au prix de l'estimation qui sera ultérieurement
faite.

S'il s'y refuse, l'avis en sera donné au Préfet pour

Les archives départementales regorgent d'arrêtés préfectoraux de création de cimetière, qui montrent que même à des dates fort avancées, beaucoup de communes n'ont toujours pas d'autre lieu d'inhumation que l'église - Arrêté de création du cimetière de Canavaggio - Arrondissement de Corte.

réclame la réunion des conseils municipaux et leur demande de statuer sur le terrain à choisir pour l'établissement des nouveaux cimetières.

C'est à ce stade que le processus commence à se ralentir. Tant qu'il s'agit de passer d'un niveau administratif à l'autre, aucune opposition n'apparaît; mais lorsque la nouvelle loi arrive dans les villages et rencontre les populations, des résistances très vives se font sentir. Les corses acceptent mal d'abandonner leurs anciennes coutumes pour se voir imposer, de l'extérieur, de nouvelles pratiques.

Les cimetières sont pourtant connus dans les villages corses. Comme dans le reste de l'Occident, on y trouve des champs de repos dont caractère sacré ne fait pas de doute. Il est présent dans le vocabulaire: *campu santu* ou, en balagne, *sacratu*, le vocable *cimiteriu* étant d'apparition plus tardive. Cependant, ce lieu d'inhumation a perdu peu à peu de sa sainteté au profit de l'église. "Les rapports de N. Mascardi en 1585 nous renseignent sur ce qu'étaient ces cimetières. Entourant l'église paroissiale ou piévane, entourés d'un mur de pierres sèches, ils affectaient une forme circulaire plus ou moins dégradée"¹. N. Mascardi précise également qu'ils étaient à cette époque pratiquement désaffectés et la plupart du temps laissés à l'abandon: la croix y était souvent absente et les bêtes y paissaient librement. Ceci s'explique facilement par l'attitude générale, à partir du XVI^e siècle, visant à se rapprocher de plus en plus de l'église, et par l'utilisation majoritaire en Corse des tombes communautaires. La Corse n'a pas connu, dans la seconde partie du XVIII^e siècle, le mouvement de repli que nous avons pu constater ailleurs; elle est en effet peu touchée par le discours hygiéniste et par la baisse du sentiment religieux.

Aussi comprend-on aisément que lorsque s'impose la normalisation, les corses aient tant de réticence à la création et surtout à l'utilisation des cimetières: malgré leur caractère sacré théorique, leur réputation n'est pas - ou plutôt n'est plus - bonne. Le cimetière est considéré comme une terre de repos insuffisamment digne et on lui préférera longtemps la sépulture à l'intérieur des édifices religieux. Aussi, malgré les interdictions, l'*arca* subsistera dans certains villages. A Calvi et Bonifacio on temporisera, pendant la Révolution et l'Empire, jusqu'à la restauration de la Monarchie. Les archives font état de nombreuses contraventions aux lois sur l'inhumation, qui concernent la plupart du temps la poursuite des enterrements dans les églises. Ces délits, désormais passibles du tribunal correctionnel, ont souvent lieu en dépit de la présence des maires ou des gendarmes, donnant lieu à des incidents et des scandales. De nombreux arrêtés se succéderont jusqu'au milieu du siècle pour tenter de mettre fin à ces agissements.

Le refus d'inhumer dans les nouveaux cimetières correspond donc à un problème d'ordre religieux, puisque les terrains ne sont pas assez "sacrés". Ce refus semble également relever d'une mauvaise volonté opposée par les corses à tout ce qui leur est imposé depuis l'extérieur. Les décrets du pouvoir central rencontrent une résistance larvée. L'opposition ne s'exprime pas franchement, il s'agit simplement de ralentir le processus, de le combattre par la passivité. Lorsque les terrains choisis pour établir le cimetière sont sur des propriétés privées, d'insolubles problèmes de rachat se posent, reculant de ce fait les échéances. Aussi retrouve-t-on encore aujourd'hui des communes qui n'ont pas de cimetière public.

Lorsqu'on réussit enfin à créer le cimetière, les populations répugnent à l'utiliser. En effet, être enterré dans un terrain communal est un signe de pauvreté de la famille, c'est un déshonneur: "ils n'ont même pas un bout de terrain pour enterrer leurs morts"².

¹ F. J. CASTA "Le sentiment religieux des corses face à la mort" op. cit.

² J. B. LECCIA "La haute vallée du Taravo" op. cit.



13.
Les Maires pourront également, sur l'avis des Administrations des hôpitaux, permettre que l'on construise dans l'enceinte de ces hôpitaux, des monumens pour les fondateurs et bienfaiteurs de ces établissemens, lorsqu'ils en auront déposé le desir dans leurs actes de donation, de fondation ou de dernière volonté.

14.
Toute personne pourra être enterrée sur sa propriété, pourvu que ladite propriété soit hors et à la distance prescrite de l'enceinte des villes et bourgs.

TITRE IV.

De la Police des lieux de Sépulture.

15.
Dans les communes où l'on professe plusieurs cultes, chaque culte doit avoir un lieu d'inhumation particulier; et dans le cas où il n'y aurait qu'un seul cimetière, on le partagera par des murs, haies ou fossés, en autant de parties qu'il y a de cultes différens, avec une entrée particulière pour chacune, et en proportionnant cet espace au nombre d'habitans de chaque culte.

1. Le tombeau de J.J. Rousseau à Ermenonville, isolé dans son cadre de nature, reflète le nouvel idéal de sépulture, pour les élites de l'ère romantique.

2. L'article 14 du décret du 23 Prairial An XII offre une alternative légale aux cimetières communaux, qui sera largement exploitée par les corses.

Avec le décret de 1804 est apparue juridiquement une autre alternative: celle de l'enterrement sur les propriétés privées. Plutôt que de faire ce qui est prescrit par la loi, les corses préfèrent élargir la brèche entrouverte législativement et, la notion de fierté familiale aidant, créer des cimetières privés.

L'article 14 du décret napoléonien stipule que "toute personne pourra être enterrée sur sa propriété, pourvu que ladite propriété soit hors et à la distance prescrite de l'enceinte des villes et des bourgs". Cette possibilité offerte par la loi semble faire suite au développement, parmi la bourgeoisie française, d'une mode prônant le retour aux sépultures sur les propriétés familiales, conformément aux usages antiques. Si l'on parcourt la littérature (Chateaubriand, Delille, George Sand), on est persuadé que chacun souhaitait alors être enterré dans la nature, sur sa propriété. La vogue des "fabriques funéraires" se répand dans les parcs de l'aristocratie. Le tombeau de Jean Jacques Rousseau à Ermenonville, isolé dans son cadre de nature, reflète à sa manière le nouvel idéal de la sépulture au début du XIX^e siècle.

Le développement des tombes isolées en Corse est indépendant de cette vogue littéraire. Les populations concernées appartiennent au milieu rural et suivent généralement peu les opinions idéalistes, surtout si elles sont importées. Les idées qui président à la création de ces tombes sont, comme nous allons le voir, tout autres.

112.3- DEVELOPPEMENT DE L'INDIVIDUALISME FAMILIAL

La fin de l'inhumation communautaire en Corse doit être attribuée à deux facteurs apparus simultanément, mais dont les effets n'ont pas la même importance:

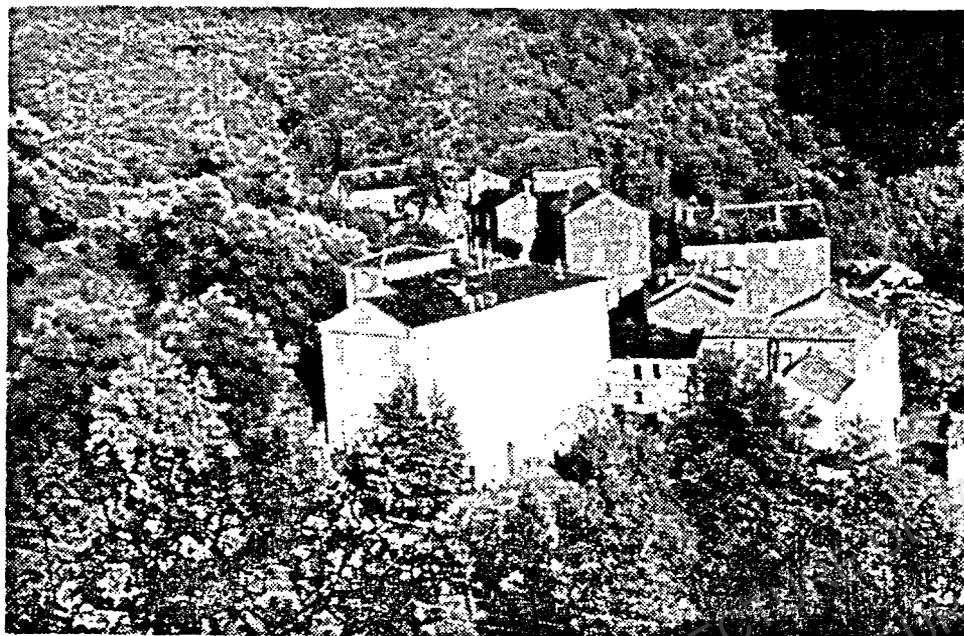
- Les nouvelles lois et des mesures autoritaires prises pour les faire appliquer influent assez peu.
- L'exacerbation du sentiment familial joue le premier rôle.

Une nouvelle vision de la famille

Dès le XIX^e siècle, l'importance de la famille se renforce au sein des sociétés occidentales. La cellule familiale est alors reconnue économiquement mais aussi et surtout sentimentalement. Les liens affectifs entre les membres d'une famille se renforcent et se poursuivent au delà de la mort.

En Corse, l'importance de la famille dans la vie sociale est reconnue depuis longtemps. Le développement de la communauté villageoise va de pair avec celui de l'organisation familiale et de la parenté. Ce n'est d'ailleurs pas un trait propre à la Corse, on le rencontre dans beaucoup de sociétés paysannes et méditerranéennes. La citoyenneté municipale s'enracine dans l'appartenance à un groupe familial: on ne quitte le village - et l'île - que par l'intermédiaire de la parenté; on n'y revient plus dès lors qu'on n'a plus de parents à voir.

La famille est l'unité de base de la communauté villageoise. Fondée sur le patriarcats, elle constitue un groupe de production: le travail est divisé entre tous les membres de la famille. La source d'aisance est moins la détention de terres, dont chacun possède toujours un minimum, que le nombre de bras. Là où la propriété communale domine, ce qui fait la différence de fortune, c'est le nombre d'individus disponibles pour multiplier les sources de revenus en utilisant les terrains communaux. Le nombre d'individus peut également permettre d'accéder au pouvoir politique lors des élections. Mais la famille n'est pas seulement un groupe de production, elle est le lieu de l'éducation et de l'apprentissage. Les vieillards y ont le rôle primordial de transmettre la tradition orale, le savoir-faire et le savoir-vivre du groupe. Dans cette éducation, la droiture morale et le sens de l'honneur familial ont la première place.



1



2

La maison de la famille dominante, se distinguant surtout par ses dimensions, conserve une façade dénudée; C'est dans la tombe que la puissance familiale s'affiche, par l'emploi d'une composition architecturale classique, et en accueillant tous les défunts alliés sur la terre entourant la tombe.
1. et 2. Maison et tombeau de la famille Achille Raffalli - Stazzona - Castagniccia.

A l'époque baroque le sens de la famille s'exacerbe, comme partout en Occident. "S'il fut un temps où la communauté toute puissante exerçait son pouvoir régulateur dans tous les domaines de la vie, ce n'est plus le cas au XVII^e siècle: à l'intérieur des collectivités déclinantes, et parfois contre elles, grandit la puissance des familles"¹. Ce mouvement ne fera que s'accroître aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les mesures économiques et administratives prises par la France accéléreront la chute du pouvoir décisionnel local des communautés, grandissant ainsi l'importance de la famille comme structure sociale. Les mesures d'annoblissement ou de nomination de notables dans certaines charges ne feront que renforcer le pouvoir des grandes familles. Les ambitions de tous viseront désormais à augmenter, et surtout à démontrer, la puissance familiale.

Il faut désormais affirmer extérieurement sa différence sociale, afficher de façon indiscutable la puissance - réelle ou imaginaire - de la famille. Cette différenciation se fera d'abord sentir dans la maison, le plus précieux des biens transmissibles. La maison évoquera ainsi la diversité des conditions sociales. "A côté de la maison commune (*a casa*), on peut distinguer plusieurs types exprimés par le vocabulaire: *casone, palazzu, casa capuralina, torra*. (...). Elle est généralement le résultat du travail acharné de l'union du groupe familial"². En dehors de ces types bien différenciés, il faudra, pour distinguer l'appartenance à tel ou tel groupe social, être attentif aux détails. La marque de la différence reste très discrète: un balcon en fer forgé, un arc plein cintre, une corniche un peu plus saillante, des signes finalement bien sobres...

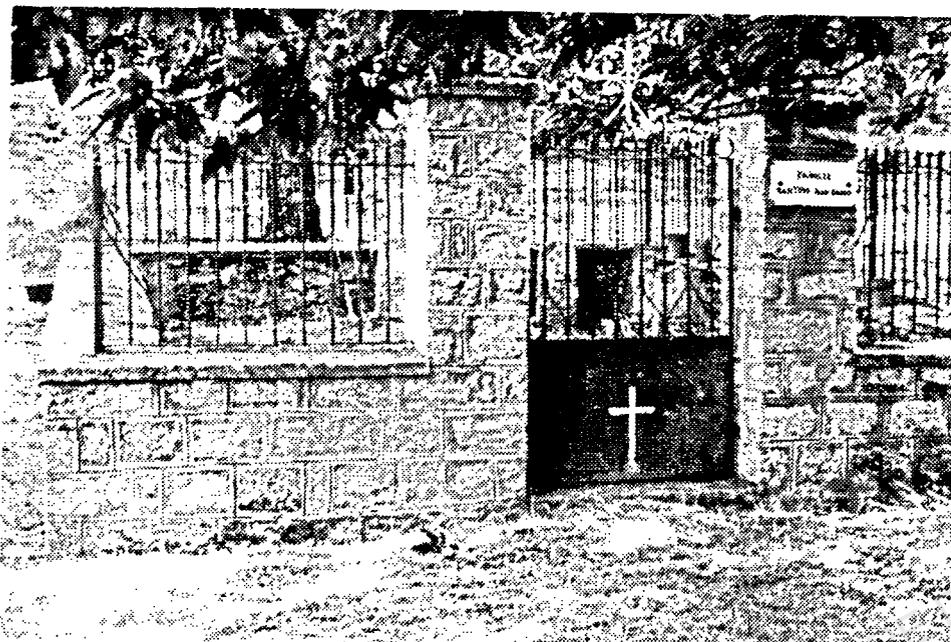
L'ostentation se manifeste plus librement dans les tombeaux et, en général, au travers des attitudes liées à la mort. Le cérémonial funèbre est marqué par les vanités familiales: le système des classes dans le rituel religieux figera, jusqu'au milieu du XX^e siècle, les inégalités dans la mort. A l'époque baroque, les honneurs funèbres furent marqués ici comme dans toute la Méditerranée par une fâcheuse tendance à l'emphase et à la démesure, qui pourra entraîner leur condamnation par les ecclésiastiques.

Le renforcement de l'importance de la famille se traduit également dans les sentiments. La mémoire des défunts est alors vénérée, en Corse comme ailleurs. Il n'est plus question de rendre, comme on l'a vu dans le cadre de l'*arca*, un culte aux ancêtres en général, mais plutôt de conserver le souvenir d'un être unique, le père, et celui de l'ensemble familial qu'il représente. On ne peut donc plus mélanger sans distinction les corps de différentes familles, le défunt doit avoir une place particulière. Le tombeau sera donc destiné à marquer le lieu exact où le corps est déposé, à transmettre le souvenir du défunt et à abriter sous son toit l'ensemble de la famille. Le culte du souvenir passe donc par le culte des tombeaux; des tombeaux qui sont désormais séparés les uns des autres. C'est ainsi que réapparaît l'ancienne idée d'utiliser la propriété privée pour les sépultures, chaque tombe étant ainsi séparée des autres et ancrée sur les terres familiales.

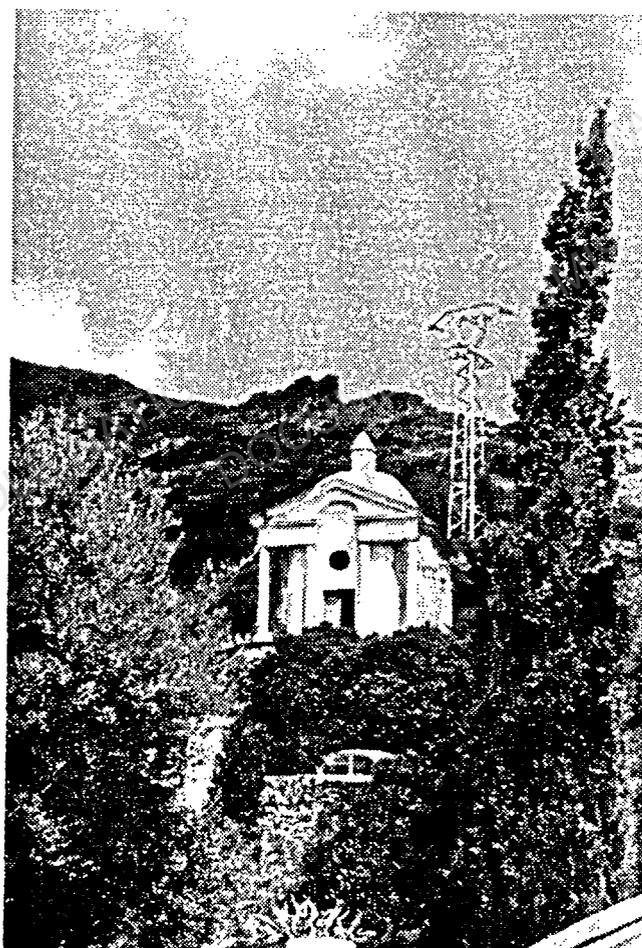
¹ F. ETTORI "La paix génoise 1569-1729" in "Histoire de la Corse", ed. Privat, 1971.

² G. RAVIS-GIORDANI in "Corse, Encyclopédies regionales", chapitre ethnologie, op. cit.

Particularités de l'espace des morts en Corse



1



2

Du simple enclos à la chapelle imposante, la famille regroupe ses défunts, en bonne place sur ses terres.

1. Famille Jean Darius Santini - Casamaccioli - Niolo.
2. Famille Costa - Rogliano - Cap Corse.

Les tombeaux sur les propriétés familiales

L'apparition, en Corse, des tombeaux sur les propriétés familiales résulte de la conjugaison, au début du XIX^e siècle, de deux circonstances: d'une part la mise en place d'une législation qui autorise à utiliser sa propriété pour inhumer ses morts; d'autre part, l'augmentation, dans les sentiments comme dans l'économie, de l'importance de la famille.

Or, dans les autres régions françaises étaient réunies les mêmes conditions, sans pour autant entraîner les mêmes effets qu'en Corse. Les tombes isolées constituent dans la majeure partie de l'Europe de véritables curiosités, des exceptions à la règle de regroupement autour du lieu de culte. En France l'explication est simple: la tombe isolée est celle du réformé, exclue des cimetières catholiques; elle transmet le souvenir des anciennes persécutions.

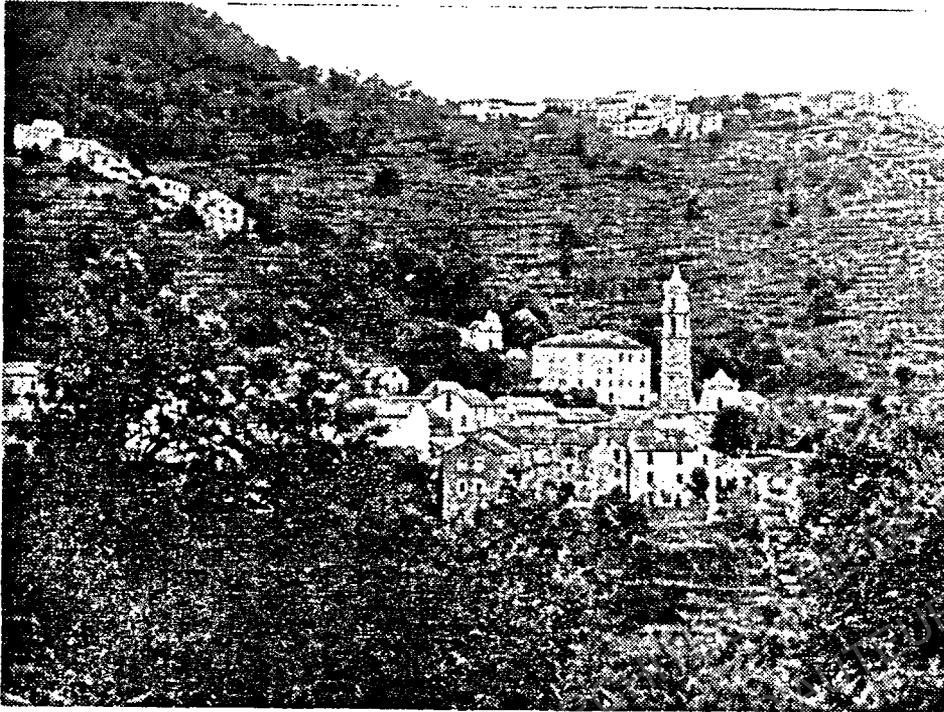
Il fallait donc un troisième ingrédient pour déclencher cet engouement pour les chapelles familiales. C'est apparemment la survivance, dans les mémoires, des pratiques de l'antiquité qui a permis l'adoption de la propriété privée pour les sépultures. En effet, même à l'époque où l'inhumation communautaire domine, on relève des traces d'attitudes individualistes. Quelques hauts personnages se font construire, dès le Moyen Age, des chapelles privées ou des tombeaux, où seule leur famille a le droit d'être enterrée. Cette attitude, assez peu fréquente, relevée par S. J. Vinciguerra semble être confirmée par les affirmations de M. Vovelle au sujet des "pratiques morisques", c'est-à-dire de la perpétuation, en Corse, des anciennes coutumes d'inhumation sur des propriétés privées. Ce type de sépulture, qui s'inscrit en fait dans une tradition héritée de l'antiquité, révèle les prémices des chapelles funéraires sur propriétés privées qui se multiplieront au XIX^e siècle.

Les corses, on l'a dit, ont un tempérament conservateur et perpétuèrent très longtemps des pratiques funéraires archaïques. L'habitude de l'enterrement dans les champs s'étant par endroits maintenue, elle a moins choqué les sensibilités que la nouvelle obligation de déménager les *arca* et les cimetières.

La forme prise par ces sépultures familiales va beaucoup évoluer au cours du XIX^e siècle. Les premières inhumations sur terrain privé se feront de manière anonyme; "une partie de la propriété de famille est réservée aux morts qu'on enterre là, sans l'apposition d'une dalle et sans la croix". On perpétue donc pendant un temps la tradition d'anonymat mais, très vite, la nécessité d'un enclos se fera sentir, au moins pour protéger les tombes des divagations du bétail. L'enclos constituera ensuite le symbole de l'union familiale à travers la mort.

L'usage des stèles et des croix se répandra dans le même temps. Il était déjà apparu, on s'en souvient, au Moyen Age et à la Renaissance, au moment de la prise de conscience individuelle. Mais, désormais, ces stèles auront souvent un usage collectif, marquant la place de la famille dans le territoire, désignant le lieu du nouveau culte du souvenir.

Les chapelles familiales que nous connaissons aujourd'hui sont en fait d'apparition assez tardive - après 1850. Quelques exemples de tombes plus anciennes peuvent être repérés, mais ils sont extrêmement rares. Ces tombeaux trouvent leur origine formelle dans les chapelles privées dédiées à des saints et édifiées dans des lieux solitaires. Ces chapelles, destinées au culte, pouvaient contenir une crypte, où leur créateur choisissait souvent de se faire inhumer. Partant de ce modèle, les tombeaux familiaux ont ensuite évolué et leur nombre a augmenté sans cesse jusqu'à devenir le type de sépulture majoritaire.



1



2



3

La demeure familiale et le tombeau sont de taille imposante; mais si la façade de la maison reste simple, celle de la tombe -dont on remarque la position dominante- imite la composition baroque de l'église du village.

1. L'église, la maison et la tombe - Vue d'ensemble du village de La Porta - Castagniccia.
2. Juste derrière la maison, le tombeau de la famille Aloysius Sebastiani, Evêque d'Ajaccio.
3. La façade de l'église de La Porta.

Au delà de la forme, la sépulture familiale est investie d'une charge spirituelle importante. Cependant, dans la valeur symbolique qu'on lui accorde subsiste toujours la dualité que nous avons souvent remarquée dans les mentalités corses:

La tombe est considérée par tous comme une marque de propriété, elle affirme les possessions de la famille. Les corses le savent bien "qui expliquent l'emplacement de nombreux tombeaux dans les champs comme un moyen utilisé soit pour s'approprier un terrain contesté, soit pour en interdire la vente aux héritiers"¹. Un terrain contenant la sépulture familiale prend un caractère sacré et devient inaccessible. Ce pouvoir est d'ailleurs reconnu juridiquement: si la famille vend le terrain, elle conserve la propriété de la tombe et bénéficie d'un droit de passage pour les visites. Le tombeau ancre donc le nom familial dans le territoire du village, il est la preuve de l'existence d'une lignée.

Toutefois, même si son rôle est d'affirmer la propriété individuelle, le tombeau respecte souvent les règles communautaires. On trouve des tombeaux totalement isolés, généralement placés bien en vue, sur une éminence. Mais on constate que des tombes sur terrain privé se regroupent. Elles sont souvent agglutinées autour de l'église, serrées comme pour se conforter, chacune restant tout de même enfermée dans son enclos. Il n'est pas rare d'ailleurs que ces parcelles proviennent du découpage d'un même terrain, au départ commun. Malgré les volontés individualistes subsiste donc une forme de collectivité qui se traduit par le regroupement et la reconnaissance par tous d'un lieu sacré privilégié.

D'autre part, le tombeau est sans conteste un symbole de réussite sociale. Son architecture étant plus facilement ostentatoire que celle des maisons, il est souvent utilisé pour affirmer la richesse et le pouvoir d'une famille. Pour les corses "les plus belles maisons sont des tombeaux"². Le fait de posséder une sépulture sur un terrain privé est presque obligatoire sous peine d'être considéré comme un *disgracciatu*; "fais ta tombe dans ta terre et tu iras au Paradis" dit d'ailleurs un proverbe corse. Au delà de cette obligation, il s'agit d'élever un monument qui fasse honneur à la famille et la glorifie. Comme Angelo Rinaldi, on peut penser que la Corse est "un pays où l'on bâtit des tombeaux à grands frais au bord des routes comme on s'achète une voiture pour manifester l'éclat de son rang"³. Ainsi, dans le Cap-Corse, le premier geste des exilés "américains" à leur retour fut d'édifier des tombeaux somptueux, prouvant ainsi leur réussite sociale.

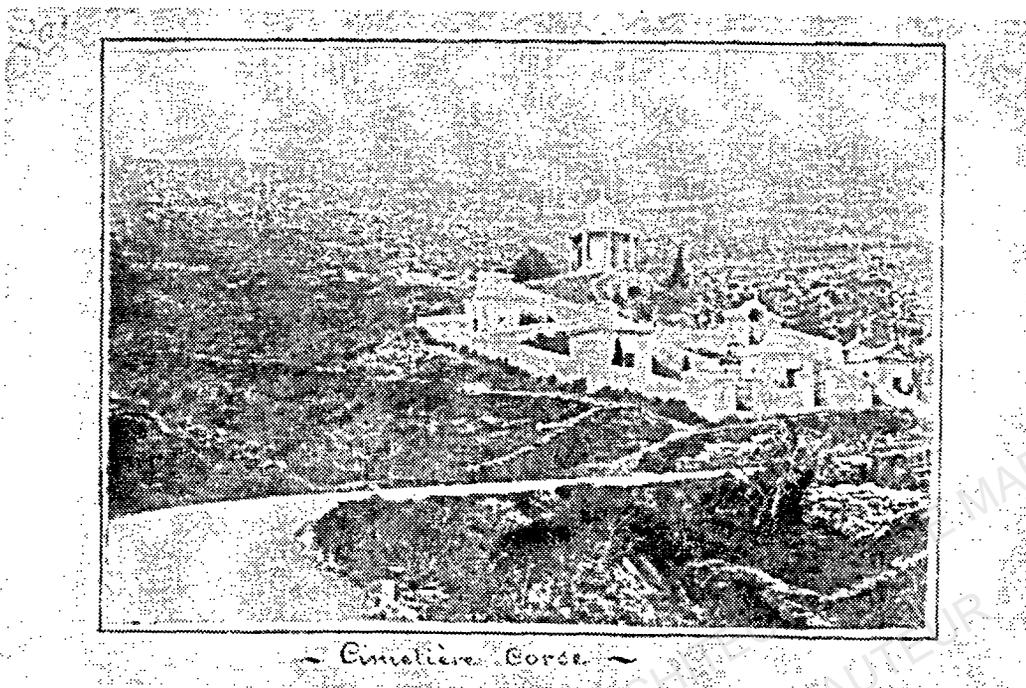
Cependant, même si le tombeau majestueux est un signe d'aisance, il n'est pas utilisé systématiquement. Quelques familles, pourtant aisées, lui préfèrent des sépultures plus humbles. L'exemple de la famille Leccia, du village de Sampolo, est à ce titre significatif⁴. Leur tombe est composée d'un simple enclos où les corps sont inhumés sans dalle ni pierre tombale, sans aucun signe ostentatoire. Mais on peut également interpréter cette humilité comme un orgueil dissimulé: la famille pense qu'elle n'a pas besoin d'un monument pour prouver son pouvoir. Même s'il s'agit ici d'un cas exceptionnel, d'une famille ayant des préoccupations idéalistes, il nous faut en tenir compte et ne pas affirmer hâtivement qu'une tombe simple est un signe de pauvreté: le tombeau est un signe indiscutable de richesse mais son expression peut varier suivant les familles.

¹ Max CAISSON "Les morts et les limites", in "Pieve e paesi" ed. CNRS, Marseille 1978.

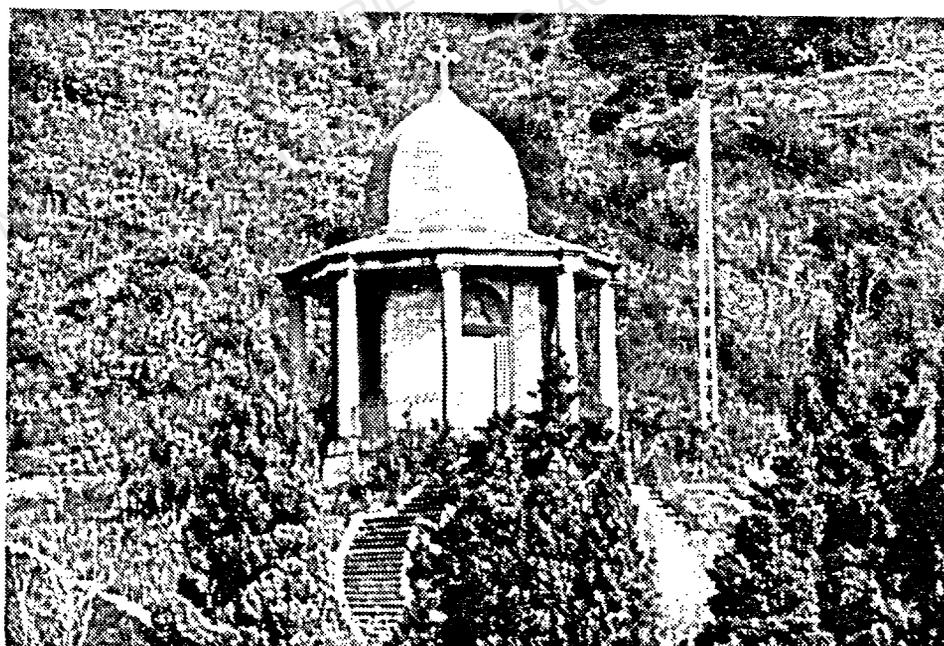
² A. RINALDI cité par J.L. ANDRE dans "Le monde" du 24-25 janvier 1988.

³ A. RINALDI "La maison des Atlantes".

⁴ J.B. LECCIA in "La haute vallée du Taravo" op. cit.



1



2

Un cimetière privé - Erbalunga - Cap Corse.

1. Les familles alliées se regroupent, chacune sur sa propre parcelle, sous la protection du plus puissant.

2. Position dominante, composition axée, architectonique savante, escalier monumental, tout concourt à affirmer la puissance terrestre.

112.4- CONCLUSION

L'évolution des sépultures en Corse est révélatrice des changements qui affectent les principales composantes de la structure sociale: religion, communauté et famille. On remarque d'ailleurs que les espaces funéraires corses comportent très souvent, si on les compare avec les autres pays méditerranéens, des traits archaïques. La mort - et les espaces qui lui sont consacrés - sont marqués par le penchant conservateur des mentalités corses. Les invasions répétées et, en retour, le désir de maintenir une identité propre, ont façonné ce conservatisme qui conduit les corses à refuser les idées nouvelles, dont celles concernant la mort. Ce trait de caractère n'a pas seulement des effets néfastes: il entraîne, il est vrai, des retards dans de nombreux domaines, mais il conduit également à la création d'instances et de pratiques originales.

En Corse, les espaces de la mort ont évolué au fil des temps dans le même sens que pour les autres pays méditerranéens. Mais l'histoire a vu la création de deux modèles totalement originaux: l'*arca* et les tombes isolées. Ces deux usages ont été adoptés unanimement par la population et sont devenus, chacun à leur époque, majoritaires. Ces pratiques sont d'ailleurs symboliques de deux structures sociales différentes, correspondant à deux grandes phases de l'histoire corse:

- L'*arca* ou "le tout communautaire", symbolise le pouvoir omniprésent des communautés jusqu'au XVIII^e siècle.
- Les tombes isolées ou "le tout familial", symbolisent l'émergence du pouvoir des familles et leur volonté d'individualisation au XIX^e siècle.

L'interprétation de l'évolution qui conduit de l'*arca* aux tombes isolées peut se faire à deux niveaux:

- La première impression est celle d'un changement radical. En effet, on passe d'une structure communautaire qui englobe tous les actes de la vie à un individualisme familial forcené. Les communautés villageoises et piévanes perdent tout pouvoir au profit des grandes familles et de l'Etat. L'égalité devant la mort est remplacée par une ostentation funéraire poussée jusqu'à l'exagération. Dans les tombes isolées, tout est prévu pour se démarquer du commun.

- Dans un deuxième temps, on peut interpréter ces modifications comme une réduction de la cellule communautaire. La communauté, autrefois étendue à l'ensemble de la *pieve* s'est rétrécie, cantonnée à la famille. Cette famille, considérée dans son sens large, constitue une communauté réduite qui conserve des liens étroits avec ses voisins. Le village conserve son identité comme regroupement de familles et de clans. Les chapelles familiales, isolées ou regroupées, se positionnent toujours par rapport à l'ensemble de la communauté.

Au XIX^e siècle, l'Etat devenant tout-puissant, les communautés perdent de leur importance. La famille s'affirme comme nouvelle valeur affective, économique et politique. A cela s'ajoute l'émergence de la fierté des familles. Les Corses, écartés des postes importants par le pouvoir central tentent de démontrer leur puissance dynastique au travers des tombeaux. Les modifications survenues sur le plan religieux dans d'autres pays influent très peu sur les corses, qui demeurent en majorité pratiquants. Aussi l'espace de la mort reste-t-il fortement marqué religieusement.

Les trois grands éléments qui structurent la mort en Corse sont donc conservés: la religion catholique maintient sa suprématie, les familles prennent de plus en plus d'importance mais la communauté, même diminuée, reste présente à travers le village et la terre natale.

1.2- ANALYSE DES DONNEES ACTUELLES

12.1- L'espace des morts actuel: héritage du XIX^e

L'espace dans lequel nous évoluons - y compris celui des pratiques funéraires - provient des additions successives de l'histoire. C'est dans cette optique que nous décrirons et analyserons l'espace des morts contemporain en regard de son passé. Nous avons vu comment à chaque époque correspond un mode d'inhumation particulier. Les différents types de sépultures se sont succédés, cohabitant ou s'excluant au rythme de leur apparition. Ils n'ont pas perduré de la même façon. L'analyse de l'espace des morts contemporain révèle assez vite qu'aujourd'hui subsistent presque uniquement les productions du XIX^e siècle. Cela tient bien évidemment à leur proximité dans le temps, mais aussi à la nature profonde des pratiques antérieures.

Disparition des pratiques communautaires

Dans la vie quotidienne, le déclin des usages communautaires s'amorce dès le XVII^e siècle. L'évolution sociale, économique et politique a amoindri le pouvoir des communautés corses. L'Etat français les a remplacées par des instances administratives, amenant la création d'une nouvelle valeur sociale: la famille. Aussi les pratiques funéraires anciennes sont-elles peu à peu tombées en désuétude: la sépulture collective disparaît du paysage funéraire.

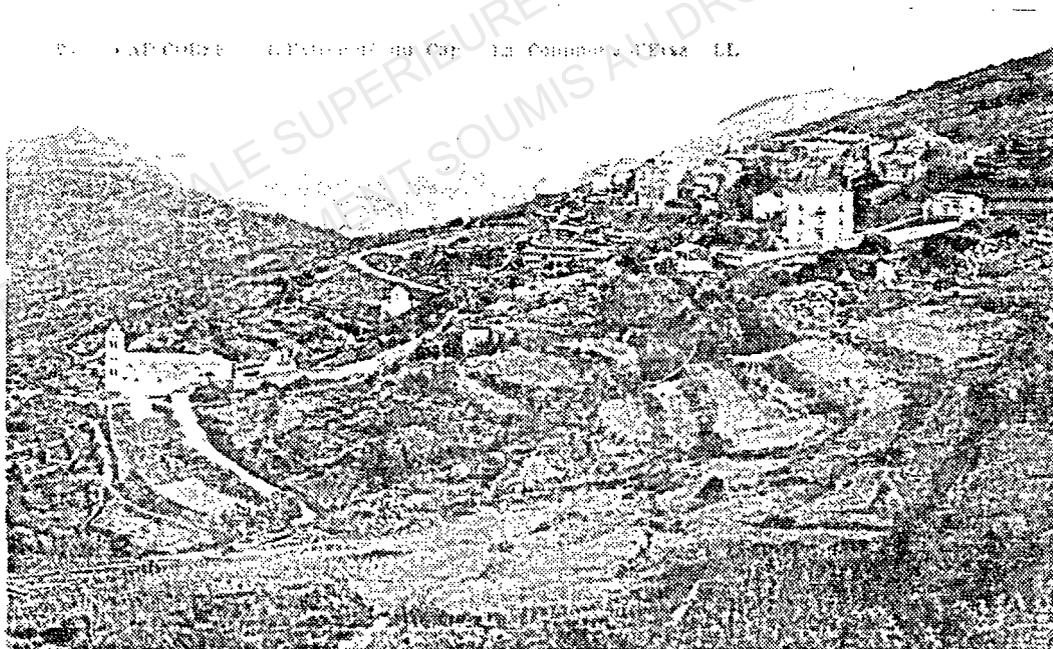
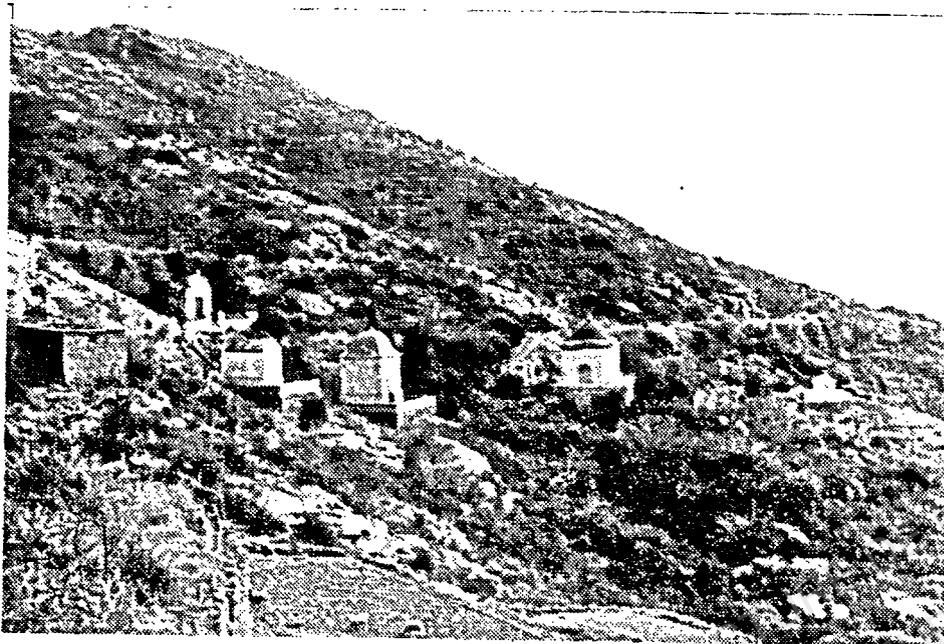
L'inhumation communautaire n'étant plus pratiquée, les instances qui la régissent déclinent elles-aussi; elles n'assurent plus l'entretien des *arca*, qui tomberont en ruine et s'effaceront progressivement du territoire. Cette disparition peut donc être attribuée à une évolution "naturelle", les pratiques devenant obsolètes, mais elle est également due à des mesures autoritaires. La poursuite de l'inhumation dans les églises, malgré les nombreuses interdictions, a en effet conduit à une forte répression. Cette obligation juridique s'est peu à peu imposée jusqu'à devenir une obligation morale. Pour les esprits éclairés du XIX^e siècle, il s'agira d'effacer les dernières traces de pratiques désormais scandaleuses. La pavé des églises sera refait, les ossuaires murés, les *arca* laissées à l'abandon ou transformées en chapelles. Ainsi, l'intervention humaine complètera l'usure du temps.

Les traces des pratiques communautaires ont disparu du paysage, comme leur souvenir s'est effacé de la conscience collective. Quelques instances, comme les confréries, subsistent toutefois, qui conservent une certaine importance. Quant à la tombe communautaire de Pozzo, on ne peut que la considérer aujourd'hui comme une exception.

Inscription dans l'espace de la résistance aux nouvelles lois

Le pouvoir central a donc réussi, après de nombreuses années, à éradiquer les *arca* des mentalités. Pour la création des cimetières communaux extra-muros, il en a été tout autrement: la résistance opposée à leur création a porté ses fruits et reste encore de nos jours inscrite dans le territoire. Les cimetières n'ont été implantés que dans les bourgs importants, où la pression administrative était plus forte. Nombreux sont encore les villages qui ne possèdent pas, de nos jours, de cimetière public. Même lorsqu'il existe, le cimetière communal reste de dimensions restreintes: on lui préfère souvent, par fierté ou par goût, la sépulture sur propriété privée.

Particularités de l'espace des morts en Corse



L'importance des tombes familiales dans le paysage: dispersées sur tout le territoire, le long des chemins, ou s'étageant du village à l'église...

1. Commune de Barrettali - Cap Corse.

2. Commune d'Ersa - Cap Corse.

Absence de grandes nécropoles

Le XIX^e siècle n'a pas amené en Corse l'établissement de grandes nécropoles, comme cela a été la règle dans toute la Méditerranée. L'île est en effet restée principalement rurale et compte seulement deux grands pôles urbains: Ajaccio et Bastia. Dans ces deux villes ont été créés des cimetières généraux, dont la taille a augmenté proportionnellement à celle de la cité, restant donc assez restreinte. La Corse, du fait de son retard d'urbanisation et du développement des tombes sur les propriétés privées, ne connaît pas les immenses nécropoles urbaines des grandes villes méditerranéennes.

Importance des tombeaux de famille

La tombe de famille sur propriété privée est un usage particulier à la Corse. Il a pourtant tellement pénétré les mentalités qu'il a conquis, au cours du XIX^e siècle, la première place parmi les types de sépultures. Le nombre de ces tombes est d'ailleurs si important qu'il frappe les visiteurs, même non avertis.

Dans l'espace funéraire corse, ces tombeaux ont donc acquis une place prédominante, à la fois par leur taille et par leur nombre. Rivalisant de grandeur et de somptuosité, ils ont investi aussi bien les lieux traditionnels de sépulture que d'autres, plus inhabituels. Ils s'installent dans les champs, sur les propriétés de famille isolées, sur les parcelles regroupées autour du cimetière ou de l'église, et même dans les cimetières urbains.

Nous pouvons affirmer que l'espace des morts corse est un héritage direct des pratiques du XIX^e siècle: Les usages antérieurs - inhumation dans les *arca* et les églises - ont en effet peu à peu disparu du paysage et des mœurs, alors que s'imposaient de nouveaux types de sépulture. Les corses ont refusé ce qui était rendu obligatoire par le pouvoir central - les cimetières communaux; ils ont préféré un mode d'inhumation plus respectueux de leurs structures sociales. Ainsi s'est imposé le modèle de la chapelle funéraire familiale sur propriété privée, qui répondait à la fois aux aspirations religieuses et aux nouvelles exigences de la famille. L'espace funéraire, et le paysage corse tout entier, sont aujourd'hui marqués par la présence de ces tombes dispersées, dont le nombre n'a fait que croître jusqu'à nos jours.

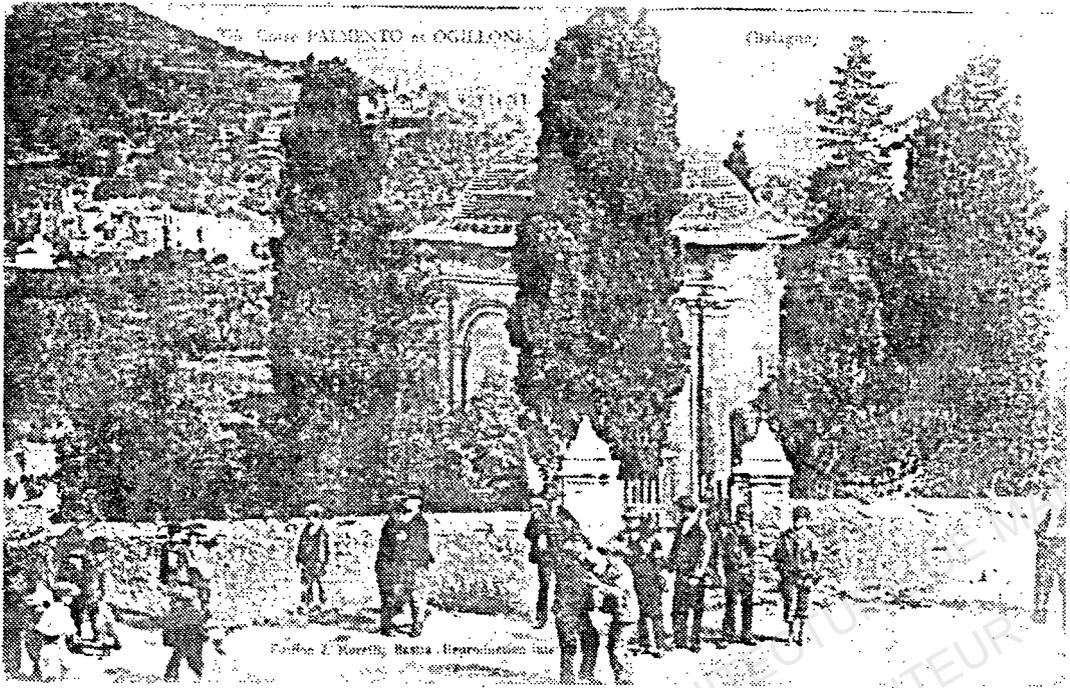
L'importance de ces tombes dans le paysage est exprimée dans les descriptions de Mérimée: "On ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres maquis, et derrière, des montagnes pelées. Pas une villa, pas une habitation. Seulement, ça et là, sur les hauteurs autour de la ville, quelques constructions blanches se détachant isolées sur un fond de verdure; ce sont des chapelles funéraires, des tombeaux de famille. Tout, dans ce paysage, est d'une beauté grave et triste"¹.

12.2- Analyse spatiale

Pour saisir dans son ensemble l'espace des morts actuel, il nous faut donc nous intéresser principalement à l'espace funéraire hérité du XIX^e siècle. L'étude de sa formation, des mécanismes qui le régissent et des divers éléments qui le composent nous permettra d'anticiper son évolution future. Nous pourrions en effet mieux comprendre quels effets auront sur lui les derniers changements survenus dans les attitudes liées à la mort.

¹ MERIMEE "Colomba" in "Romans et nouvelles", 1840.

Particularités de l'espace des morts en Corse



1. Afin de le mettre en évidence, on choisit souvent de situer le tombeau dans un lieu fréquenté, au milieu de l'espace des vivants.
2. Mais on peut également s'isoler sur un promontoire: "Je veux être enterré sur une éminence, face à la mer..." - Barrettali - Cap Corse.

Nous distinguerons deux grandes parties dans notre analyse:

- L'étude de la position des espaces funéraires dans le territoire, afin de déterminer les rapports entretenus avec la géographie et la société.
- L'étude approfondie des éléments matériels de l'espace des morts. La création d'une typologie des sépultures permettra, grâce à sa classification, de rendre lisible la structure architecturale qui les gouverne.

122.1- REPARTITION GEOGRAPHIQUE

L'importance du cimetière dans la topographie urbaine occidentale a grandement évolué au fil des temps. Du Moyen-Age au XVIII^e siècle, la place accordée aux morts dans les villes et dans les campagnes était extrêmement réduite, puisque l'espace funéraire se confondait avec celui des lieux de culte. Or, à partir du XIX^e siècle, le cimetière revient dans la topographie. Une vue panoramique du territoire corse permettrait ainsi de distinguer les innombrables emplacements réservés aux morts: grandes taches dans la trame urbaine, petits cimetières publics ou privés de village, enclos dispersés à travers la campagne... Tous les emplacements de sépulture proviennent d'un choix délibéré et ont donc une signification symbolique. La position des espaces funéraires dans un territoire témoigne des rapports que les individus entretiennent avec la mort, aussi bien sur le plan social que religieux ou psychologique.

Traductions spatiales de la familiarité avec la mort

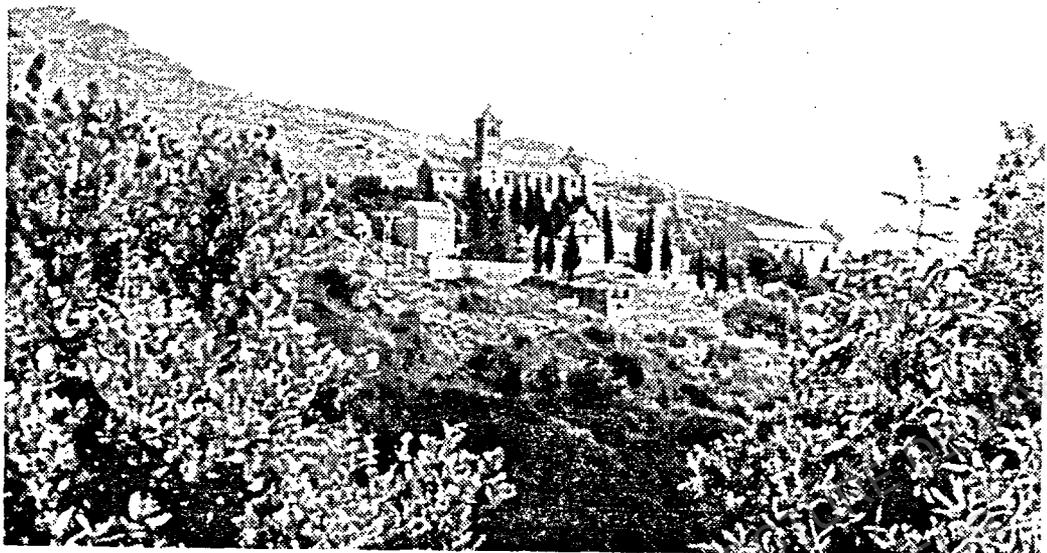
La familiarité que les corse entretiennent avec la mort se lit aisément à travers les lieux qu'ils affectent aux sépultures. En Corse "la mort n'a pas de territoire défini. On vit avec les morts et les morts avec les vivants (...). C'est l'insertion de la mort dans la vie et dans le spectacle quotidien qui constitue l'originalité de l'art funéraire corse"². En effet, l'espace des morts n'est pas, comme ailleurs, rejeté, cantonné dans des lieux spécifiques; il est totalement inclus dans les espaces de vie: les tombes sont intégrées dans le territoire villageois. De plus, une tombe doit pouvoir être facilement accessible, puisque le culte des morts est quotidien; elle ne peut donc être située dans un lieu trop désert ou reculé. Aussi, au fil des promenades on pourra rencontrer des tombes en tous lieux, à condition qu'il soient fréquentés: dans les villages, au cœur de l'habitat; dans les champs et les jardins, près des lieux de travail ou, bien sûr, à côté de l'église, lieu privilégié de rassemblement communautaire.

Plus encore que cette dispersion sur le territoire, les critères qui président au choix de l'emplacement d'une sépulture sont significatifs: similaires - voire identiques - à ceux invoqués pour implanter une maison d'habitation, ils sont un témoignage supplémentaire des rapports familiers entre morts et vivants.

Un tombeau doit absolument avoir une bonne exposition par rapport à la course solaire; il doit également être bien desservi, avec une préférence marquée pour les chemins très fréquentés, sans doute de manière à être facilement visible et visitable. On choisira si possible un terrain offrant une jolie vue, une végétation agréable et des abords intéressants. Max Caisson cite à ce sujet les désirs d'un de ses amis: "Je veux être enterré sur une éminence, face à la mer, des arbres fruitiers autour de mon tombeau..."³

² J.M. PIANELLI "Champs des morts corses" in "L'architecture et la mort", Revue des monuments historiques n°124, dec 82 / jan 83.

³ M. CAISSON "Les morts et les limites" in "Pieve e paesi", ed. du CNRS, Marseille 1978.



Lorsque cela était possible, on a créé le cimetière à proximité d'un lieu sacré, couvent ou église. Mais si l'espace funéraire est reconnu, beaucoup préfèrent construire leur tombe sur une parcelle privée.

1. Rogliano: le cimetière est proche de l'église actuelle; des tombes, petites ou grandes, sont dispersées tout autour.

2. Belgodere: l'espace funéraire, regroupé autour d'un ancien couvent, comprend le cimetière public et une multitude de parcelles privées.

Espace marqué par la religiosité

La prégnance des croyances marque fortement l'espace de la mort. La dualité spirituelle corse, avec le constant balancement entre paganisme et catholicisme, influe sur le choix des sites funéraires.

Les cimetières sont encore très souvent situés aux abords immédiats d'une église ou d'une chapelle, conformément aux usages ancestraux. Au XIX^e siècle, lors de la création des cimetières communaux et privés, les villageois ont, la plupart du temps préféré conserver les emplacements traditionnels. Les cimetières sont donc restés autour des églises pievanes ou, lorsque ce lieu ne correspondait pas aux nouvelles directives, ont été installés près d'une chapelle ou d'un couvent. Seuls les cimetières urbains ont été délibérément exclus.

Les tombes familiales recherchent elles aussi la protection spirituelle de l'église et se regroupent autour des lieux de culte. Lorsque ces tombes sont isolées, elles se présentent sous la forme d'une chapelle, souvent dédiée à un saint, retrouvant ainsi un lien avec la religion. La chapelle funéraire instaure un nouveau lieu de culte chrétien, privé, destiné principalement à abriter les disparus d'une famille. Cette tentative de s'approprier Dieu nous montre encore une fois le caractère particulier donné, en Corse, à la religion. Même éloignées des lieux de culte, les sépultures corses sont donc toujours placées sous la protection divine par l'apposition d'une croix, la création d'un autel ou la bénédiction des terres. La reconnaissance du pouvoir divin est ainsi toujours clairement montrée dans l'espace de la mort.

L'omniprésence des signes religieux n'annihile pas pour autant les valeurs spirituelles moins orthodoxes. Dans l'imaginaire corse subsistent encore, on l'a vu, de nombreux vestiges des croyances païennes. L'au-delà est peuplé de revenants, d'esprits, de *mazzeri* qui errent la nuit dans des territoires mal définis, des lieux conflictuels, sur les crêtes ou au creux des vallées. Selon Max Caisson⁴, la position des tombeaux - et celle de tous les lieux de culte auxquels ils peuvent être assimilés - est étroitement liée à ces esprits. Le caractère sacré des reliques que contiennent les tombes auraient une valeur protectrice envers ce monde de l'errance. "Il semble que partout où un mort est rendu présent par une stèle, une croix, des pierres, un monument, partout il est là comme gardien du territoire sur un poste avancé ou élevé (...). Le tombeau se loge en un lieu négatif dont il sera le phénomène positif". Les tombes prennent valeur de borne, de limite aux territoires d'errance. "Cimetières, groupements de tombeaux, chapelles et même églises sont souvent situés à l'entrée des agglomérations, comme des avant-postes, au bord des routes d'accès. Fréquemment on retrouve aussi des tombes auprès des rivières, des confluent, des ponts ou des croisées de chemins".

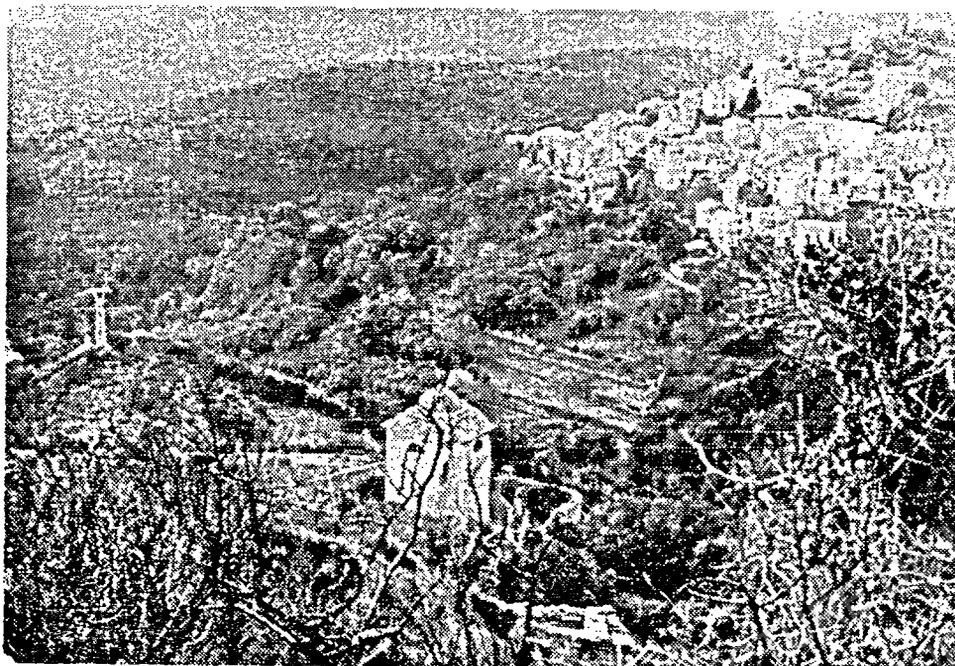
Cette position particulière affectée aux lieux sacrés peut également être expliquée par des raisons plus terre à terre. Geneviève Morachini-Mazel⁵ suggère ainsi que les abbayes primitives étaient placées aux croisements de routes et sur les cols pour pouvoir accueillir les voyageurs: "Un *romito* - ermite - était chargé d'offrir l'hospitalité aux voyageurs dans ces anciennes *abbadie*"; cette pratique se perpétua jusqu'au XIX^e siècle. De même, la situation d'une tombe sur un piton rocheux ou à l'entrée d'un village peut simplement être le résultat d'un volonté d'ostentation.

Toutefois cette interprétation plus matérialiste ne doit pas amener à oublier le caractère sacré des sépultures. La théorie développée par Max Caisson, même si elle nécessite un certain nombre de réserves, ne peut être négligée: la situation des tombeaux répond autant à des volontés inconscientes que clairement exprimées.

⁴ M. CAISSON "Les morts et les limites", op. cit.

⁵ G. MORACHINI MAZEL "Les églises romanes de Corse", ed. Klincksieck 1967.

Particularités de l'espace des morts en Corse



1



2

1. Lorsqu'on souhaite marquer sa position sociale, on s'isole sur un promontoire en vue du village - Rogliano - Cap Corse.
2. La communauté soudée se regroupe à l'entrée du village. On peut noter la diffusion, de proche en proche, du même modèle (coupole sur plan carré) - Meria - Cap Corse.

Emplacement des sépultures et communauté

La mort constituant un élément à part entière de la vie sociale, les espaces funéraires jouent un rôle important dans le village. On peut lire au travers des sépultures la reproduction idéalisée des structures sociales. La position de la tombe dans le territoire marque symboliquement la place occupée au sein de la communauté par celui qui l'a érigée.

On représente grâce au tombeau la place de la famille dans l'échelle sociale: se fondre dans la communauté ou s'en détacher volontairement sont deux moyens de s'y situer. Si l'on accepte pleinement les règles communautaires, on installera sa tombe au cœur même du village, dans le cimetière ou auprès des autres sépultures, marquant ainsi la cohésion du groupe. C'est sans doute cette volonté de cohésion qui détermine les innombrables regroupements de chapelles familiales que l'on peut rencontrer dans l'ensemble de la Corse. De même, un nouvel arrivant s'enracinera définitivement dans le village en y édifiant sa tombe.

A l'inverse, bannir quelqu'un du cimetière, c'est le bannir de la communauté; mais "s'exclure soi-même du cimetière commun, ériger son tombeau en dehors, sur ses propriétés, c'est marquer la distance sociale, dans le sens d'une supériorité"⁶. La famille qui s'est ainsi volontairement détachée choisira alors pour son tombeau une crête, un mamelon dominant le village, de manière à affirmer plus clairement sa puissance. Elle prendra soin également de le rendre visible de toutes parts en l'isolant, détaché dans un cadre de verdure, de préférence près d'un chemin fréquenté, afin que tous puissent l'admirer et rendre hommage à la lignée familiale. Il est d'ailleurs significatif de constater que toutes les descriptions faites de ces tombes mentionnent la proximité d'une route: "dans tous les villages vous remarquerez (...) des tombeaux élevés à grands frais au bord des routes"⁷. Ainsi, qu'il s'agisse d'intégration ou d'exclusion, dans tous les cas, la situation d'un tombeau tient compte des lois communautaires.

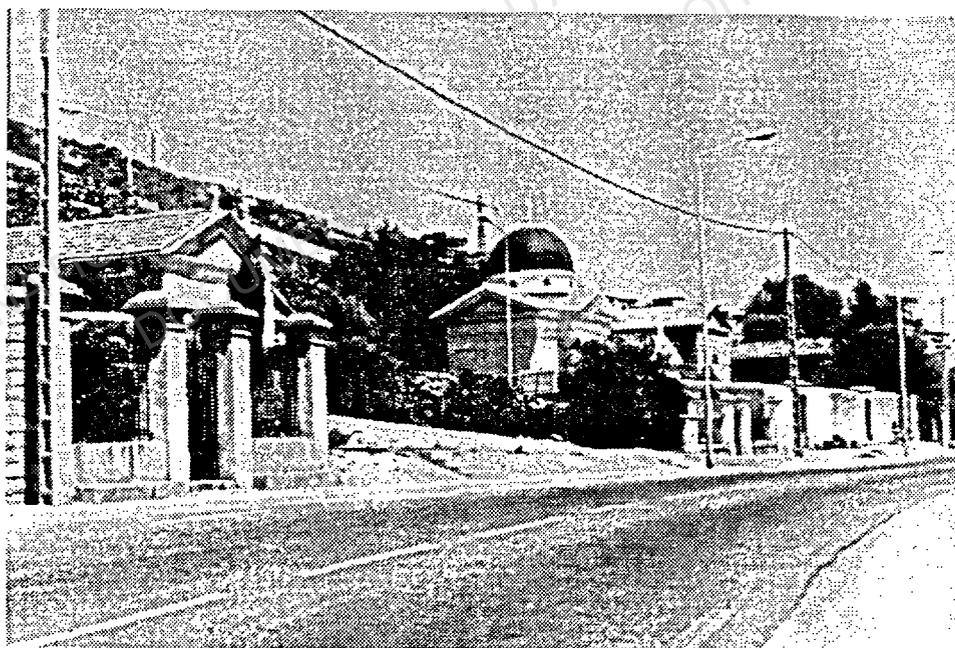
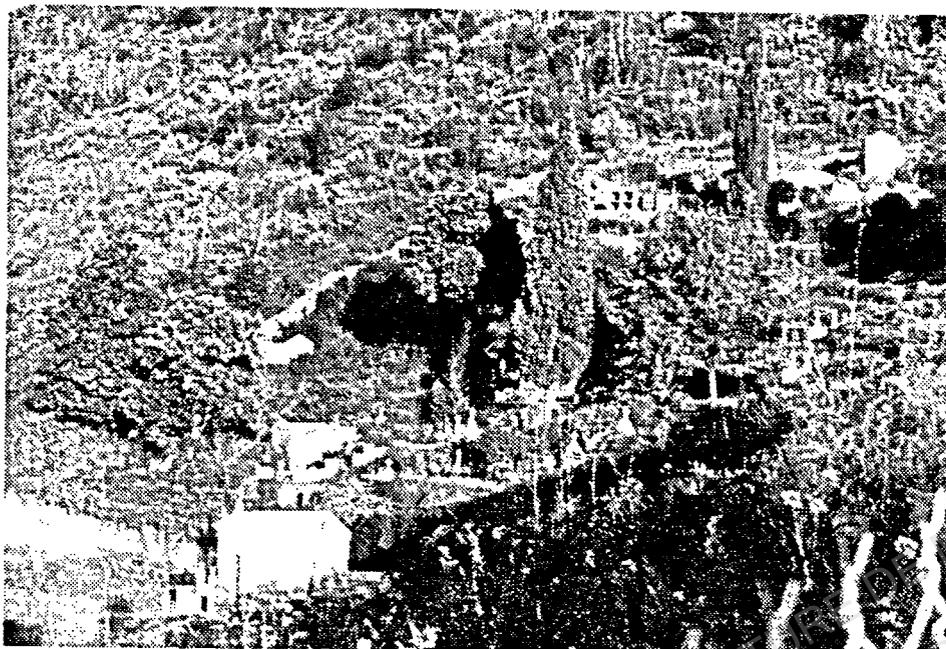
Toutefois, lorsqu'on tente d'interpréter la position - ou l'ornementation - des tombes, il faut prendre garde à la part d'exagération dont elles sont le siège. Si l'on dessine l'échelle sociale d'un village à partir de la taille des tombeaux et de leur position, on n'obtiendra pas un reflet exact de la réalité. On arrivera seulement à cerner la vision que chaque famille a d'elle-même, la position sociale qu'elle rêve d'atteindre. Les tombes transcrivent l'image idéale qu'une famille souhaite imposer au reste du village. La reproduction de la structure sociale du village dans l'espace de la mort est donc fortement idéalisée.

La lecture de l'emplacement des cimetières dans les *pieve* paraît plus réaliste: nous avons vu que peu de villages possèdent un cimetière communal; il semblerait que celui-ci n'existe que dans les cas où l'individualité du village par rapport à la *pieve* est la plus marquée. Ainsi, dans le Niolo, les cinq communes sont constituées de vingt villages distincts. Parmi ceux-ci, deux seulement ont un cimetière⁸. Ces deux villages ont préféré se détacher de la communauté piévane et tiennent à le marquer symboliquement. Si l'on considère les cimetières privés, on pourra déterminer l'importance prise par les familles face à la communauté et à l'administration. Les villages qui comportent uniquement des terrains d'inhumation privés sont souvent marqués par la présence d'une ou plusieurs grandes familles qui rivalisent

⁶ M. CAISSON "Les morts et les limites", op. cit.

⁷ R. BAZIN "Promenade en Corse" in "Nord-Sud", ed. Calman Levy, 1913.

⁸ G. RAVIS GIORDANI "Espaces et groupes sociaux: organisation objective et appréhension symbolique" in "Pieve e paesi", ed. CNRS, 1978.



1. Pour le cimetière de village, pas de composition, une clôture basse parfois interrompue; chacun s'installe au gré de sa fantaisie, les membres d'une même famille se rapprochent - Cimetière de Prunelli di Casaconi - Castagniccia.

2. A Ajaccio, les tombes s'alignent le long de la route des Sanguinaires, à proximité du cimetière, qui génère ainsi une "urbanisation annexe".

d'importance et instituent les alliances claniques en accueillant leurs partisans dans ces cimetières. Les *campi santi* traduisent ainsi les valeurs sociales qui dominent le village.

La forme et la position des espaces de la mort sont donc étroitement liées à l'évolution des structures sociales. La familiarité entretenue avec la mort entraîne l'intégration de ces espaces au sein du jeu social, on les utilise pour montrer son attitude par rapport à la communauté, la religion, l'administration... Au XIX^e siècle, l'espace de la mort est donc dominé par l'émergence des familles qui exilent leur tombeau loin des espaces traditionnels, marquant leur individualisation et leur position hiérarchique, tout en conservant des liens étroits avec la religion catholique.

Même de nos jours, l'attachement profond au village d'origine pour l'inhumation n'est pas remis en cause. "Jusqu'à la grande guerre (...) le village de naissance est le lieu de la vie permanente, on se marie dans le canton, on meurt dans sa maison et on est enterré dans le village"⁹. Dans le cas d'un décès à l'extérieur, le corps est immédiatement ramené au village. Tous les corses exilés - sur le continent ou dans les grandes villes insulaires - expriment le désir d'être inhumés dans leur terre natale. Malgré la désagrégation des communautés, le sentiment d'appartenance à un village reste prédominant, au travers des liens familiaux et de la possession d'une tombe.

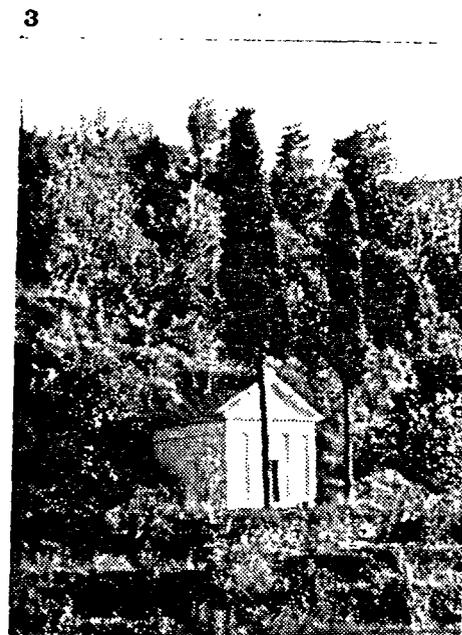
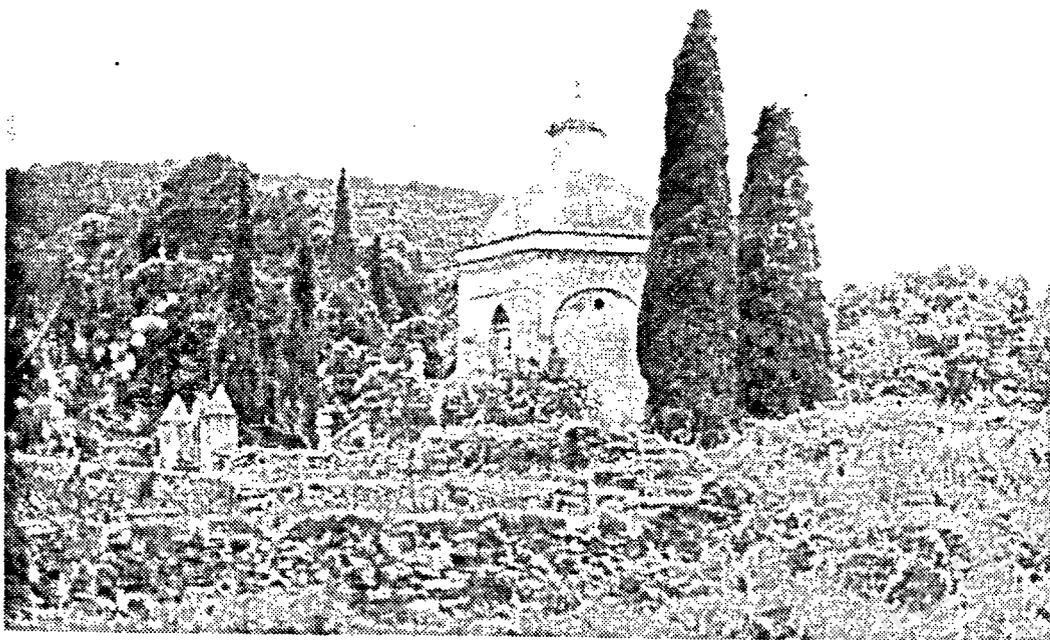
122.2- CONSTITUTION D'UNE TYPOLOGIE

L'analyse de la structure des espaces funéraires semble difficile en ce qui concerne les cimetières, car dans la plupart des cas, ils ne répondent pas à une volonté d'organisation. Imposés par la loi, objets de mépris, leur aménagement n'a pas été soigné. Dans les villages, la disposition des cimetières est directement issue de la forme et du relief du terrain; les tombes s'y installent au gré des possibilités, sans ordre apparent. Hormis la clôture, qui est souvent réduite à un simple muret de pierres, il ne comporte aucun des éléments architecturaux qui le distinguent habituellement: portail, allées, monument, haies...

Dans les villes, le problème se pose différemment. A Ajaccio, Bastia et Corte les cimetières communaux sont organisés suivant les principes en usage en France. Le terrain choisi est vaste, relativement plat et d'accès facile. Une enceinte marque ses limites, un portail monumental et des bâtiments annexes en gardent l'entrée. A l'intérieur, la composition en plan est de type classique: une grande voie centrale dessert des allées secondaires perpendiculaires. Cet agencement détermine un découpage en carrés et une hiérarchisation des espaces. Ces cimetières ne diffèrent donc pas de ceux que l'on peut rencontrer dans le reste de la France. L'élément original, c'est "l'urbanisation annexe" qu'ils génèrent à leur périphérie. Tout au long des voies d'accès s'étagent, suivant une stricte hiérarchie, des tombes dans des enclos privés. Ainsi, à Corte et Ajaccio les cimetières privés rivalisent-ils d'importance avec le cimetière communal.

A cette individualisation par la propriété du terrain s'ajoute la singularisation par la conception même de la tombe. A de rares exceptions près - certains carrés récents dans les deux grandes villes - l'addition des tombes ne forme pas une rangée, un front de rue continu. Chaque tombe est pensée comme un élément isolé sur sa parcelle: la clôture vient souvent renforcer la séparation. Cet "individualisme" des tombes transparaît aussi dans la grande diffusion des plans circulaires ou hexagonaux dont le dessin évoque le repli sur soi. Dans la forme même de la tombe se profile donc la volonté de se singulariser.

⁹ J.B. LECCIA "La haute vallée du Taravo", op. cit.



Ni tombe sans cyprès, ni cyprès sans tombe...

1. Regroupement de chapelles - Sisco - Cap Corse.

2. Tombe isolée, à un carrefour - Route de Popolasca à Piedigriggio - Vallée du Golo.

3. Tombe isolée, famille Mattei - Prunelli di Casaconi - Castagniccia.

La statuaire, élément fondamental du cimetière méditerranéen, spécifiquement en Italie, est totalement absente des tombes corse. Ici, pas de mise en scène grandiloquente, pas de figures allégoriques. Les statuettes que l'on trouve à l'intérieur des chapelles funéraires ne sont pas à lier à la fonction funéraire mais religieuse: Ce sont le Christ, la Vierge ou un Saint qui surmontent l'autel privé, comme dans tout autre chapelle.

Les tombes sont donc avant tout des objets architecturaux, qui adoptent une grande variété de tailles, de formes et de styles. Cette diversité rend nécessaire une analyse plus détaillée. L'outil typologique nous semble ici tout indiqué car il permet, en créant des objets exemplaires, de gommer les caractères particuliers pour ne retenir que l'essentiel: le type rend compte avec économie d'une catégorie d'objets en reproduisant seulement leurs propriétés essentielles¹⁰.

L'approche des tombeaux se fera donc, en premier lieu, par leur décomposition en éléments simples. Nous aurons alors défini un certain nombre d'éléments de base dont chaque combinaison possible définira un type de tombe. Ces types pourront ensuite être rangés dans différentes familles, rendant ainsi lisibles les structures architecturales prédominantes. Un tel classement est, nous en avons conscience, forcément réducteur; mais nous pensons avoir comblé les lacunes inhérentes à l'analyse typologique en opérant, a priori, une analyse historique des pratiques.

Les éléments de base

Les éléments constitutifs des tombes se distinguent en deux groupes:

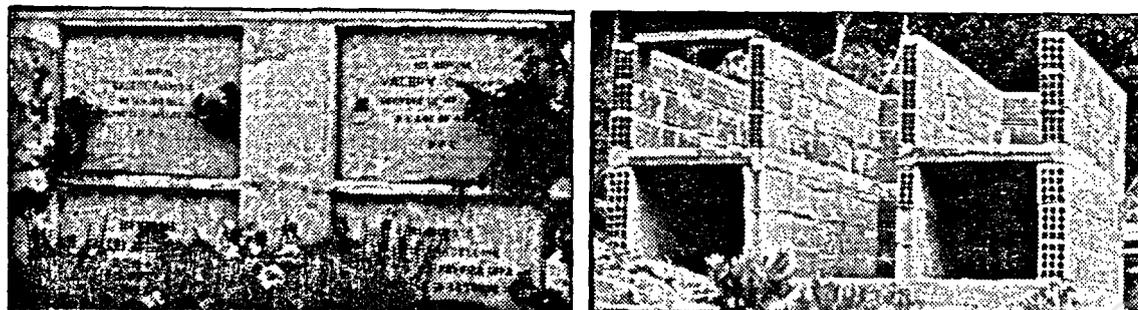
- Le principe même qui ordonne la tombe: en enfeu, enterrée, ou formant chapelle.
- Les éléments complémentaires que sont la toiture, les éléments architectoniques et la clôture.

Le cyprès, élément végétal, n'est pas inclu dans cette énumération bien qu'il soit, en Corse, toujours utilisé pour les espaces de la mort. Depuis l'antiquité romaine, toutes les régions méditerranéennes ont employé le cyprès comme arbre funéraire; mais elles ne l'ont pas pour autant destiné exclusivement à cet usage. Alors qu'en Corse, il est uniquement employé dans ce cadre; au point que, dans le paysage, on repère les tombes grâce aux cyprès. Il n'y a pas de cyprès sans tombe, ni de tombe sans cyprès: c'est un élément majeur de l'espace funéraire. Il est donc invariablement présent dans tous les types de tombes, et ne joue aucun rôle dans la combinatoire des éléments constituant un type.

¹⁰ Cf. P. PANERAI "Typologies" in "Eléments d'analyse urbaine" ouvrage collectif, ed. AAM, Bruxelles, 1980.

ENFEUS

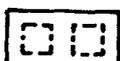
Les enfeus sont de niches funéraires maçonnées, fermées par une plaque généralement de marbre. En Corse, contrairement au reste de la Méditerranée, ces niches ne se superposent qu'en petit nombre: les édifices funéraires y sont familiaux et non collectifs. C'est dans l'île le type de sépulture le plus utilisé - voire en certains lieux, le seul.



symboles:



enfeus apparents: l'ouverture de la niche se situe en façade



enfeus cachés: l'accès se fait latéralement, par l'intérieur

TOMBES ENTERREES

Si en France l'enfouissement des corps est la norme, en Corse il n'a pas été adopté partout. Certaines régions semblent se refuser absolument à mettre leurs morts en terre et préfèrent les sépultures aériennes. Aussi ce modèle reste-t-il minoritaire.



symboles:



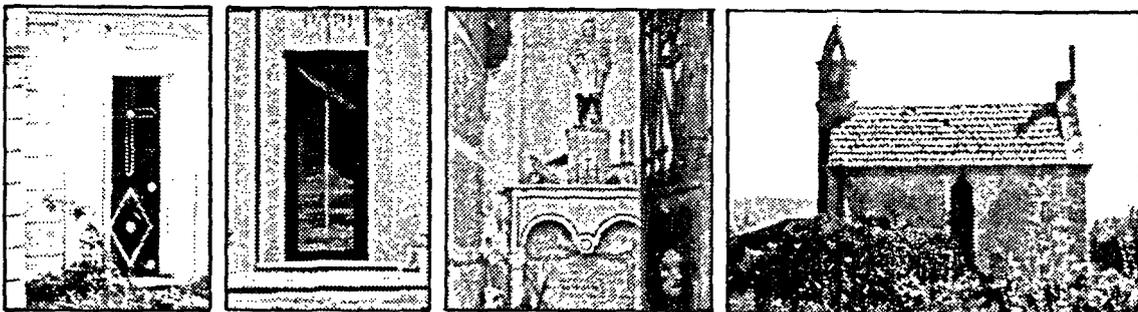
fosse en pleine terre



caveau

CHAPELLES

Il s'agit d'un espace intérieur du tombeau qui n'est pas destiné à l'inhumation. Il est généralement consacré à la prière, à l'évocation des défunts et à l'accès aux sépultures (niches ou caveaux). Il comporte donc des dispositions particulières: porte d'entrée, fenêtre, autel, mobilier de culte... Développée à partir du XIX^e siècle, son utilisation est extrêmement courante en Corse.

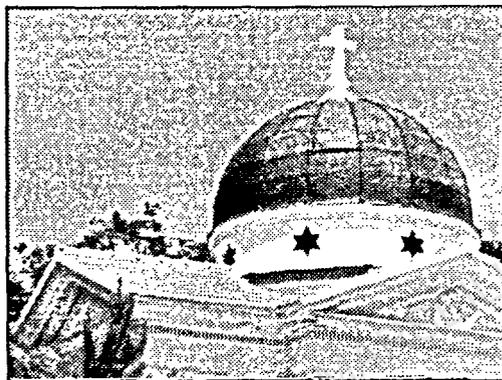
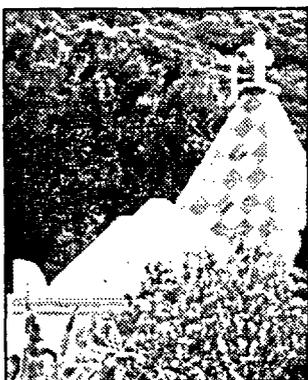
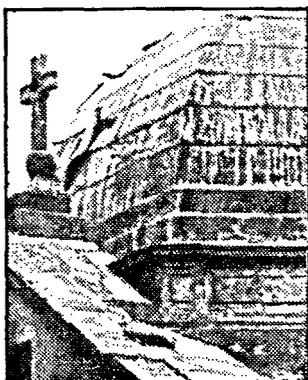


symbole:



TOITURE

Les types de toits utilisés dans les tombes sont extrêmement variés, les formes allant de la plus simple à la plus extravagante (double pente, coupole, arêtes, etc.) et les matériaux employés couvrent l'ensemble de la gamme disponible (tuiles, écailles, bitume, tôle, etc.) Le toit est un élément de décor à part entière au point, quelquefois, de ne pas correspondre à ce qu'il abrite.

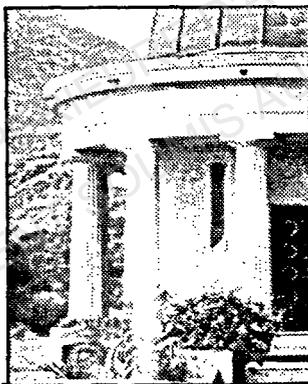
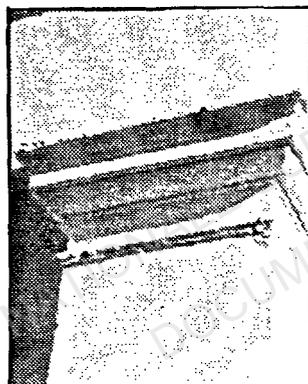


symbole:



ELEMENTS ARCHITECTONQUES

Frontons, colonnades, pilastres, corniches, sont ici utilisés comme éléments de décoration: ils sont concentrés sur la façade principale et la plupart ne sont que des moulures en stuc (frontons sans façades, etc.). Il s'agit de donner, à travers le vocabulaire architectural, une image flatteuse de la famille.

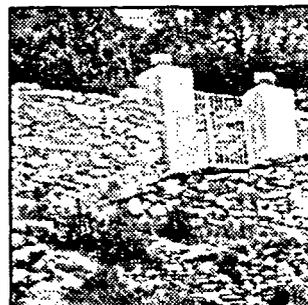


symbole:



ENCLOS

D'abord utilisée pour protéger la tombe des animaux errants, la clôture s'est peu à peu empreinte d'une fonction symbolique (marquer la propriété familiale). Nous devons donc la considérer comme un élément à part entière: elle contribue à la création de types particuliers.



symbole:



Les différentes combinaisons

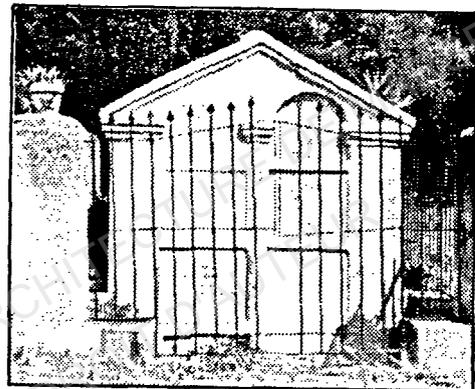
Nous regrouperons en deux grandes familles les différents types formés à partir des éléments de base: les tombes simples et les chapelles funéraires.

1- LES TOMBES SIMPLES

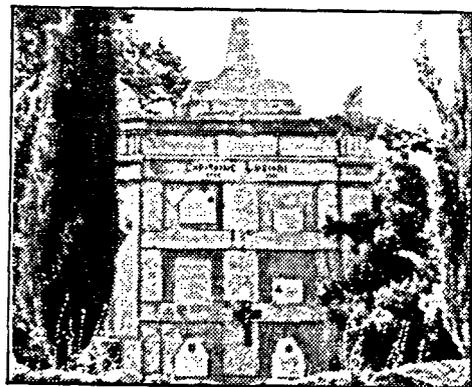
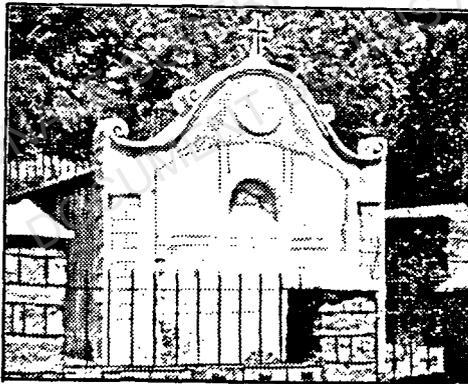
Ces tombes ne comportent qu'un seul espace, destiné au dépôt des corps; elles ont donc une fonction unique: celle d'inhumation. Cette première famille est celle qui présente le moins de variantes possibles. La combinaison la plus complexe ne comporte, hormis l'enclos, que trois éléments de base. Elle est donc d'essence humble, mais l'utilisation d'éléments de décor peut lui conférer quelquefois un caractère plus ambitieux.

2 éléments de base

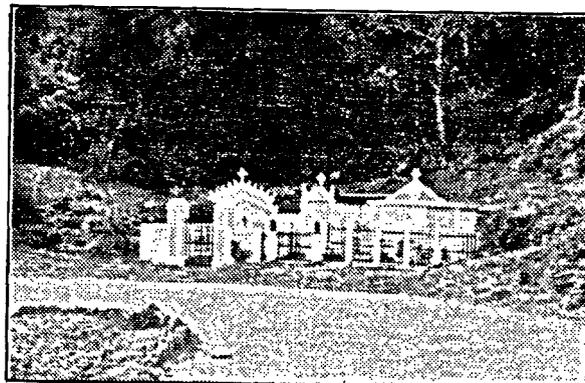
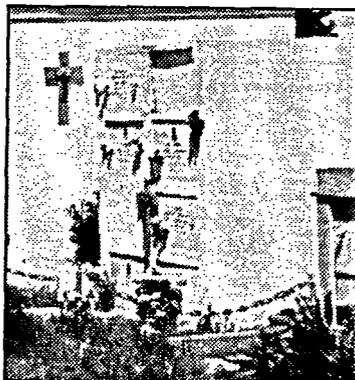
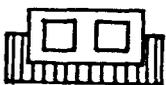
enfeus
+ toit



enfeus
+ décoration

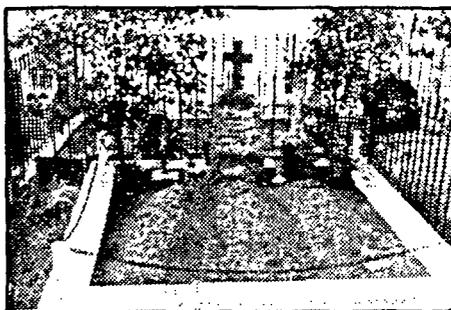
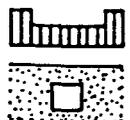


enfeus
+ enclos

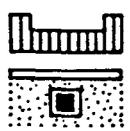


Particularités de l'espace des morts en Corse

fosse
+ enclos

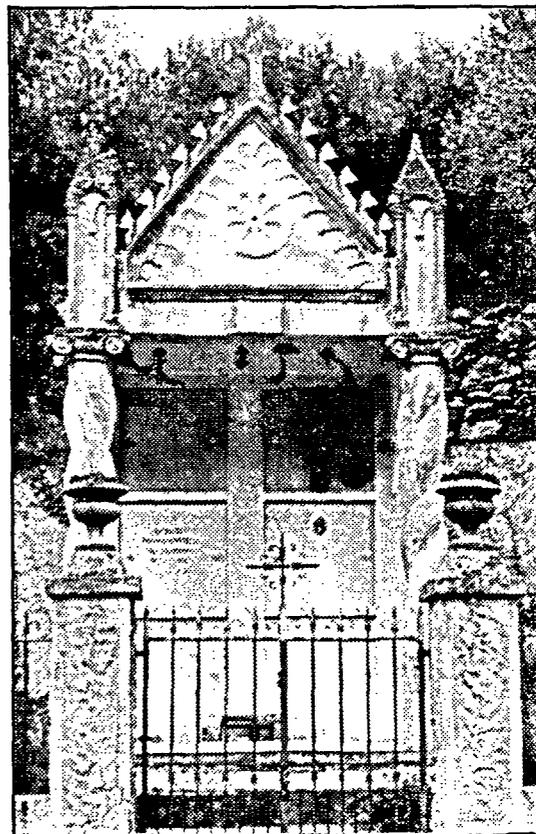
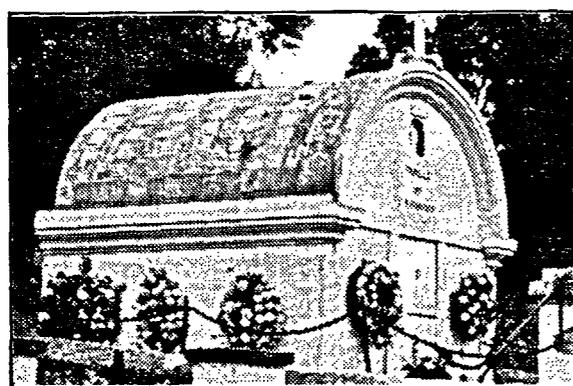


caveau
+ enclos



3 éléments de base

enfeu
+ toiture
+ décoration



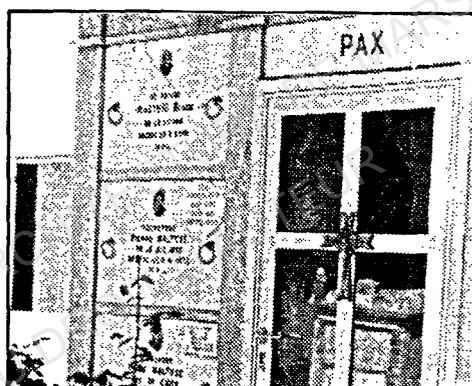
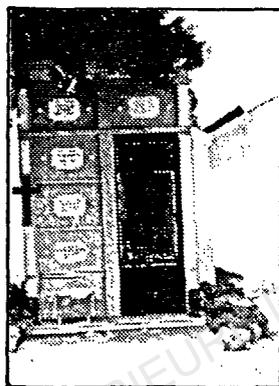
2- LES CHAPELLES FUNERAIRES

Ce sont des tombes qui ont un double usage: inhumation et prière. Elles comportent donc, en plus des niches, un espace dans lequel les visiteurs peuvent pénétrer pour honorer la mémoire des défunts et prier. La deuxième famille offre un grand nombre de possibilités de combinaisons qui peuvent aller du type le plus simple au plus complexe, du plus humble au plus ostentatoire, du plus pauvre au plus riche... Malgré ces différences se lit toujours la même volonté d'offrir un espace supplémentaire, où les vivants ont leur place.

Un bref regard jeté sur l'ensemble de la Corse peut donner l'impression que c'est la catégorie des tombes simples qui domine, mais il n'en est rien. Les multiples variations sur le principe initial de la chapelle en cachent le nombre: si l'on arrive à oublier les dissemblances, on s'aperçoit que les chapelles sont bien majoritaires.

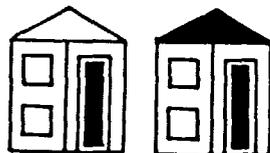
2 éléments de base

enfeus
+ chapelles

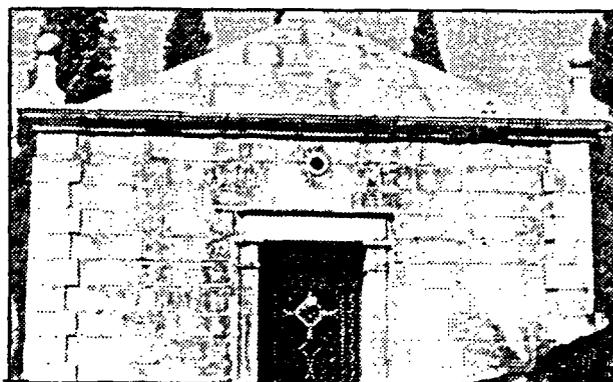


3 éléments de base

enfeus
+ chapelle
+ toiture / décor

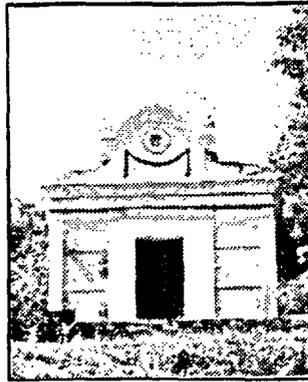


enfeu caché
+ chapelle
+ toiture

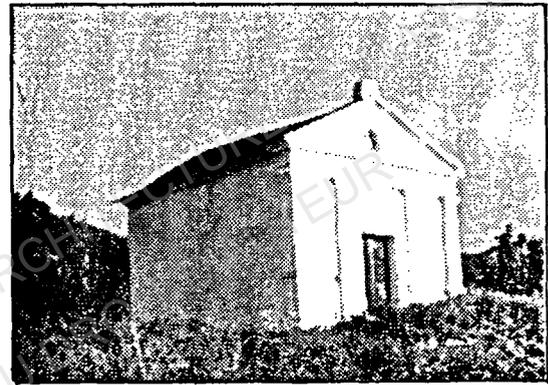
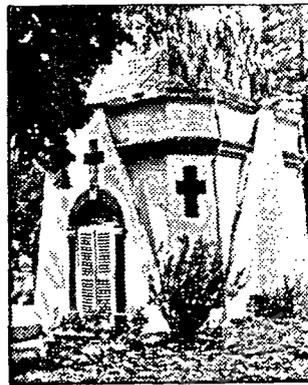


4 éléments de base

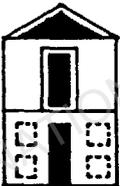
enfeu
+ chapelle
+ toiture
+ décoration



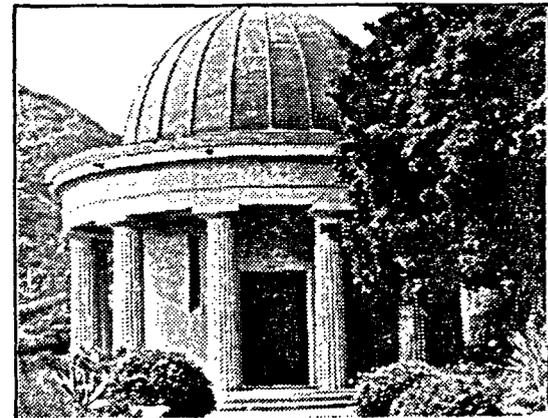
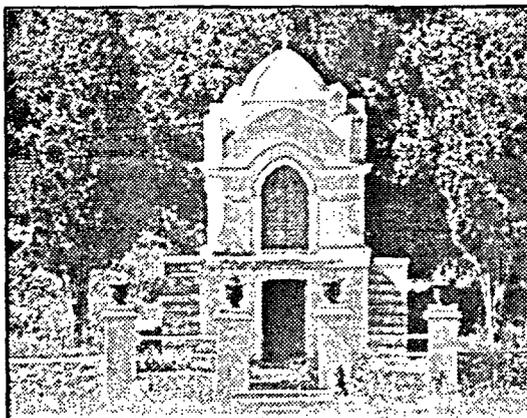
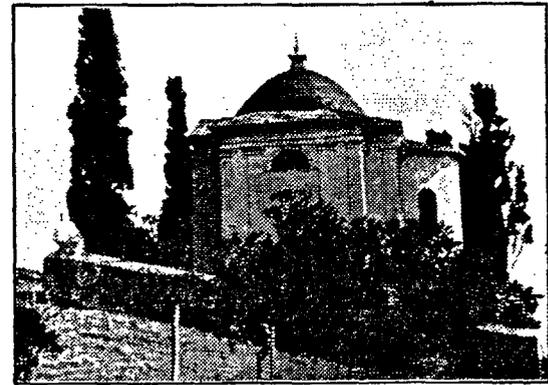
enfeu caché
+ chapelle
+ toiture
+ décoration



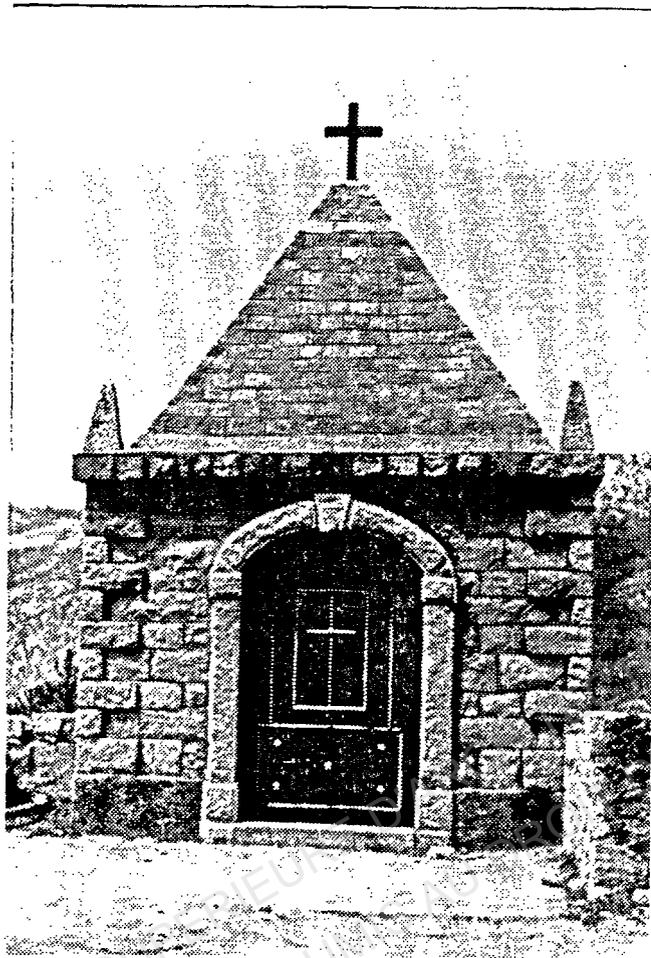
5 éléments de base



La chapelle est exclusivement réservée au culte, un deuxième espace est créé qui contient les niches et constitue le véritable caveau.



Particularités de l'espace des morts en Corse



L'emploi des matériaux diffère suivant les régions:
1. Granite brut - appareillage apparent - Evisa - Filosorma.
2. Schiste enduit - Rogliano - Cap Corse.

Les influences stylistiques

Outre les nombreuses combinaisons que nous avons décrites, la diversité naît de l'emploi d'une multitude de références stylistiques.

Le choix des matériaux conditionne l'apparence de la tombe: il entraîne d'importantes variations sur le même modèle. En effet, comme pour les habitations, on utilise dans les tombeaux des matériaux de construction locaux selon des méthodes traditionnelles. L'effet produit est bien différent suivant que l'on emploie en façade des blocs de granite apparents - par exemple dans le Niolo - ou des schistes enduits - comme en Castagniccia.

La localisation influe sur le choix des matières, mais aussi sur le choix des références stylistiques. A chaque région correspond en effet une zone d'influence particulière: les capi-corsins trouvent leurs modèles dans les pays où ils se sont exilés - Amérique du sud, Afrique du nord, etc - alors que les ajacciens marquent une préférence pour la Vénétie et la Grèce. Les sources d'inspiration ne sont d'ailleurs pas toujours aussi lointaines: "la chapelle Forcioli-Conti (d'Ajaccio) s'inspire directement des églises romanes dites en Corse "pisanes", dont la Canonica a fourni le modèle"¹¹. A Cargèse, la façade de la chapelle funéraire située dans le centre-ville reproduit exactement celle de l'église latine, située à moins de 500 mètres...

La conception de ces tombes relève d'attitudes diverses: on peut penser et réaliser soi-même l'édifice, opter pour un modèle de catalogue ou bien faire appel à un homme de l'art. Les résultats escomptés et obtenus sont bien évidemment totalement différents.

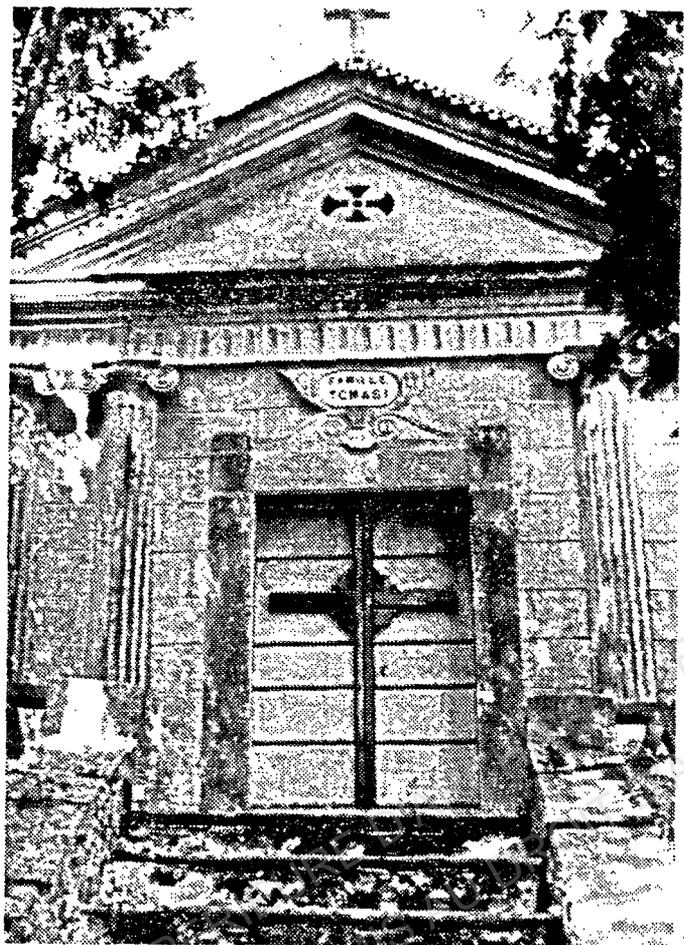
L'usage du catalogue d'articles funéraires se met en place en France vers le milieu du XIX^e siècle. Ce type de construction connaîtra ensuite une très grande diffusion, au point de devenir aujourd'hui majoritaire. A la fin du siècle, la plupart des tombes du commun étaient achetées sur plans, produisant, dans les grands cimetières comme celui du Père-Lachaise, une multiplication d'édifices identiques. Nous avons ainsi pu voir à Cargèse une tombe construite par un entrepreneur parisien, sur un modèle prédéterminé¹². Toutefois, cette pratique semble avoir été peu répandue en Corse. Les familles préféraient souvent faire appel au maçon du village, afin de se faire construire une tombe originale, qui se distingue de ses voisines. On peut certes trouver dans quelques communes, comme à Meria, dans le Cap-Corse, de nombreux exemplaires de la même tombe. Devons nous y voir un phénomène de mimétisme, la conséquence d'une mode à l'échelle du village, le signe de l'appartenance à un clan ou, plus simplement, l'œuvre d'un maçon local à l'imagination limitée? Toujours est-il que ce fait est assez rare, la tombe étant plutôt considérée comme un objet unique.

Nous ne voyons pas non plus se répandre en Corse la statuaire préfabriquée ou non, telle qu'on la retrouve en France ou en Italie. La symbolique funéraire traditionnelle - colonnes brisées, torches renversées, sabliers, crânes, os entrecroisés, etc - est rarement utilisée et apparaît comme superflue. Il en va de même pour les références antiques et gothiques, si populaires sur le continent, qui sont totalement absentes des espaces funéraires corses. Il est significatif, pour comprendre ce phénomène, de se référer à la comparaison entre maison et tombeau. Au XIX^e siècle, en France, l'éclectisme est de règle dans les habitations et l'architecture publique; il est donc inévitable qu'on le retrouve dans les tombeaux. En Corse, par contre, les

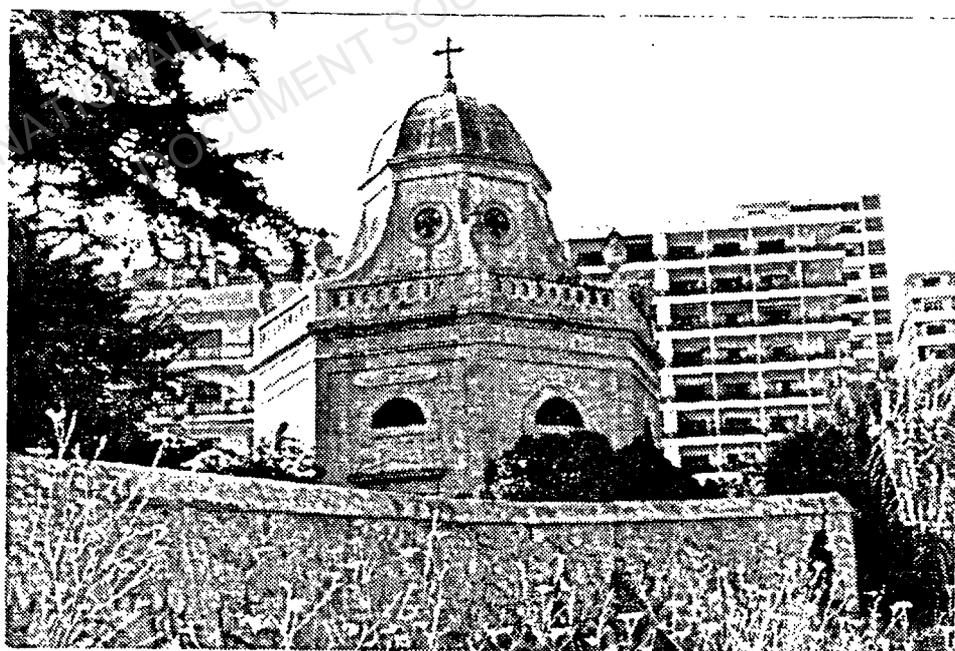
¹¹ J.M. PIANELLI "Champs des morts corses", op. cit.

¹² Sur le portail de la chapelle de la famille PAULIN-STEPHANOPOLI (1901), située route d'Ajaccio on peut voir la plaque "J. Bayeux, constructeur, 59 bd. de Srasbourg, Paris".

Particularités de l'espace des morts en Corse



RE DE MARSEILLE
AUTEUR



Symétrie, emploi des ordres classiques, composition axée ou centrée... tous les éléments d'une architecture monumentale sont employés pour les chapelles funéraires.

1. Famille Tomasi - Brando - Cap Corse.
2. Famille Roch-Paoli - Ajaccio - Route des Sanguinaires.

constructions restent tout à fait traditionnelles: la vogue de l'éclectisme n'a pas atteint l'île et n'a donc pas contaminé ses champs funèbres.

L'espace de la mort est pourtant entré, par l'intermédiaire des chapelles, dans le domaine de l'architecture. Dans les tombes des grandes familles, l'emploi d'un vocabulaire néo-classique résulte en premier lieu de l'influence italienne: lorsqu'on désire donner une image plus flatteuse à un bâtiment, on se tourne vers le modèle architectural italien. Celui-ci est implanté en Corse depuis bien des siècles, attendu que tous les architectes sont originaires de ce pays. D'autre part l'emploi de ce vocabulaire relève de la volonté de conserver une certaine sobriété dans la mort: le système de composition classique permet d'exalter la monumentalité sans tomber dans l'anecdote. "Le décor est volontairement simplifié. Les grandes compositions dont la Méditerranée raffole (...) sont l'exception. L'effort s'est porté sur l'expression architecturale. Les chapelles adoptent une grande variété de plans: dans le centre on préfère les formes hexagonales ou octogonales. Dans le Cap-Corse on retrouve des chapelles "marabout" de plan carré avec dôme écrasé. Dans le sud, les façades à fronton reprennent les compositions baroques. Le dôme à tambour semble être un spécialité ajaccienne" ¹³. Quelle que soit la forme retenue, c'est l'utilisation du vocabulaire architectural qui compte pour la mise en valeur de la tombe: le recours à un architecte devient quasiment obligatoire pour toute famille qui se respecte.

Plus que l'ornementation, c'est l'architecture qui permet de marquer sa position dans l'échelle sociale. Pour les grands, la tombe se rapproche du monument: bâtiment isolé sur sa parcelle, taille imposante, recul par rapport aux voies pour la mise en valeur, etc. L'usage du vocabulaire néo-classique devient donc naturel, car c'est celui employé dans tous les grands édifices publics de l'époque.

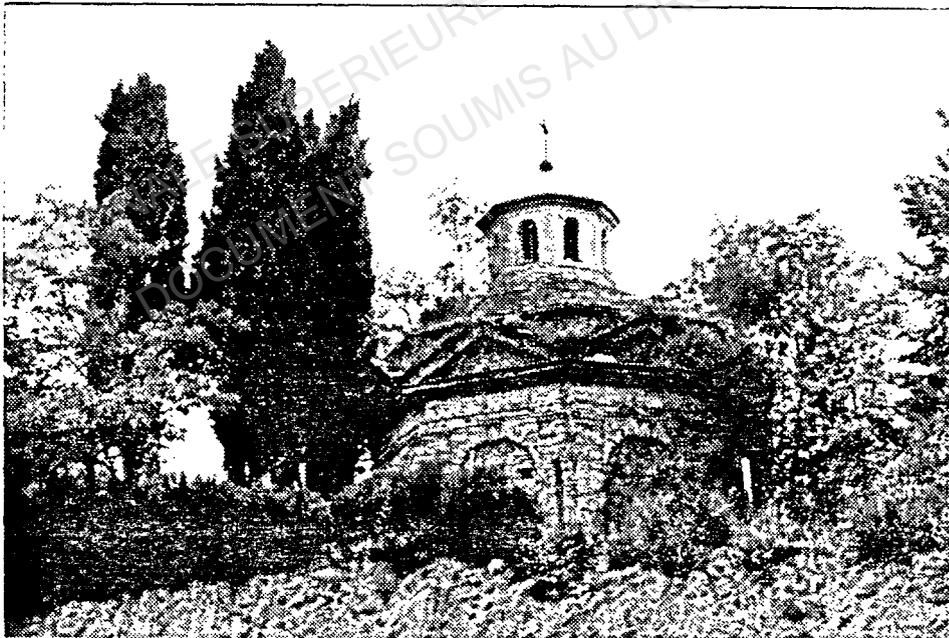
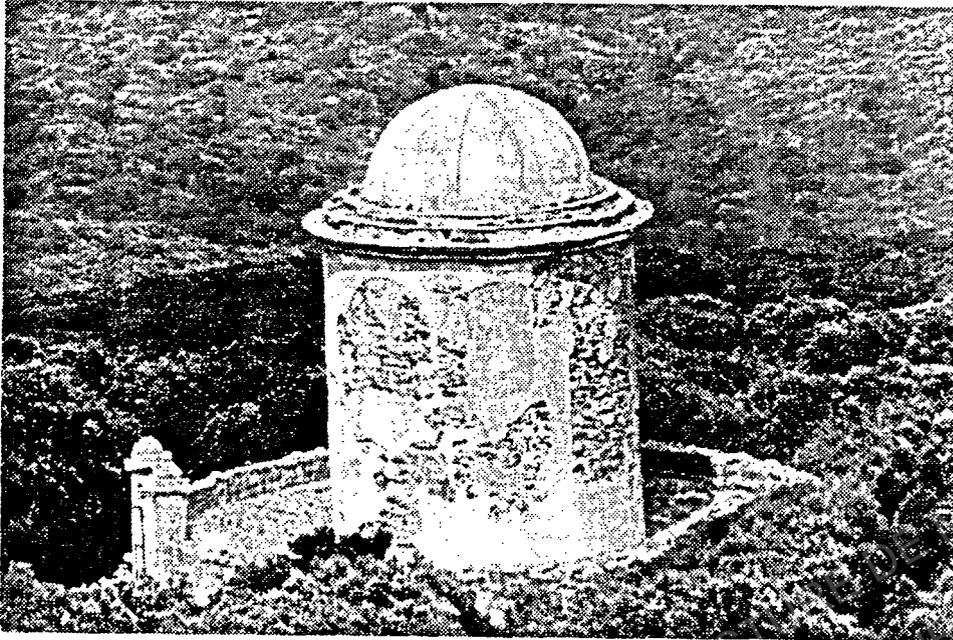
Pour les plus grandioses des chapelles funéraires, nous sommes entraînés au delà du rapprochement entre la maison et la tombe. Celle-ci devient un espace de représentation qui accueille un important public, non seulement pour les cérémonies funèbres, mais aussi lors des messes - généralement annuelles - qui y sont célébrées. Dans la forme comme dans l'esprit, les chapelles familiales s'apparentent alors autant (sinon plus) à des monuments religieux qu'à des habitations.

12.3- Le tournant des dernières années

La société occidentale a connu depuis le début du siècle de profondes modifications qui, malgré un certain retard, n'ont pas manqué d'affecter la Corse. Les bouleversements du système économique traditionnel - basé sur l'agriculture - ont entraîné un fort exode rural, qui s'est traduit par une désertification du centre de l'île. Les villages se sont peu à peu vidés de leurs habitants, contraints de rejoindre des zones plus urbanisées pour trouver du travail ou se rapprocher des grands équipements. Il y a eu un exil massif des corses vers la métropole et les colonies, ainsi qu'un transfert de la population rurale à l'intérieur même de l'île, vers les grandes villes et les régions côtières.

Les instances et les pratiques communautaires, déjà fortement dévalorisées au XIX^e siècle, ont été une nouvelle fois durement frappées. Quitter le village, c'était distendre un peu plus les liens qui unissaient la communauté. L'arrivée dans les grandes villes - et surtout dans les grands ensembles - a achevé de détruire ce type d'organisation sociale. Mais, par opposition, ce phénomène a entraîné la création, dans les lieux d'exil comme la Provence ou l'île de France, de réseaux d'attaches à l'intérieur de la diaspora. La famille semble, pour sa part, sortir renforcée de ces

¹³ J.M. PIANELLI "Champs des morts corses", op. cit.



Variations sur le plan centré:

1. Chapelle "marabout", Plan circulaire, simplicité des formes et de la modénature - Ersa - Cap Corse.
2. Plan octogonal, arcades et frontons, dôme à tambour, modénature complexe - Famille Paul-Marie Raffalli - Piedicroce - Castagniccia.

changements: l'éloignement ne détruit pas les relations de parenté, alors qu'il affaiblit les communautés villageoises. La cellule familiale est certes rétrécie mais, en ce qui concerne la vie sociale et politique, l'appartenance à une lignée reste un facteur déterminant.

Dans le domaine de la religion, la déchristianisation ressentie en Occident est présente en Corse, mais de manière atténuée. On rencontre de moins en moins de véritables pratiquants, mais la fidélité religieuse semble peu entamée: les grandes étapes de la vie sont toujours marquées par les cérémonies traditionnelles.

Cette évolution sociale a bien entendu eu des conséquences sur les attitudes liées à la mort. Les bouleversements économiques, la déchristianisation et l'urbanisation influencent à la fois les mentalités et les espaces. Toutefois les changements survenus ne sont pas aussi importants qu'en France continentale. Ici, l'évolution vers la "mort moderne" est ralentie par trois facteurs:

- L'appartenance de la Corse au monde méditerranéen qui est, comme nous l'avons vu, fortement attaché aux anciennes traditions funéraires (familiarité, importance de la religion et des croyances...)

- Le retard pris au XIX^e siècle sur le plan économique maintient la Corse dans une société semi-rurale où l'évolution est plus lente.

- Le conservatisme - voire l'immobilisme - lié à l'insularité, imprègne la mentalité corse et accentue le rejet des nouvelles conceptions.

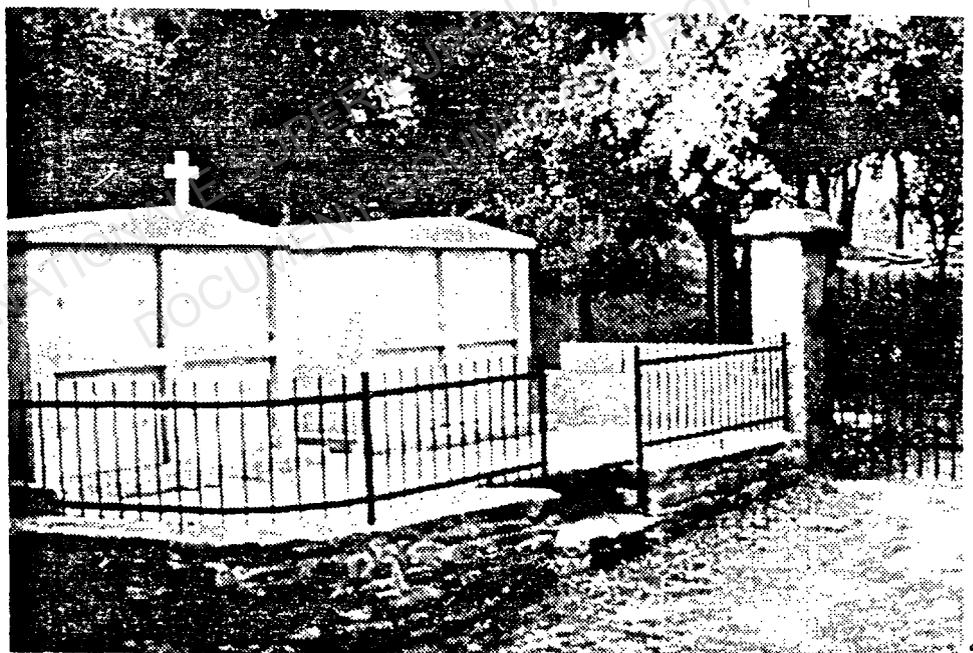
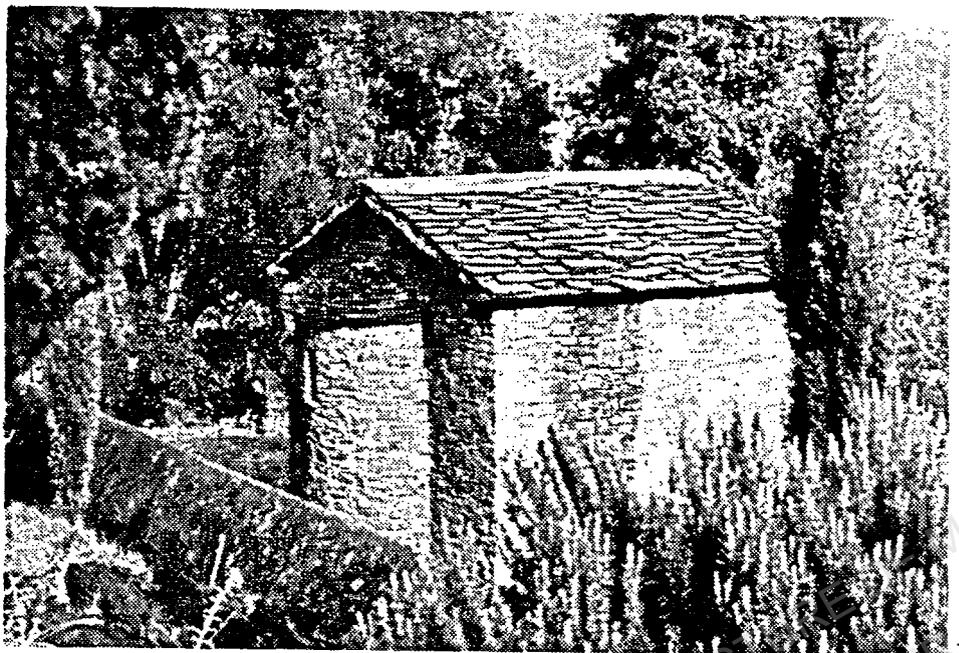
Les comportements et les pratiques se modifient bien dans le sens d'un gommage de l'idée même de la mort, mais avec une lenteur et des réticences significatives.

Modifications et persistances dans les pratiques

Les signes matériels du décès sont ainsi de moins en moins visibles. Le deuil n'est plus aussi strict qu'autrefois: la durée en est souvent réduite à quelques jours et il n'est plus obligatoire de porter exclusivement des vêtements noirs. Toutefois, les familles ressentent le devoir de s'en excuser. Par exemple, dans les avis de décès des journaux la famille fait inscrire qu'elle ne portera pas le deuil par respect des volontés du défunt. De la même manière, on n'assiste plus lors des enterrements aux tragédies d'autrefois. Les cris et les pleurs sont contenus; pourtant les prêtres constatent que dans les cimetières continentaux les familles corses sont parmi les plus expansives.

Sur le plan religieux, on remarque toujours une grande ferveur: pas un enterrement ne se déroule en Corse sans l'intervention du prêtre. Les cérémonies ont évolué, comme dans le reste de l'occident, suivant les principes du concile Vatican II, c'est à dire dans le sens d'une plus grande simplicité. Le culte des mort semble avoir diminué ou, plus précisément, avoir pris une nouvelle orientation: le mort n'est plus considéré comme un être doué de pouvoirs magiques qu'il faut se concilier. Désormais, on cultive plutôt le souvenir d'une personne; et on lit toujours l'image d'une famille à travers son tombeau. Aussi les visites au cimetières se poursuivent-elles régulièrement et les dépenses faites pour agrémenter les tombes demeurent-elles importantes.

C'est ce que semblent avoir compris un certain nombre de personnes qui en tirent parti. Nous sommes en effet sortis d'une économie d'autosuffisance et il n'est plus question de construire soi-même sa propre tombe. De même, les traditions d'entraide se perdent, au moins dans les villes. On a désormais besoin de s'adresser à une entreprise spécialisée: la mort est entrée dans le circuit commercial. Malgré la persistance de rituels anciens - toilette funèbre faite par des voisins, portage du cercueil par les hommes du village, etc. - les nouveaux usages commercialisés se répandent, soutenus par les entrepreneurs de pompes funèbres. Ainsi, la suppression par l'Eglise des différentes classes d'obsèques n'a pas entraîné leur disparition; elles ont



1. Un cas désormais exceptionnel: une chapelle construite par un maçon, utilisant des matériaux locaux, ici le schiste. On perçoit la mode du néo-régionalisme dans l'emploi de pierres apparentes. Dans les constructions anciennes, le schiste, friable, était toujours enduit. Famille Serrat - 1986 - Piedicroce - Castagniccia.

2. Aujourd'hui, la variété des modèles employés se restreint, et la majorité des tombes sont recouvertes d'un parement de marbre ou de granite poli. Ici, une famille a préparé à l'avance sa sépulture, sur sa propriété, à proximité de la tombe communautaire de Pozzo di brando.

simplement été transférées après la cérémonie religieuse, lors du convoi. Les familles corses étant toujours préoccupées par leur image, la dépense affectée aux obsèques est en constante augmentation.

Modifications de l'espace des morts

La commercialisation de la mort se transcrit également dans le paysage funéraire. Le marché de la mort est partagé entre les entreprises de pompes funèbres, qui prennent en charge le défunt jusqu'à son enterrement, et les marbriers qui se chargent de la construction des caveaux et de la vente des objets d'ornement. Les critères économiques conduisent ceux-ci à rechercher une rentabilisation des modèles proposés. La vente sur catalogue est donc très répandue, même si elle entraîne une uniformisation du paysage funéraire. Les tombes sont vendues sur plans, les statues et la décoration sont fabriquées en série, puis "personnalisées" par une plaque. Il devient exceptionnel de voir des tombes construites par des maçons. Seules quelques rares familles affirment une volonté de se distinguer en réalisant une œuvre personnalisée.

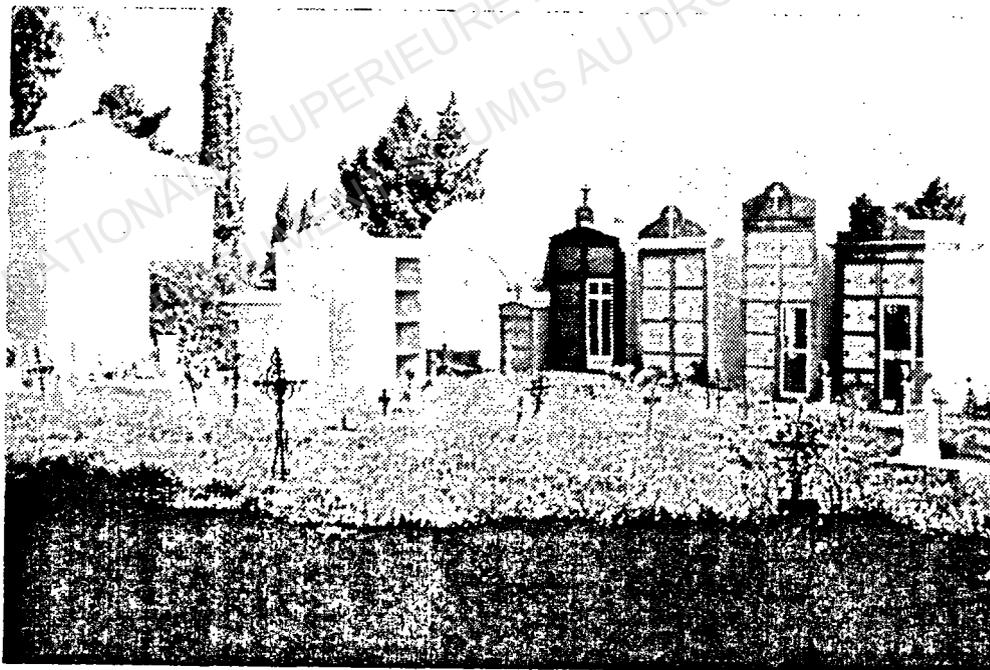
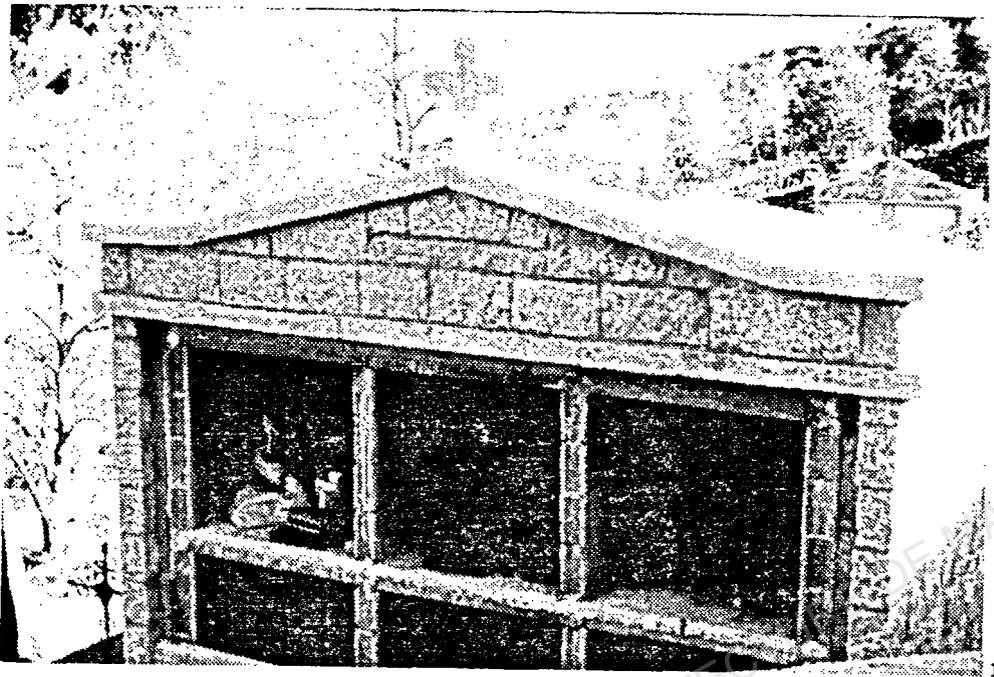
En Corse, la diffusion de modèles prédéterminés conduit à des aberrations. On voit construire des caveaux enterrés dans des régions où, auparavant, personne n'était mis en terre. De nombreuses entreprises travaillent maintenant à l'échelon national et proposent les mêmes modèles quelle que soit la région, sans s'adapter aux spécificités locales. Elles introduisent ainsi des caveaux souterrains, modèle le plus utilisé en France, alors que les habitudes corses sont tout autres.

Cependant, les familles semblent continuer à préférer les enfeus, conduisant les entrepreneurs insulaires à se spécialiser dans ce modèle. Malheureusement, on constate un appauvrissement du type: les enfeus sont toujours apparents, les chapelles sont incluses dans la structure et supportent quelques niches supplémentaires, la toiture n'est plus jamais travaillée et le décor se réduit à quelques lignes gravées dans la pierre. Désormais, c'est seulement le nombre d'enfeus qui induit la forme de la tombe, l'accent étant placé sur la rentabilisation des parcelles, surtout dans les cimetières urbains. Les marbriers que nous avons rencontrés à Bastia ne proposent pas pour ces tombeaux de véritables catalogues, ils se contentent de montrer quelques photos de leur réalisations "exemplaires" et ainsi conditionnent le choix du client.

La simplification du modèle ne résulte pas, comme on pourrait le croire, d'une diminution du budget consacré à la tombe. Le prix de la construction a bien sûr augmenté mais, selon les marbriers, au sujet de la mort les familles ne lésinent ni sur la main d'œuvre ni sur les matériaux. Il s'agirait donc plutôt d'un problème culturel, le travail architectural n'étant plus reconnu comme autrefois. L'architecture, entrée dans le paysage urbain, s'est effacée des espaces funéraires. On préfère maintenant consacrer son argent à l'achat de matériaux luxueux dont chacun peut reconnaître la valeur.

On constate que le granite envahit le cimetière corse, à l'instar du cimetière continental. Cette pierre n'était auparavant utilisée que dans certaines régions de l'île - centre et extrême sud - et, dans ce cas, sous forme de blocs taillés. Rien qui ressemble de près ou de loin aux plaques de granite poli si prisées aujourd'hui. Ces nouveaux parements brillants détonnent au milieu du paysage blanc des tombes anciennes. Le marbre blanc et les enduits à la chaux sont désormais remplacés par des surfaces lisses où le noir et le gris dominent. Certains voient dans l'emploi de minéraux résistants, et le recours à des matériaux polis, toujours brillants et propres, un refus d'entretenir les tombes¹⁴. Mais ceci peut également s'interpréter comme une volonté de durer

¹⁴ P.A. LABLAUDE "A l'ombre du clocher" in "L'architecture de la mort", Revue des monuments historiques n°124, dec. 82/ jan. 83.



1. Rares sont ceux qui, actuellement, recourent à un matériau régional (ici le granite), traité en bossage. Famille Mattei - 1988 - Prunelli di Casaconi - Castagniccia.
2. A longueur d'allée, le même type se répète, alors que les sommes consacrées à la construction d'une tombe sont toujours très élevées. Plutôt qu'un manque de moyens financiers, la raison en est peut-être un manque d'imagination de la part des marbriers. Cimetière de Bastia.

éternellement. Nous pensons qu'il faut davantage y voir une nouvelle preuve du respect rendu aux morts et du sentiment de fierté des familles corses. Il est en effet impensable de se contenter pour un proche du matériau le moins onéreux; le granite noir étant environ trois fois plus cher que le marbre, il s'impose...

Il est d'ailleurs significatif de constater que la plupart des entrepreneurs sont aujourd'hui des marbriers et non plus des maçons: les tombes sont entièrement recouvertes de plaques de pierre. Les maçons étaient capables de manipuler plusieurs éléments de construction, de s'adapter aux commandes particulières; avec les marbriers c'est l'uniformisation du paysage qui se profile: nombre de modèles restreint, matériau unique. Les rares chapelles qui se distinguent de la production de masse sont celles construites par des maçons, qui emploient des matériaux et des références variés.

L'espace funéraire connaît également de profondes modifications du fait de l'urbanisation. La taille des villes insulaires ne cesse de s'accroître, posant des problèmes fonciers aussi bien dans l'espace des vivants que dans celui des morts.

La concession perpétuelle instituée par le décret du 12 juin 1804 était conçue au départ comme exceptionnelle, de même que l'usage des pierres tombales. Mais, peu à peu, la personnalisation de la sépulture est entrée dans les mœurs, en Corse plus qu'ailleurs puisqu'elle va jusqu'à l'appropriation du terrain. Ainsi s'est imposée la conception du "cimetière-musée"¹⁵ où est conservé à perpétuité le souvenir des défunts. L'idée même de la perpétuité de la sépulture est si importante que nombre de tombes portent gravée l'inscription "à perpétuité", de peur qu'on ose un jour toucher aux sépultures.

Les cimetières créés au XIX^e siècle dans les grandes villes sont totalement saturés. Il est de nos jours quasiment impossible de trouver un emplacement dans les cimetières de Bastia et d'Ajaccio: les concessions perpétuelles occupent la totalité de l'espace disponible. Les villes poursuivant leur expansion, la taille des cimetières n'est plus en adéquation avec le nombre d'habitants. Il s'agit donc aujourd'hui de trouver de nouveaux terrains, voire de nouvelles solutions pour l'inhumation qui soient plus économes en surface. La commune de Bastia y est particulièrement confrontée, au point qu'actuellement des familles ayant des places disponibles dans leur tombe en prêtent à des parents ou amis qui n'en ont plus, en attendant une autre solution...

Dans l'ensemble de la Méditerranée, on recherche aujourd'hui une place pour les morts dans les villes en pleine expansion. En Corse, le problème se pose également en sens inverse: les espaces funéraires gênent souvent l'urbanisation. "Au sein même des villes on trouve encore de nombreuses chapelles privées qui survivent difficilement à la poussée immobilière anarchique de ces dernières décennies". A Ajaccio ce phénomène est particulièrement frappant: l'ensemble de tombeaux situé autour du cimetière, face à la mer, se trouve maintenant dans une zone résidentielle en plein développement et fait donc l'objet de convoitises foncières: "Actuellement des immeubles d'une affligeante laideur supportent difficilement d'avoir vue sur mer et pieds dans les tombes et d'aucuns aimeraient bien que les morts se poussent"¹⁶. A Bastia, le problème est identique dans la vallée du Fango, où les nouvelles constructions voisinent avec les tombes, qui sont de ce fait peu à peu abandonnées.

Les tombeaux situés dans les zones urbaines courent donc un grand danger. Leur destruction peut être accélérée, malgré les interdictions légales, par les promoteurs immobiliers. Une fois intégrée dans un quartier à vocation résidentielle ou, pire, industrielle, la tombe perd, à cause de son environnement, un peu de son caractère sacré. Ce phénomène, s'ajoutant à la dispersion progressive des familles, rend plus

¹⁵ Cf. M. RAGON "L'espace de la mort", op. cit.

¹⁶ J.M. PIANELLI "Champs des morts corses", op. cit.

Particularités de l'espace des morts en Corse



Dans les deux grandes villes corses, les tombes sur propriétés privées sont encerclées par des immeubles récents, que ce voisinage dérange.

1. Ajaccio - Route des Sanguinaires.

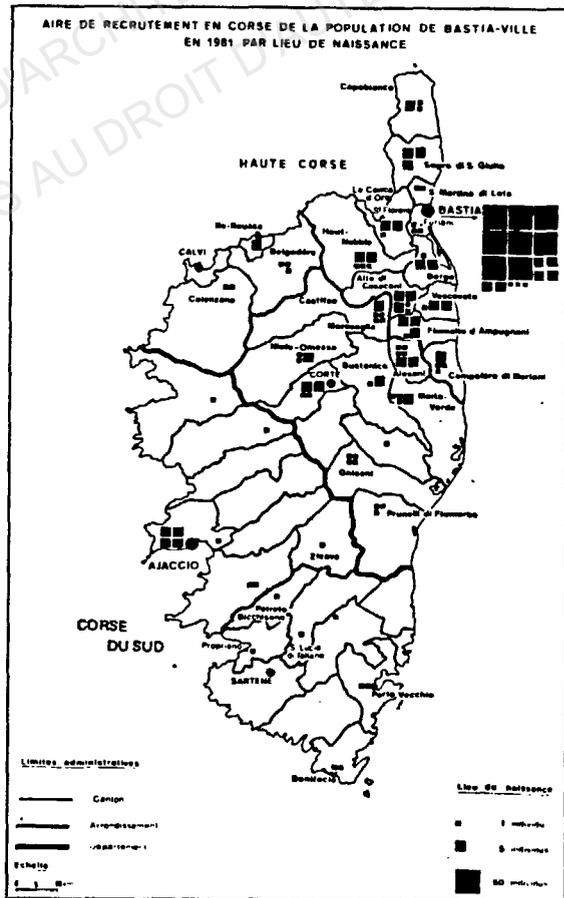
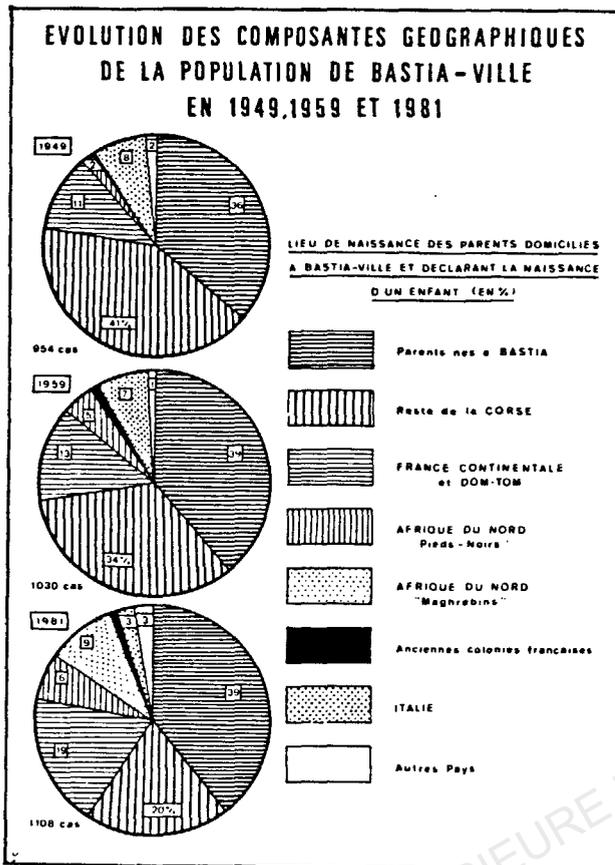
2. Bastia - Vallée du Fango.

fréquent l'abandon des tombeaux. Se pose donc, dans les villes, un problème de protection de ces édifices. Il serait en effet dommage de perdre des témoignages aussi importants du passé de chaque cité et de laisser tomber en ruine des tombes aux qualités architecturales indéniables. Il serait donc utile d'envisager une protection de certains monuments par le service des Monuments Historiques, comme cela a été fait au cimetière du Père-Lachaise.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2- BASTIA: RAPPORTS ENTRE LA VILLE ET SON CIMETIERE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Les origines de la population de Bastia. Tableaux et schémas de Y.E.Kolodny in. "L'espace social: Acteurs, enjeux", op. cit.

Histoire et population

Nous ne pouvons aborder le problème des espaces funéraires à Bastia sans évoquer, même succinctement, les caractéristiques générales de la ville.

Fondée au XV^e siècle par les génois, Bastia jouera durant une grande part de son histoire le rôle de capitale de la Corse. Elle conservera la même configuration jusqu'au siècle dernier: Terra-Nova, à l'intérieur des murs, détient les pouvoirs économiques et politiques de l'île et abrite le palais des gouverneurs; en parallèle, Terra-Vecchia se développe grâce aux activités liées au trafic portuaire. C'est seulement en 1830 que seront entrepris les premiers grands travaux destinés à donner un nouveau visage à la commune. Le tracé de nouvelles voies et la construction de l'actuel port de commerce décongestionnent la vieille ville et dirigent l'extension urbaine vers le nord. Bastia connaîtra alors une forte expansion économique - qui, malheureusement, sera de courte durée - suivie d'un essor démographique important. Le trafic portuaire et les nouvelles industries - tanneries, savonneries, etc - attirent de nouvelles populations venues de l'étranger ou des villages environnants. Dans le même temps, la ville se voit dépossédée de sa fonction de capitale au profit d'Ajaccio, cité rivale. Elle ne redeviendra préfecture qu'avec la création du département de la Haute-Corse, en 1975.

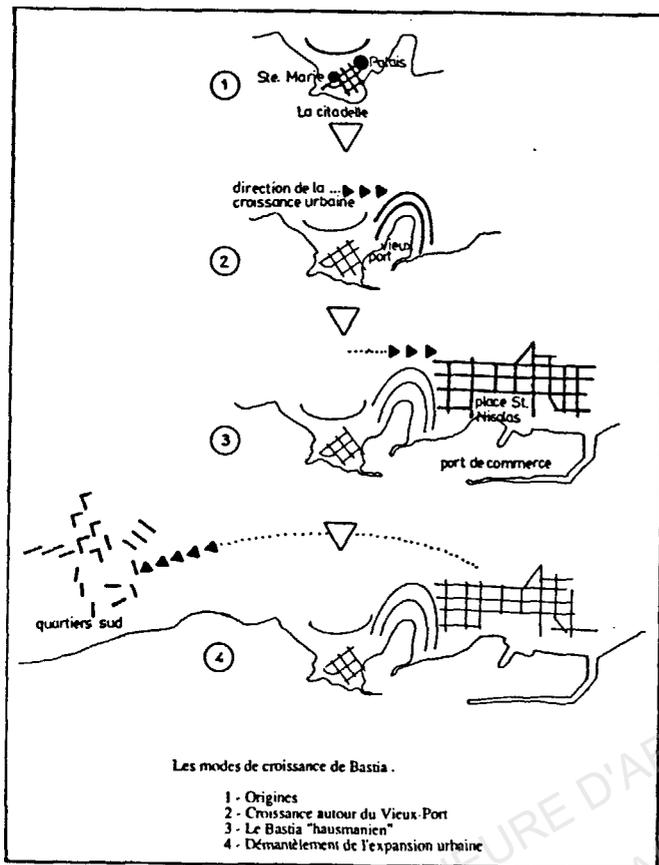
Cependant, le véritable essor de la commune est très récent: l'aspect actuel de Bastia est marqué par les changements des dernières décennies. La poussée urbanistique ne survient, en Corse, qu'après la Seconde Guerre Mondiale. La désertification des zones rurales s'accroît au profit des grandes agglomérations. Bastia, enfin délivrée de la malaria, peut s'étendre vers le sud, dans la plaine côtière. Cette partie de la ville, autrefois déserte, est aujourd'hui totalement occupée par les habitations et les entreprises. La commune rejoint le groupe des grandes agglomérations françaises, davantage par son rayonnement que par sa taille puisqu'elle ne comptait, en 1982, que 45000 habitants. En effet, elle dessert à la fois le nord de l'île et l'ensemble de la plaine orientale; de plus, elle regroupe la majeure partie des emplois non agricoles: administration, services, commerce, petites industries, transports maritimes, etc. Ainsi l'I.N.S.E.E. définit "le grand Bastia" regroupant dix communes allant de Arena, au sud, à Erbalunga, au nord, qui rassemblait 65000 habitants au dernier recensement; c'est à dire 49% de la population de la Haute-Corse.

L'augmentation de la population durant ces dernières années n'est pas due à un fort taux de natalité, mais plutôt à une importante immigration. Selon l'étude de Kolodny, seulement 39% des personnes y résidant sont natives de Bastia-ville¹. Une grande part de la population semble donc être installée dans la cité depuis moins d'une génération: 3 habitants sur 10 sont arrivés après 1968². Les origines géographiques de la population bastiaise sont très diversifiées: corses de l'En-Deça des Monts; continentaux venant, en particulier, de la région parisienne ou de la région P.A.C.A.; rapatriés d'Afrique du Nord, originaires ou non de Corse; italiens de la deuxième ou troisième génération; immigrés récents marocains ou portugais, et quelques autres pays moins représentés. Cette diversité d'origines n'empêche pas le développement d'une identité propre à la ville: on se sent bastiais, souvent par comparaison avec les nouveaux venus.

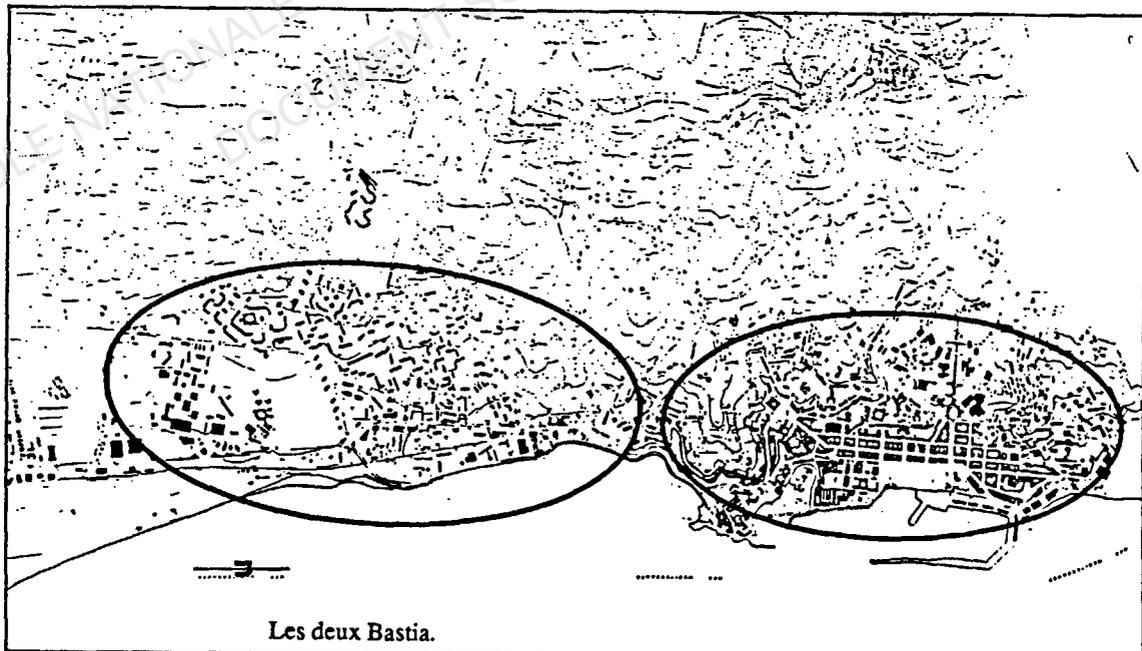
¹ Y.E. KOLODNY "Espace migratoire et urbanisation: l'exemple de Bastia" in "L'espace social: Acteurs, enjeux", revue Etudes Corses n°26, Corte 1986.

² Cf. J. RENUCCI "Un quart de siècle de bouleversements" in "Corse, Encyclopédies régionales", ed. Christiane Bonetton, 1979.

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



1



Les deux Bastia.

2

1. Les différents modes de croissance urbaine de Bastia.

2. La bipolarisation de l'espace urbain.

Schémas extraits de "Pour une logique urbaine de Bastia", S. Fournier, Marseille 1987.

Les composantes urbaines

L'aspect urbanistique de Bastia est marqué par deux éléments majeurs:

- Le relief détermine pour la ville une croissance linéaire: La cité, coincée entre mer et montagne, s'étend sur une étroite bande littorale. La superficie globale de la commune est assez grande, mais la part de sites facilement utilisables y est très faible. Le coût des terrains situés en plaine est donc assez élevé, ce qui conduit la commune à créer des réserves foncières en vue de diriger le développement urbain et d'implanter les nouveaux équipements.

- La bipolarisation de l'espace urbain: Bastia est composée de deux secteurs nettement séparés; au nord, un espace commercial et résidentiel qui englobe le centre-ville; au sud un secteur plus défavorisé de grands ensembles et d'industries. Les dernières extensions (quartiers du Fango et de Paese-Novo) ne tendent malencontreusement pas à rééquilibrer la ville. Le nord reste résidentiel et reçoit les grands équipements de prestige comme la Préfecture et le lycée, alors que le sud voit se développer l'habitat social.

Les zones de croissance future de la ville se situent donc pratiquement aux deux extrémités de la commune. Le développement est aujourd'hui perpendiculaire au littoral, contrebalançant l'aspect linéaire de la ville. Le problème foncier reste toutefois important: l'urbanisation étend son territoire vers les hauteurs, mais l'utilisation de terrains à forte pente augmente les coûts de construction.

2.1- LES USAGES FUNERAIRES

Les caractéristiques historiques et sociales que nous avons évoquées exercent une influence sur les usages liés à la mort. Dans l'ensemble, les attitudes bastiaises sont semblables à celles que nous avons décrites pour le reste de l'île. Cependant, nous décelons certaines spécificités liées à l'urbanisation et à des facteurs locaux.

Les pratiques

Bastia est une ville portuaire, donc plus largement influencée par les modes de vie continentaux. Le brassage des populations multiplie les cultures en présence et rend plus facile l'assimilation des idées nouvelles. De plus, sa qualité de grande agglomération accélère ce processus en rendant inévitable le changement des modes de vie.

Les modes de peuplement de la ville sont à l'origine de certaines particularités. Nous avons vu qu'une grande part des habitants de Bastia est issue de l'extérieur de la commune. Malgré une certaine facilité d'intégration, nombreux sont ceux qui conservent des liens avec leur région d'origine. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne les corses récemment implantés à Bastia. Ils restent très attachés à leur village natal - comme le montre l'usage de l'habitat estival¹ - et la plupart du temps, émettent le souhait d'y être enterrés. Les corses considérant comme sacrée la relation qui les unit à leur terre, le tombeau familial en devient le symbole même.

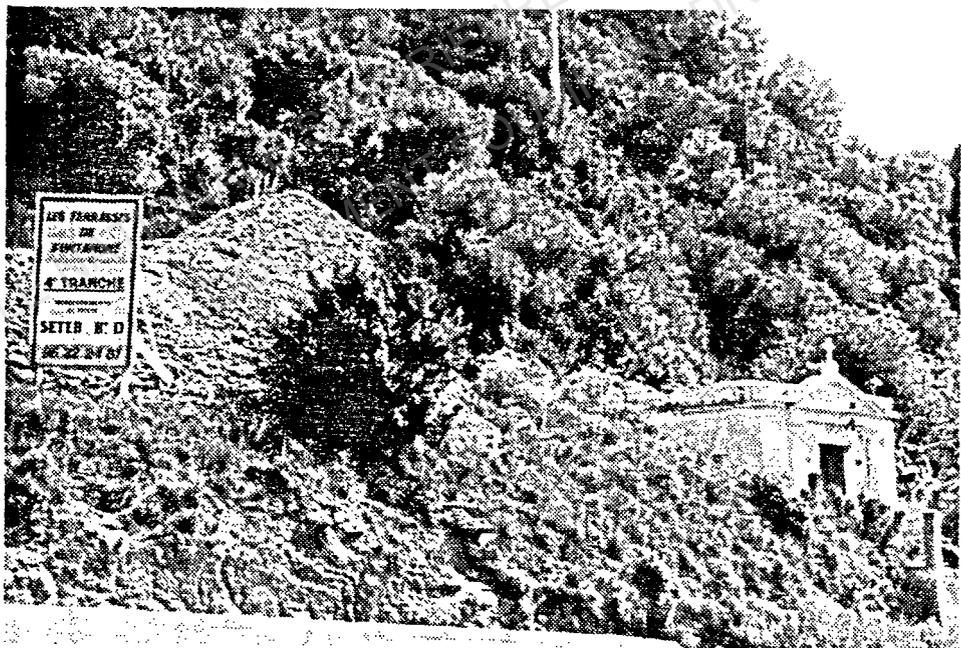
Outre cet apport intra-régional, la population bastiaise compte nombre d'immigrés d'autres provenances. Durant ces dernières années, les exploitations agricoles ont drainé une population étrangère importante - marocains, espagnols, portugais - qui, peu à peu, a fait souche. Le paysage religieux de la ville est donc sensiblement différent de celui de la Corse de l'intérieur. Les catholiques restent majoritaires mais il faut maintenant tenir compte, en particulier dans l'aménagement d'un cimetière, de la présence d'autres cultes: à l'ancienne communauté juive est venue s'adjoindre une importante communauté musulmane.

D'autre part, l'urbanisation de Bastia a entraîné l'adoption d'un certain nombre d'usages nouveaux, comparativement à ceux en vigueur dans les villages. La configuration des espaces, les modes de vie urbains contribuent à modifier les attitudes. Ainsi, le découpage de la commune en paroisses, chacune comprenant sa propre église, multiplie les points de départ et les itinéraires des convois funèbres. La cérémonie est moins ritualisée: on ne peut plus signaler le décès à l'ensemble de la communauté en effectuant un tour de ville. Les problèmes dus à la circulation automobile et l'accélération du rythme de vie ont rendu également impossible la présence des prêtres lors de l'inhumation. Le nombre de décès journalier ne leur permet pas, matériellement, de suivre tous les convois. De même, l'augmentation de la distance à parcourir entre l'église et le cimetière rend obligatoire l'utilisation d'un corbillard et interdit le porter du cercueil par les voisins ou les amis.

La commercialisation de la mort est ici plus avancée que dans les villages. La raison essentielle est que le "marché" offert par la ville est à la fois plus large et plus accessible. Les marbriers s'installent dans les environs du cimetière et augmentent leur clientèle en proposant à la fois des objets funéraires et des objets de décoration courants. La proximité du port rend plus facile l'approvisionnement en granite, puisque celui-ci est très rarement produit en Corse. On le fait généralement venir

¹ Les familles quittent Bastia (et Ajaccio) pendant l'été, pour rejoindre la maison natale et reviennent pour la rentrée scolaire.

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



1. Le tombeau autrefois situé à la limite de l'octroi est aujourd'hui encerclé par l'urbanisation.
2. Les chapelles de la vallée du Fango sont elles-aussi menacées par les constructions nouvelles.

d'Italie, d'Afrique ou même du Brésil, alors même que la Corse possède une carrière importante et tente actuellement de développer son exploitation¹. Mais la prise en main du marché funéraire par des entreprises nationales n'incite pas à se préoccuper des spécificités locales.

Toutefois, malgré ces progrès vers une modernisation de la mort, Bastia reste attachée aux traditions anciennes. La mort y est toujours intégrée dans la vie sociale et, même si on en parle moins, reste présente dans l'inconscient: on continue de s'y préparer de son vivant. La rupture qu'entraîne un décès est également marquée nettement dans la vie quotidienne. Aussi les cérémonies funéraires voient-elles se rassembler un très grand nombre de personnes. L'ensemble des proches et des voisins suit le convoi, accompagnant le mort jusqu'à sa dernière demeure et épaulant la famille: la vie des quartiers rejoint ici celle des petits villages. L'aspect même de la ville est marqué par cette insertion de la mort dans la vie sociale: on y remarque très souvent, sur les maisons, les draperies noires qui entourent la porte d'un défunt. Et sur la promenade de la place Saint Nicolas, nombre d'élégantes bastiaises portent encore le deuil...

Les espaces

Dans la commune, les chapelles familiales situées sur des propriétés privées sont assez peu nombreuses; surtout si l'on se réfère à sa cité rivale, Ajaccio, où s'est développé, le long de la route des Sanguinaires, une immense voie funèbre.

Nous n'en trouvons aujourd'hui que de rares exemples qui, malheureusement, sont peu entretenus. Dans le quartier du Fango, autrefois réservé aux jardins, les tombes regroupées autour de la chapelle de l'Annonciade sont réduites à l'état de ruines et celles qui subsistent au pied des immeubles menacent de subir le même sort. Le hameau de Cardo et le quartier Saint-Antoine - ancien emplacement du cimetière - comptent eux aussi quelques chapelles funéraires de dimensions modestes. En fait, les familles bastiaises semblent avoir été peu tentées par ce type de sépulture. Hormis le tombeau situé à l'emplacement de l'ancien octroi, au sud de la ville, aucun ne laisse transparaître autant de faste que, par exemple, dans le Cap Corse.

Pour expliquer la simplicité et le nombre restreint des chapelles sur propriétés privées, plusieurs hypothèses peuvent être avancées. Il est indéniable qu'il existait, au XIX^e siècle, de grandes familles de souche bastiaise, enrichies dans le commerce portuaire. Elles auraient pu, si elles l'avaient désiré, construire elles aussi des tombeaux majestueux. Avaient-elles une propension naturelle à la modestie ou préféraient-elles faire bâtir leur tombeau dans leur village d'origine? Il est difficile de trancher.

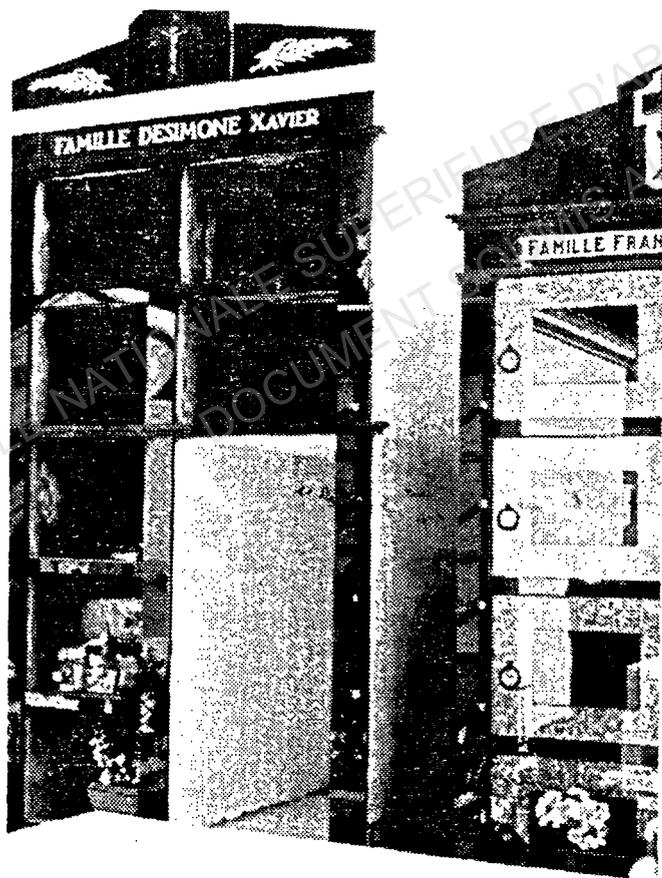
On peut se référer à l'antagonisme qui sépare depuis fort longtemps les deux grandes villes insulaires. A l'époque qui nous intéresse, cette rivalité avait été renforcée par l'intervention de Napoléon qui marqua une nette préférence pour la cité de l'Au-Delà des Monts, ravivant les jalousies réciproques. Les réputations qui se sont forgées en ce temps marquent encore les deux villes: Ajaccio la brillante, l'insouciant et Bastia la laborieuse, la consciencieuse. Aussi pouvons nous penser que, face au luxe déployé par les ajacciens dans leurs tombeaux du front de mer, les bastiais ont choisi, pour se démarquer, la simplicité, voire l'austérité. Les tombes que nous voyons aujourd'hui sont donc ornées et travaillées mais conservent, y compris au sein du cimetière, une certaine sobriété.

¹ La société GRANICORSE extrait de la carrière située près de Porto-Vecchio un granite dont les qualités sont reconnues. Elle commercialise notamment des plaques non polies, dont l'aspect est totalement différent de ce que l'on est désormais habitué à trouver chez les marbriers.

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



1



2

1. Le cimetière de Bastia, dans ses parties anciennes, offre un paysage très diversifié grâce à l'utilisation de différents types de tombes.
2. Aujourd'hui, celui-ci s'uniformise, les tombes reprennent inlassablement les mêmes formes et les mêmes matériaux.

Mais nous pouvons comparer l'importance de l'espace consacré aux morts dans les deux villes (ou simplement entre Bastia et les villages environnants). On constate alors que Bastia possède un cimetière municipal relativement petit, et que cela n'est pas dû (comme ailleurs) au grand nombre de cimetières privés. Il est donc probable que de nombreuses familles bastiaises ont préféré construire leur tombeau dans leur village d'origine.

Le cimetière actuel date du milieu du XIX^e siècle. Après l'édiction des lois sur l'inhumation, la position et la salubrité du cimetière initial sont contestés. Celui-ci, situé près de l'ancien couvent Sant'Angelo, est dénoncé comme propagateur de nuisances et de maladies. Aussi, en 1817, le conseil municipal décide-t-il de le transférer vers le nord, dans la plaine Saint Nicolas. Cette mesure ne sera jamais appliquée, faute de réunir les fonds nécessaires à l'achat du terrain. En 1847, la ville s'est étendue et le cimetière est saturé; la situation devenant plus critique, on décide d'un transfert provisoire à Paratojo, sur une parcelle en location, en attendant de trouver un autre emplacement. La municipalité se décide finalement pour le terrain de Porette à Montesoro. N'ayant pas l'argent nécessaire pour acheter le terrain et l'assainir, elle décide d'une souscription sous forme de vente de lots. L'inauguration du cimetière Saint-Antoine a lieu le 2 novembre 1849 en présence d'une foule immense¹.

Ce cimetière est composé suivant les principes classiques: la clôture dessine un rectangle presque parfait; l'entrée monumentale, face à la mer, ouvre sur une grande allée centrale qui partage en deux le terrain. De part et d'autre de cette allée, le recoupement à angle droit des voies secondaires forme des carrés, affectés aux concessions ou aux fosses communes. La croix est, évidemment, mise en bonne place, au centre de la composition. Du centre vers la périphérie, on voit se matérialiser nettement une hiérarchie: les chapelles alignées sur l'entrée et la grande allée sont les plus somptueuses, alors que vers l'extérieur se répètent les modestes tombes à enfeus. Une des particularités bastiaise est que nous ne trouvons pas (à l'inverse d'Ajaccio, Corte ou la plupart des villages) d'enclos privés aux abords du cimetière. La grande majorité des cimetières que nous avons rencontrés ont généré une "urbanisation annexe" importante. Nous ne trouvons pas ici cette façon de se singulariser tout en reconnaissant un espace funéraire commun.

La plupart des tombes qui composent le cimetière datent d'avant la Première Guerre Mondiale. Les types sont très variés: enfeus apparents, chapelles, sarcophages et quelques rares caveaux enterrés; mais le système des tombes à niches est largement majoritaire. Chaque sépulture est individualisée, on peut en faire le tour et, souvent, une chaîne vient renforcer l'appropriation. Elles font preuve, comme nous l'avons déjà remarqué d'une grande sobriété; leur taille reste modeste et la part laissée à la décoration n'est pas exagérée. Même si les tombes anciennes dominent, la part des plus récentes n'est pas négligeable. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les constructions sont toujours nombreuses et, souvent, prévues à l'avance, puisque nombre d'entre elles sont encore inoccupées. Ces nouvelles tombes conservent une taille réduite mais sont désormais toutes issues du même modèle: enfeus apparents empilés, auxquels on adjoint parfois une chapelle-couloir, le tout recouvert de l'inévitable granite poli gris ou noir. Leurs proportions globales ont également évolué. Les concessions sont maintenant de taille beaucoup plus petite; l'espace au sol étant réduit, on augmente la hauteur de la construction afin d'offrir un nombre de niches équivalent.

¹ Cf. catalogue de l'exposition "Bastia: un siècle d'urbanisme, 1830-1937", Archives départementales de la Haute-Corse, 1981.

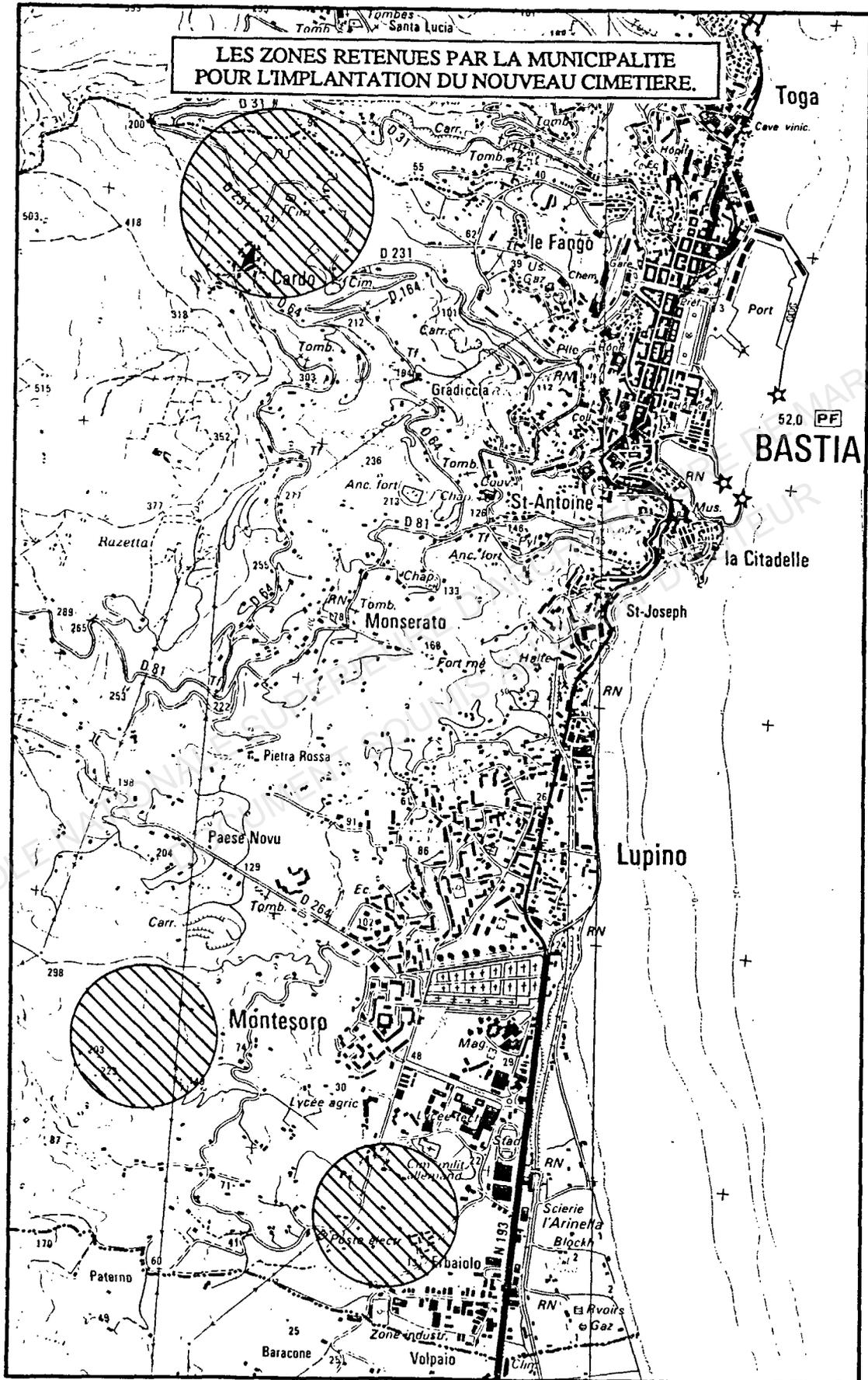


Les tombeaux sont entretenus régulièrement et sont ornés de fleurs et de bibelots. Cimetière de Bastia.

Les tombes sont l'objet de visites fréquentes, voire, pour certaines, quotidiennes. Les tombeaux semblent être entretenus régulièrement et sont ornés de fleurs et de bibelots. L'espace du cimetière n'est donc pas désert: on y rencontre toujours du monde, quelle que soit l'heure de la journée. Mais il est aujourd'hui totalement saturé. Lors de notre visite nous n'avons trouvé qu'un seul emplacement libre sur l'ensemble du terrain. Vu le nombre de demandes de concession en attente, l'extension réalisée au sud par la municipalité ne permettra de résoudre le problème qu'à très court terme. La commune, consciente de cette situation de fait, a engagé des études afin de déterminer un emplacement pour créer un nouveau cimetière. Parmi les diverses solutions proposées, aucune n'a été retenue définitivement à l'heure actuelle. La première étape de notre projet consistera donc à choisir un terrain pour le réaliser.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



2.2- UN NOUVEAU SITE FUNERAIRE

Le choix d'un emplacement

Quels que soient les souhaits qui président à la création d'un cimetière, son aspect général et sa situation seront conditionnés par des données urbanistiques. Ceci est particulièrement vrai à Bastia où la superficie nécessaire à la réalisation d'un cimetière semble peu compatible avec l'exiguïté des terrains constructibles.

Les visites à la tombe familiale sont, en Corse, toujours fréquentes. Il est donc souhaitable que le cimetière soit d'accès facile. Il paraît judicieux de situer un cimetière à proximité des zones d'habitat, raccourcissant ainsi les distances à parcourir. Pourtant il est totalement exclu - à Bastia comme ailleurs - de réserver des terrains proches du centre-ville à des fins d'inhumation: la pression foncière et la nécessaire rentabilisation des investissements rendent cette hypothèse financièrement irréalisable.

De même, choisir un terrain plat, permet un aménagement plus facile et donc un moindre coût; mais ces avantages sont également valables pour tout type de construction. Dans une ville comme Bastia où les terrains plats sont rares, on préférera les conserver pour y implanter de l'habitat ou, surtout, des équipements qui ne peuvent que difficilement s'adapter à un relief mouvementé.

A ces données du foncier qui s'appliquent à toutes les constructions s'ajoute, pour un cimetière, le problème du gel des terrains qui l'entourent. La loi interdit en effet d'élever une habitation à moins de 35 mètres des sépultures; de plus, dans un périmètre de 100 mètres, toute construction est soumise à une autorisation du maire de la commune. Construire dans les environs d'un cimetière constitue donc un périlleux exercice. Nous devons donc en tenir compte dans le choix d'un site funéraire sous peine d'oblitérer fortement le développement de la ville.

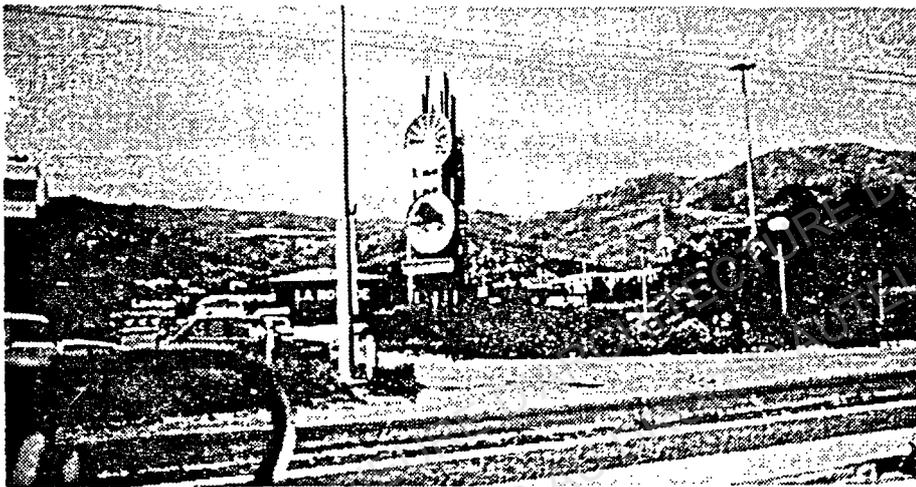
Le fait de préserver un grand espace pour les morts au sein d'une ville pose de graves problèmes au niveau foncier. La solution des cimetières de quartier paraît intéressante: en accord avec la familiarité des vivants avec les espaces funéraires, elle permet d'insérer ceux-ci dans l'espace quotidien. Un découpage en quartiers permettrait à chacun de s'investir plus facilement dans son cimetière et donc de lui donner une identité propre, à l'exemple des cimetières de village.

Le fractionnement de la surface nécessaire aux sépultures peut aussi être avantageuse sur le plan foncier: il est souvent difficile de trouver de grands terrains disponibles. Mais cela augmenterait la superficie de terrain gelés au périmètre des cimetières. De plus, la législation autorise facilement les extensions de cimetières mais, dans le cas de créations, cinq ans de délais sont nécessaires. Ce chiffre, multiplié par le nombre de quartiers, rend cette proposition actuellement idéaliste.

Nous nous trouvons donc contraintes de choisir un terrain suffisamment grand pour couvrir les besoins de l'ensemble de la commune. Bien que n'ayant pas la prétention de faire un projet réel, nous souhaitons, pour le moins, être réalistes. Aussi nous situerons nous dans la sélection de terrains déjà opérée par la municipalité. Deux d'entre eux sont situés au sud de Bastia, l'un sur l'étroite bande plate proche du littoral, l'autre sur les hauteurs de Montesoro. Deux autres emplacements se trouvent à l'ouest, sur chacun des versants de la vallée du Fango.

Parmi les sites sélectionnés, nous éliminerons tout d'abord - en vertu des raisons évoquées plus haut sur le plan foncier - les terrains susceptibles d'être urbanisés dans un futur proche. Restent donc les terrains placés dans les hauteurs. Leur relief accidenté les rendent difficilement utilisables de façon rentable pour la construction

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



Cette vue latérale depuis la route nationale nous montre que les terrains situés sur les hauteurs de Montesoro et, en particulier, le terrain retenu pour l'implantation du cimetière, sont nettement visibles depuis l'entrée sud de la ville.

d'habitations. Alors qu'un cimetière aménagé en gradins est parfaitement envisageable: les travaux de terrassement sont certes à prendre en compte, mais les problèmes de fondements sont beaucoup moins importants.

Entre les terrains en pente du Fango ou de Montesoro, nous opterons pour le second pour diverses raisons. Nous invoquerons en premier lieu la proximité de l'actuel cimetière, donc une perpétuation d'habitudes anciennes. D'autre part, nous pensons que le cimetière sera beaucoup plus en évidence sur les buttes de Montesoro qu'au fond de la vallée du Fango. Partant du constat suivant lequel les espaces de la mort sont, en Corse, plus volontiers exhibés que cachés, nous pensons qu'une situation élevée, à l'entrée sud de la ville, visible depuis la route nationale sera préférable. Sur le plan des rapports familiaux avec la mort, cet emplacement conviendra également puisque le terrain a toutes les "qualités requises" pour le repos des défunts: vue sur la mer, bonne exposition, etc.

Nous tenons toutefois à préciser que le choix du terrain n'est ici nécessaire que pour donner un support à notre réflexion. Les idées et les principes que nous allons développer sont valables pour tout autre site de Bastia, puisqu'ils sont fondamentalement basés sur l'analyse préalable. Il convient néanmoins de respecter certains critères: si le lieu choisi était totalement isolé et caché, il ne s'adapterait pas à ce que nous avons constaté quant à la position des espaces funéraires dans le territoire.

Un projet à l'échelle de la ville

Par projet à l'échelle de la ville, nous entendons non seulement désigner un cimetière dont les dimensions répondent aux besoins actuels et futurs de la commune, mais aussi préfigurer un objet construit qui donne symboliquement la mesure de la cité.

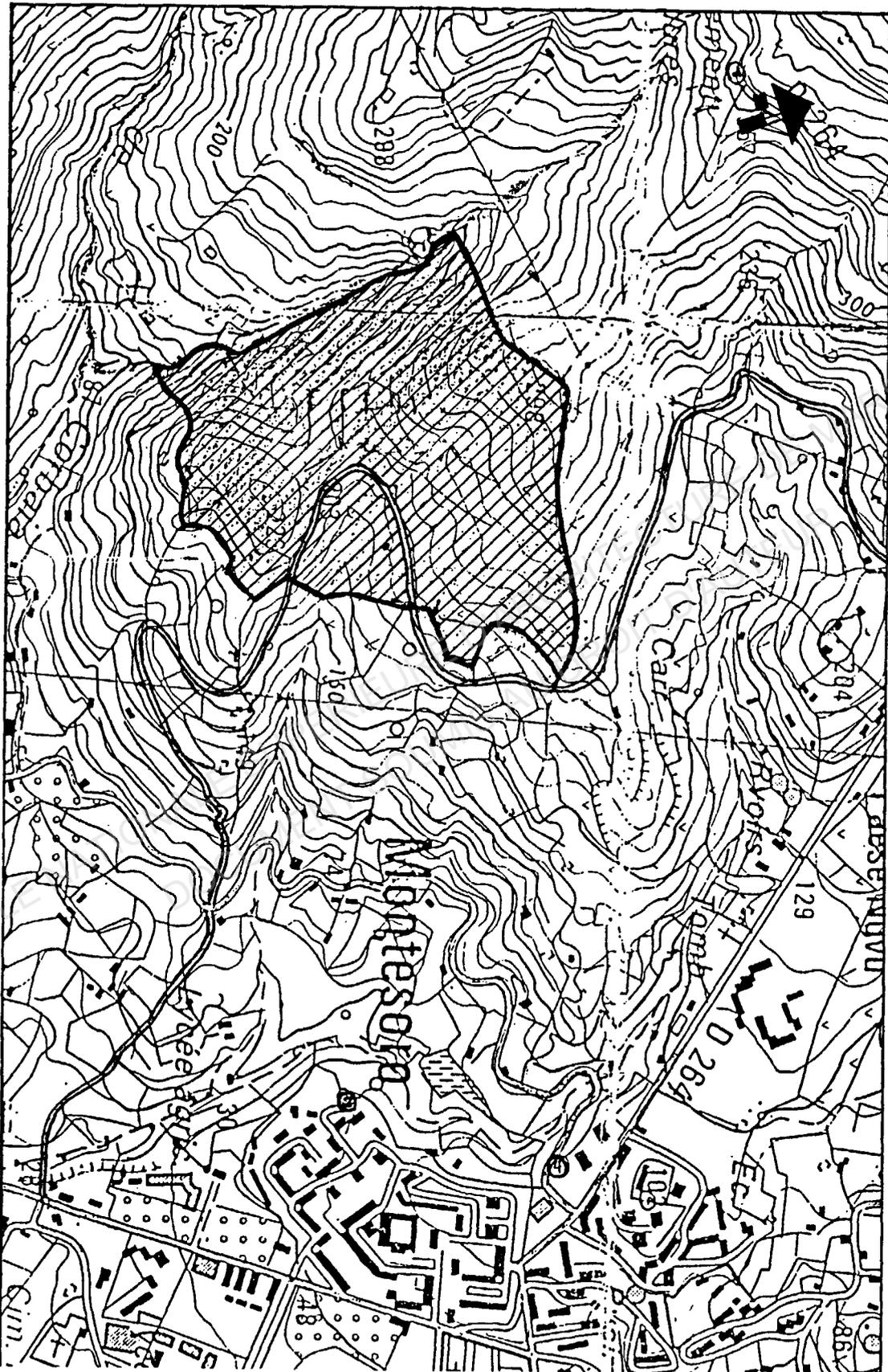
En effet, nous avons déjà remarqué que la ville et le cimetière présentent, au même titre que la maison et le tombeau, des analogies frappantes. Le cimetière constitue souvent le double de la ville, il en reproduit l'image. Cette assertion, placée dans le contexte corse, nous permet d'affirmer que le cimetière peut jouer le rôle de porte-parole de la cité. Suivant l'exemple des tombeaux qui affichent la puissance des familles corses, le cimetière constituera, à l'échelle urbaine, le symbole de la communauté: au travers de cet espace funéraire, nous souhaitons dessiner l'image idéale que la cité donne d'elle-même.

Les problèmes urbains que nous avons évoqués - bipolarisation, importance du relief - peuvent difficilement être résolus, mais peuvent trouver une solution métaphorique dans l'espace funéraire. Ainsi, la réalisation d'un grand cimetière commun peut symboliser la réunification des deux parties de la ville et, peut-être, marquer le départ d'une politique de rééquilibrage.

De la même manière, le cimetière peut être utilisé pour donner une meilleure image de la cité. Un ensemble monumental, à l'architecture soignée, visible depuis l'entrée de la ville permettrait de contrebalancer l'effet négatif produit par la désorganisation de l'accès sud. Cette démarche ne peut, seule, être efficace et ne dispense pas la ville d'entreprendre une nécessaire politique de réaménagement urbain. Elle peut simplement en constituer le premier pas et la symboliser. Dans tous les cas, un tel cimetière transmettra l'image d'une ville respectueuse de ses ancêtres et qui les honore à leur juste valeur.

Il convient toutefois, malgré la volonté de produire une image idéale de la cité, de conserver à cet espace une certaine sobriété. Bastia a en effet sur ce point une tradition de modestie qu'il nous faut respecter. Nous remarquons d'ailleurs que cette modestie n'oblitére en rien la majesté et le respect afférent aux espaces funéraires.

Bastia: rapports entre la ville et son cimetière



Le terrain retenu pour l'établissement du nouveau cimetière et la voie de desserte traversante à créer

2.3- CONCLUSION: INTENTIONS DIRECTRICES

En forme de conclusion, nous exposerons les principales données issues de notre étude pouvant être utilisées à des fins opératoires. Le schéma d'intentions synthétisera les caractéristiques essentielles à donner à un projet de cimetière à Bastia. Ces caractéristiques proviennent à la fois de l'interprétation des particularités de la Corse dans l'aire méditerranéenne et de l'influence urbaine visible à Bastia.

IMPORTANCE DU SENTIMENT RELIGIEUX:

---> Le cimetière comme espace sacré

La mentalité corse est fortement empreinte de spiritualité. Celle-ci se matérialise à la fois dans la religion catholique et dans un certain nombre de croyances et de superstitions. L'espace des morts est imprégné de cette spiritualité diffuse et, encore de nos jours, est considéré comme sacré: il entretient avec l'au-delà des rapports étroits. Le cimetière devra donc être marqué par la présence religieuse, en particulier catholique: on ne peut à Bastia imaginer un cimetière totalement laïque. Toutefois, même si les bastiais se font inhumer dans leur grande majorité suivant le rite catholique, le cimetière ne doit pas négliger les autres confessions et devra leur réserver des espaces particuliers.

LA FAMILIARITE AVEC LA MORT SE PERPETUE:

---> Intégration des espaces funéraires au sein du quotidien

Nous avons opté, en raison de problèmes économiques et fonciers, pour une position excentrée du cimetière par rapport à la ville. Cependant, cet état de fait ne doit pas nuire à la relation familière qu'entretiennent les corses avec les espaces funéraires. Même excentré, le cimetière doit rester visible et facilement accessible. Nous proposons donc:

- D'aménager un parc public sur une partie du terrain en vue de créer en ce lieu des pratiques différentes de celles traditionnelles du cimetière, d'attirer d'autres visiteurs, de faire connaître la nouvelle nécropole; en bref de mêler les espaces funéraires aux espaces de vie.

- De créer une route d'accès qui ne constitue pas un cul-de-sac mais, plutôt, se poursuive vers d'autres quartiers. Une impasse desservirait moins efficacement le cimetière. Elle aurait également tendance à dramatiser le cheminement, en évoquant d'ultimes destinations.

- De desservir cet espace grâce à une ligne d'autobus qui pourrait également conduire au cimetière Saint-Antoine. Ainsi se résorberait le problème de l'éloignement du cimetière, ce dispositif rendant possible des visites fréquentes, y compris pour les personnes âgées.

- D'ériger une clôture qui permette une certaine fluidité dans les rapports entre le dedans et le dehors. Un mur d'enceinte est certes nécessaire, mais son aspect devrait se rapprocher de celui de l'ancien cimetière ou de ceux des enclos de village: un mur bas qui laisse passer le regard et évite de donner l'impression d'un espace totalement refermé sur lui-même.

- De marquer le site funèbre dans le paysage par des plantations de cyprès. Cet arbre constitue pour de nombreuses civilisations le symbole même de l'immortalité. En Corse, il est étroitement associé aux espaces funéraires et en constitue le point de repère dans le paysage.

AUTRE CONSEQUENCE DE LA FAMILIARITE AVEC LA MORT:

---> Intégration de l'espace funéraire dans le jeu social

L'espace de la mort n'est pas exclu du jeu social, il en est même souvent le terrain de prédilection par la reconnaissance - ou la remise en cause - des hiérarchies et des pouvoirs.

- Le cimetière doit constituer une image-symbole de la cité. Les anciennes pratiques associées aux tombes sont transposées à l'échelle de la ville. C'est la communauté urbaine toute entière qui tente de donner une dimension symbolique à son espace funéraire.

- Le cimetière retranscrit dans l'espace les différents modes d'organisation sociale. La hiérarchie de classes se reproduit d'ailleurs d'elle-même au sein des cimetières par le jeu des voisinages et le prix des concessions. Mais nous pourrions intégrer et marquer la constante hésitation entre communauté et individualisme familial, en proposant plusieurs types de sépultures correspondant aux différents degrés de ces conceptions sociales.

CONSERVATISME AU SUJET DES RITES ET DES MODES D'INHUMATION:

---> Perpétuation des usages existants

- Dans le cadre d'un cimetière communal, il est difficile de permettre la pratique de l'enterrement sur propriété privée. Toutefois, le système de la concession perpétuelle peut permettre de s'en approcher. Il nous semble judicieux de réserver une partie du terrain pour l'édification de tombes isolées, en imposant sur celle-ci une faible densité d'occupation.

- De nos jours, le type de sépulture le plus utilisé à Bastia est la tombe à enfeu, surtout apparents. Dans les parties communes nous privilégierons donc ce type, mais en veillant à lui conserver son aspect initial. Il n'est pas question en effet d'utiliser les enfeus en grandes séries superposées comme cela se fait dans le reste de la Méditerranée: le découpage en petits groupes de type familial doit être préservé.

DIVERSIFICATION DES DEMANDES:

---> Le projet comme schéma global d'aménagement

- Les pratiques funéraires corses suivent de grandes lignes générales; mais à un niveau individuel, des volontés de différenciation peuvent apparaître. Ainsi, les corses ont hésité (et parfois hésitent encore) entre coutumes païennes et rites catholiques, entre communauté de sépulture et individualisation. Le cimetière doit intégrer cette donnée et permettre le choix. Nous nous proposons donc, pour ce qui est de l'organisation générale du projet de former un schéma de base dans lequel viendraient s'insérer diverses propositions. Ceci permettrait la cohabitation entre les diverses religions en présence à Bastia et la pratique de plusieurs modes d'inhumation, sans pour autant affecter l'unité du cimetière qui sera matérialisée par l'aménagement primaire: bâtiments communs, voirie, clôture, etc.

- Considérer le projet comme une trame de base intégrant les services communs et recevant des additions successives présente un deuxième avantage, plus matériel. Une extension progressive permet de faire face aux besoins au moment où ils apparaissent, d'étaler les frais financiers de la commune. La réalisation de certaines étapes n'a lieu que lorsqu'un nombre suffisant de concessions a été vendu, apportant ainsi une part de financement. Ceci semble préférable à un fort investissement de départ, difficile à assumer par la commune et qui ne serait pas utilisé dans l'immédiat.

3- PROJET

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Projet

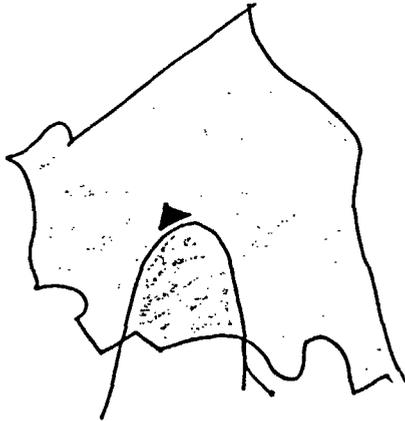
Le débat architectural contemporain relatif aux cimetières se résume à l'opposition entre partisans du cimetière paysager et défenseurs du cimetière urbain. C'est déjà à propos de ces deux thèmes, avatars du romantisme, que les premiers projets d'architectes ont vu le jour, au moment du grand déménagement des cimetières à la fin du XVIII^e siècle. Avant la Révolution, si les architectes édifiaient des tombeaux, ils ne jouaient aucun rôle dans l'aménagement général des espaces de la mort. Les architectes utopistes vont se passionner pour ce nouveau domaine de leur art, ce champ d'expérimentations inédites. Mais les projets monumentaux et gigantesques de Boullée, Lequeu ou Ledoux (pour ne citer qu'eux) ne connaîtront malheureusement pas de réalisation effective.

Le concours pour les sépultures lancé en 1799 par Lucien Bonaparte ouvrira la voie des cimetières paysagers, le Père-Lachaise en constituant un des exemples les plus fameux, bien qu'il ait subi depuis sa création de nombreuses modifications. Ces cimetières, situés dans la campagne, recréent en leur sein de beaux jardins anglais qui tentent d'associer aux espaces funéraires les nouvelles valeurs prêtées à la nature.

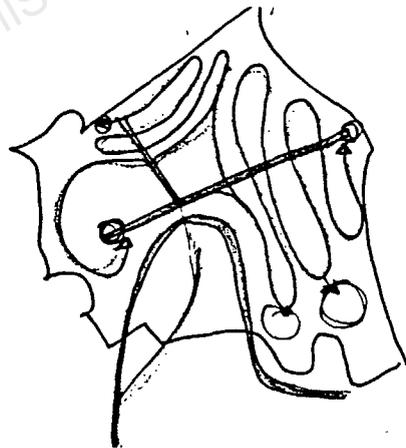
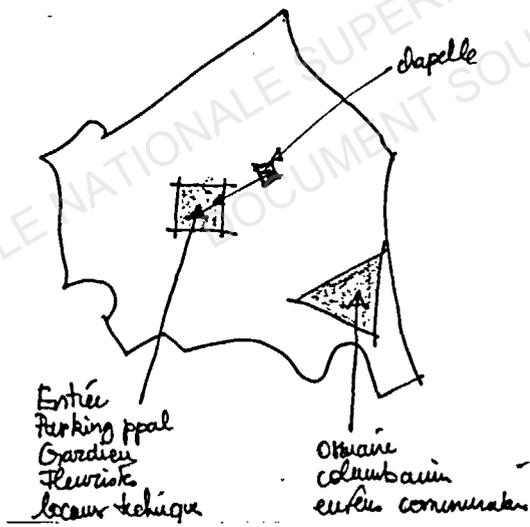
Le modèle du cimetière paysager conserve encore aujourd'hui la faveur des intellectuels, qui réclament pour les espaces funéraires humilité, dignité et poésie; pour nombre d'architectes, il représente la seule disposition adaptée à l'ère contemporaine et future. Jardin anglais, parc forestier, jardin à la française, il se décline sous des formes diverses mais évoque toujours les mêmes concepts: en répondant au désir d'éloigner les cimetières des centres urbains, de les situer et de les intégrer dans la nature, il participe au mythe actuel de l'espace vert. En assimilant le cimetière au monde végétal, on pense lui conférer l'innocence et la pureté de la nature, on tente d'y retrouver un contact perdu avec le rythme des saisons, avec les anciennes valeurs liées à la terre. Le cimetière devient alors un jardin propice au recueillement et à la méditation; la création de paysages pittoresques permet aux âmes de s'élever, de retrouver dans la douleur l'image de la beauté.

Mais cette vision toute romantique des espaces funéraires révèle également une volonté d'oublier la mort, de la dissimuler derrière la nature: on masque la fonction réelle du cimetière derrière celle de parc. Aussi, contrairement aux apparences, devons-nous considérer le cimetière paysager comme un véritable symbole de la conception rationaliste de la mort. Cette attitude moderne, originaire de l'Europe anglo-saxonne, dangereuse tant sur le plan psychologique que social, n'est pas implantée en Corse, où l'on conserve les traditions méditerranéennes. Il nous paraît donc inopportun de nous référer à ce modèle dans le cadre de notre projet. Nous préférons puiser nos références dans le monde latin, où les cimetières sont traités comme des espaces urbains à part entière, avec des compositions analogues à celles des villes: quartiers, avenues, rues, grands bâtiments, maisons individuelles, etc. Toutefois, nous tenons à préciser que cimetière urbain ne signifie pas cimetière minéral, l'emploi d'éléments bâtis n'excluant pas celui d'éléments végétaux.

Projet



la descente
→ l'entrée au 1^{er} plat
→ la séparation en 2 zones



Schématisation in situ des principes d'aménagement.

3.1- PROJET GENERAL

Parti d'ensemble

Notre projet de nouveau cimetière à Bastia reposera sur un principe fondamental: considérer le langage architectural comme un outil symbolique majeur. Après l'étude que nous venons de réaliser, notre projet ne peut se limiter à apporter une simple réponse aux contraintes administratives, programmatiques et géographiques; nous souhaitons y inclure nombre de données supplémentaires et notamment la dimension symbolique.

L'importance donnée au travail architectural est issue de deux constatations principales:

- Nous avons remarqué que dans les espaces funéraires corses - et plus précisément dans les tombes - l'architecture constitue le langage privilégié, les autres arts majeurs tels que la sculpture étant quasiment absents. Chaque chapelle familiale est individuellement mise en valeur par la déclinaison d'un vocabulaire architectural érudit, aux références prestigieuses. De plus, ce langage demeure, en Corse, le privilège des espaces funéraires: hormis les grands édifices publics, bien peu de bâtiments bénéficient d'une véritable composition architecturale.

- En adaptant cette donnée dans un contexte urbain, nous modifions l'échelle d'intervention: la mesure de base devient celle d'une communauté qui, au même titre qu'une famille, doit offrir une image symbolique d'elle-même. Il nous faut donc, pour imposer cette image, rechercher un langage architectural contemporain, à l'échelle de l'ensemble du projet comme à l'échelle de la tombe.

La méthode la plus appropriée à la maîtrise d'un projet à l'échelle de la ville nous paraît être la mise en place d'un schéma régulateur sur l'ensemble du territoire du cimetière.

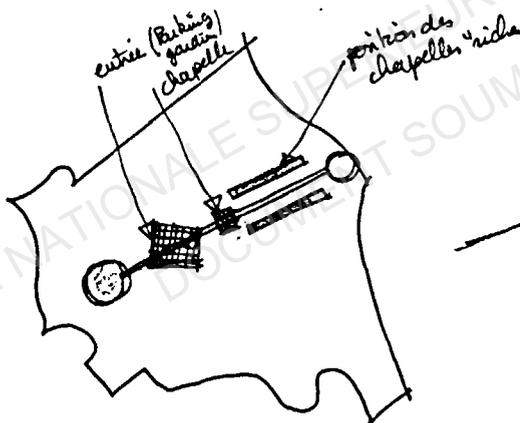
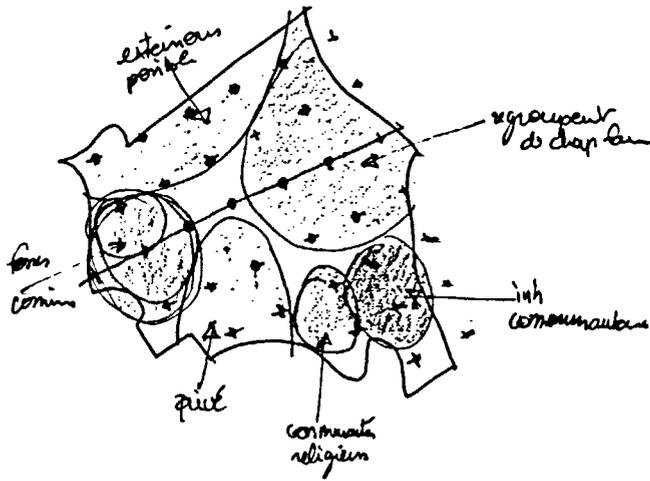
Un tel schéma, comparable à un plan d'urbanisme, définit l'ordonnance générale, tente d'y retrouver les principes de composition en vigueur dans les villes et d'ordonner le développement en maintenant une cohérence globale. Il est destiné à gérer la densité, les gabarits des différents quartiers, les alignements sur voies, les regroupements, la végétation et les matériaux employés. Il détermine également les principaux éléments nécessaires au fonctionnement: voirie, axes et zones de développement, équipements, etc.

Cette démarche offre plus de souplesse qu'un plan d'aménagement figé. Le schéma comporte, bien sûr, des principes rigoureux; il peut cependant permettre des modifications, notamment en fonction de l'évolution de la demande. Il rend possible l'adaptation dans le temps et prévoit une extension progressive; il facilite également les affirmations d'individualisme tout en conservant son unité au projet: les extensions successives sont évolutives; l'aménagement individuel est autonome, sous réserve du respect des grandes options.

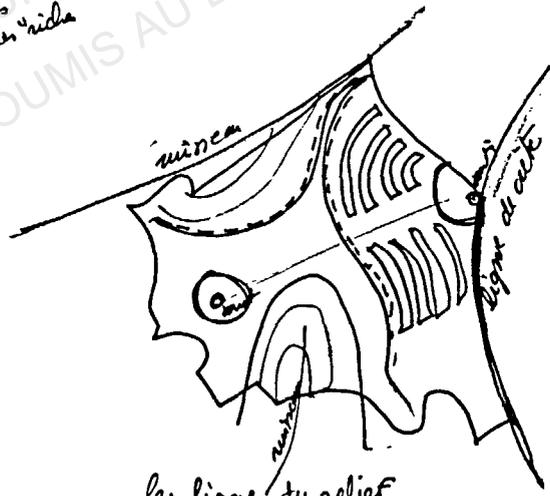
Le schéma doit également respecter les contraintes imposées par le terrain et tenter d'en tirer le meilleur parti. Le projet est donc décomposé en grands quartiers aux affectations diverses, dont les limites se confondent avec celles déterminées par le relief.

La morphologie générale du terrain peut être décrite simplement comme un grand balcon à flanc de montagne, ouvert sur le sud de la ville, avec dans sa partie basse un ressaut de terrain créant une éminence. La forte pente du sol s'allie naturellement à un aménagement en terrasses étagées qui nous permet d'ouvrir un large panorama sur la ville et de retrouver, transposées, les grandes lignes horizontales des restanques qui marquent actuellement le paysage. Le terrain offre également deux buttes dont les sommets favorisent la mise en valeur des éléments importants du programme. Le

Projet



l'axe qui relie les 2 points hauts
 → relie les élt du projet
 → hiérarchisation de l'espace



les lignes du relief
 → suivre les courbes du terrain

Schématisation in situ des principes d'aménagement.

Projet

replat entre ces deux collines supporte la zone d'accueil et les services qui lui sont associés. La voie de desserte pénètre largement à l'intérieur du terrain, jusqu'à l'entrée, et se poursuit sur un plan horizontal. Elle délimite ainsi, en contrebas, un grand espace destiné à l'aménagement d'un parc public.

Notre parti, issu des volontés exprimées plus haut et des données du terrain, peut être exprimé comme une superposition de grands principes d'aménagement:

1. Créer un grand axe reliant les deux points hauts. Cette arête constitue l'élément majeur de la composition sur laquelle viennent s'articuler les différents éléments du programme. Elle détermine également les hiérarchies entre quartiers et les directions de l'extension.

2. Aménager les deux sommets de façon à mettre en valeur l'ossuaire et le jardin du souvenir .

3. Créer une grande place visant à marquer une aire de transition. Celle-ci, située à la jonction de la route d'accès et de l'axe, sur la partie plane du terrain, regroupe les services d'accueil.

4. Dessiner dans le coteau ouvert sur la ville de grandes terrasses qui reçoivent les tombes regroupées. La répétition de bandes de verdure et de murs de soutènement marque le paysage de lignes horizontales alternées.

5. Imposer dans les secteurs de concessions libres une trame unificatrice et directrice. Celle-ci, en délimitant des carrés, ordonne les éléments végétaux et désigne les points intéressants pour le positionnement de chapelles ou de petits équipements.

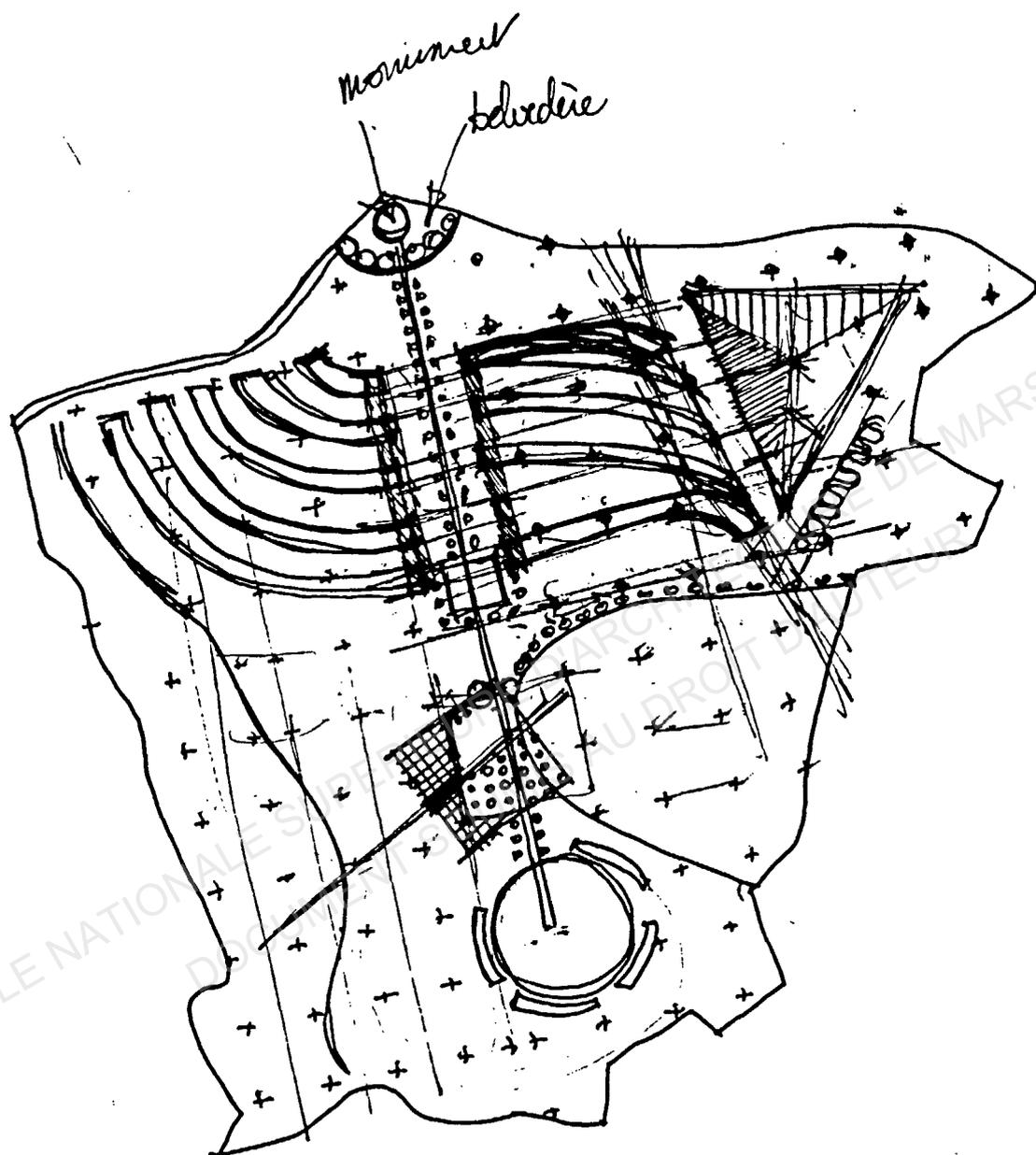
6. Esquisser au sol des tracés géométriques pour structurer les bâtiments communs. Ces tracés, sans matérialiser leur véritable enveloppe déterminent les axes de composition virtuels.

Programme

Afin de clarifier cette énumération, nous regrouperons les données du programme sous deux titres principaux.

LES SERVICES GENERAUX:

- Bureaux administratifs,
qui peuvent être utilisés pour la gestion des deux cimetières.
- Locaux techniques,
ceux-ci sont mis à la disposition des fossoyeurs, des services d'entretien et des jardiniers et regroupent réserves, garages et serres.
- Equipements dispersés,
cheminements piétons, voies automobiles, aires de stationnement, points d'eau, dépôts d'ordures...
- Chapelle omniculte,
destinée à accueillir les différentes religions et les cérémonies civiles.
- Dépôt mortuaire,
en liaison avec l'entrée, il sert au dépôt des corps et permet les visites.
- Ossuaire,
bâtiment visant à conserver les derniers restes issus des fosses communes, il est prévu par la loi et est indispensable dans une grande ville.
- Columbarium,
bien que pour l'instant la crémation ne soit pas fréquente, il faut offrir la possibilité à ceux qui le désirent de rapatrier les cendres de leurs proches.



Une première approche du schéma.

Projet

LES DIFFERENTS TYPES DE SEPULTURES:

- Bâtiments communautaires,
le mode d'inhumation s'y rapproche de celui en usage dans les *arca*. Ils symbolisent la fonte de l'individu dans la communauté.
- Regroupements de tombes,
les tombes particulières de chaque famille sont réunies sous une même structure.
- Tombes isolées,
elles sont situées sur des terrains offerts en concession, imposant une faible densité d'occupation.

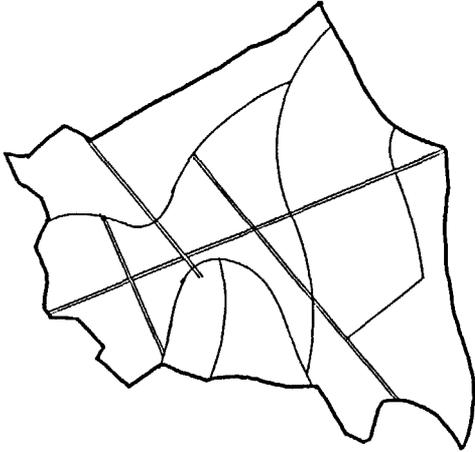
LE PARC:

De la surface initiale du terrain, nous détachons la partie située en contrebas de la route afin de créer un parc urbain. Celui-ci permettrait, en offrant un espace de promenade, d'attirer des visiteurs et contribuerait donc à intégrer le cimetière dans la vie de la ville. De plus, il pourrait avoir une influence bénéfique sur les abords en structurant et en dynamisant l'extension urbaine.

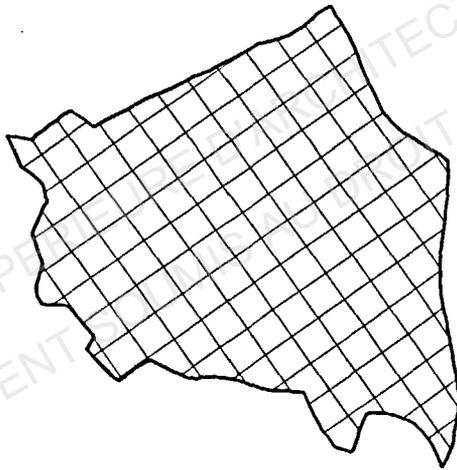
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE D'ORLÈANS
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Projet

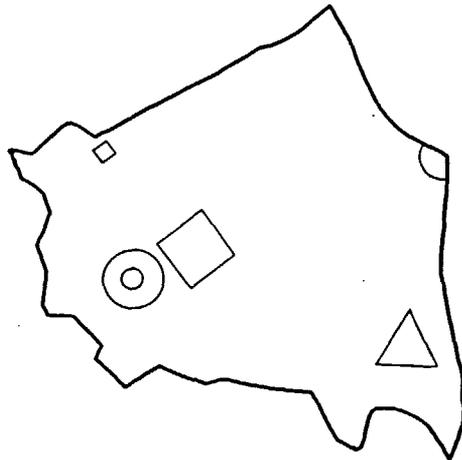
lignes



Trames



Surfaces



La superposition des différents systèmes de composition.

3.2- PROJETS PARTICULIERS

A travers ces projets individuels, notre volonté est de restituer quelques images, parmi la multitude des possibles, de la mise en œuvre des principes fondamentaux, le schéma global d'aménagement conservant bien entendu son caractère primordial. Nous pensons qu'il est également nécessaire de poursuivre le travail plus avant, afin de confronter le schéma à des problèmes plus précis, plus détaillés, qui jouent un rôle important dans l'image globale du projet.

Notre travail sera comparable à celui d'architectes d'opération évoluant dans le cadre d'un plan général d'urbanisme. En conséquence, nos propositions d'aménagement des différentes parties du programme représenteront des interprétations personnelles des directives imposées par le schéma. Cette démarche est en totale adéquation avec notre volonté initiale: notre proposition étant basée sur une extension progressive du cimetière, différents architectes devraient successivement insérer leur projet personnel dans la trame d'ensemble préétablie.

Au-delà de la cité, la cité de l'au-delà (auteur: Florence Aubray)

Ce premier projet individuel traite de l'aspect d'ensemble du cimetière. Il constitue une concrétisation des principes énoncés dans le schéma global d'aménagement. Cette étape constitue traditionnellement le domaine réservé du travail de l'architecte: élaboration plus précise, géométrisation des espaces, mise en forme de détails. A cette échelle, l'architecte devient l'acteur principal du projet. C'est lui qui opère la synthèse des volontés exprimées dans la proposition d'aménagement.

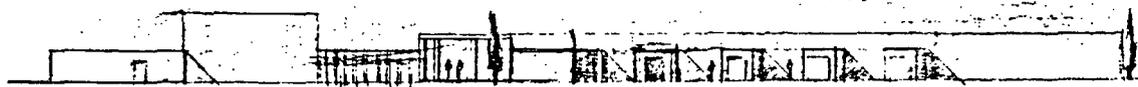
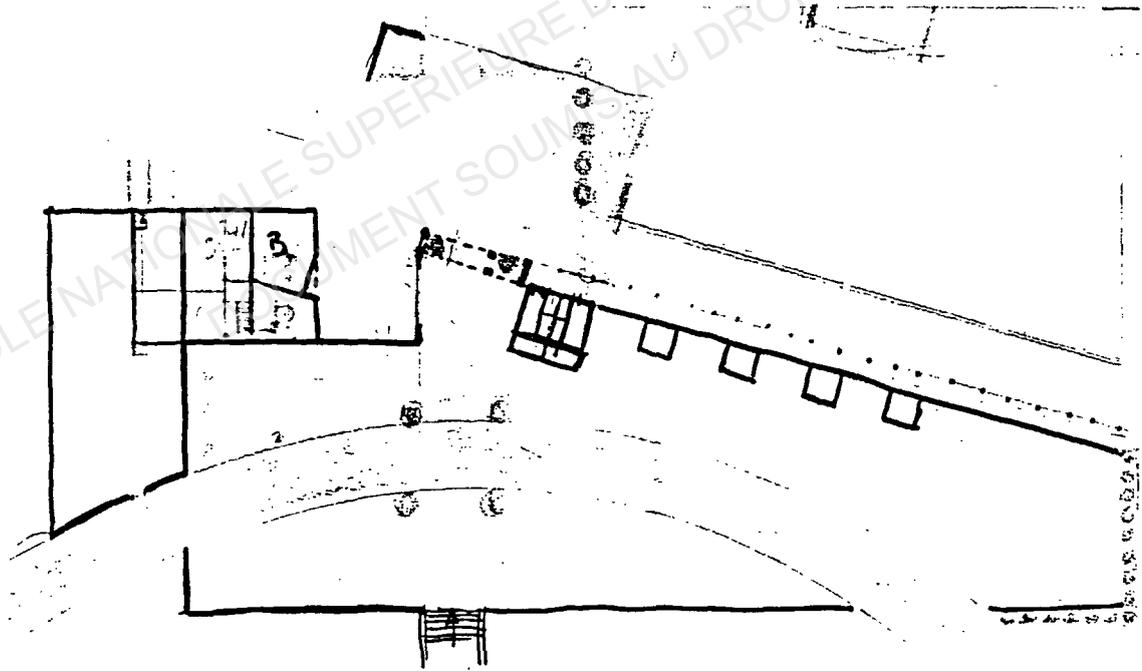
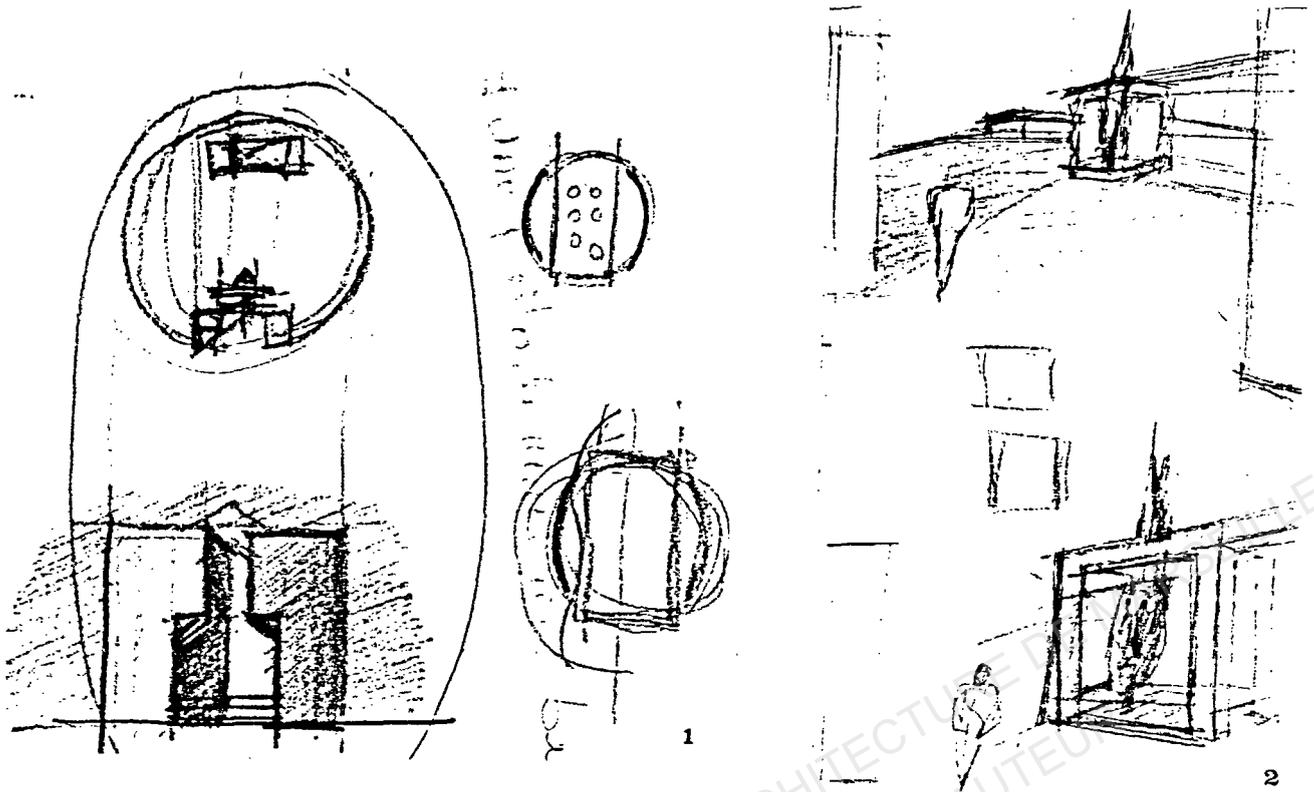
Une des volontés essentielles du schéma étant la hiérarchisation des espaces, ce projet de détail en constituera une des matérialisations possibles. Chaque espace étant lié à une fonction précise et à une position dans le jeu social, il aura sa propre signification symbolique. Mais, au-delà de cette symbolique sociale, nous désirons, dans cette cité qu'est le cimetière, créer une atmosphère particulière à chacun des lieux. L'idée de la mort doit être présente, non pas sous son aspect lugubre, mais à l'image des tombes de village, à travers l'expression d'un respect, d'une magnification du souvenir des défunts. Les espaces du cimetière seront ainsi traités comme des espaces fréquentés quotidiennement, mais se verront également conférer une symbolique et une poésie particulières.

La division des espaces de sépulture en quartiers donne lieu à la mise en place de différents procédés de composition. Dans les quartiers de tombes isolées l'élément végétal domine. Chaque tombe familiale se détache sur un cadre de verdure, rappelant les tombes dispersées dans les campagnes. L'utilisation d'une trame permet de gérer les voies et de diversifier les espaces verts en jouant sur la position des plantations, la taille et l'aspect des différentes essences.

Les parties situées en terrasse sont plus minérales, même si chaque strate est séparée de la suivante par un talus planté. On peut lire dans les grands murs de soutènement, l'image de façades urbaines longeant des rues.

Dans d'autres zones, l'aménagement est plus libre: seules quelques lignes directrices sont esquissées. Par exemple, dans la partie située au nord du terrain, nous n'imposerons pas de destination précise. Cette zone étant aménagée en dernier lieu, elle devra s'adapter à l'évolution de la demande. Le triangle tracé au sol vient refermer la composition d'ensemble, les lignes qui le forment constituent le support auquel viendront s'accrocher indifféremment enfeus, crématorium ou tombes supplémentaires.

Projet



1 Premières esquisses de la chapelle.
2 Croquis de recherche pour l'agencement de la zone d'accueil.

Projet

De même, les équipements généraux sont marqués par la composition architecturale. Nous associerons à chacun d'entre-eux un image forte, une atmosphère qui soit en rapport avec leur utilisation et leur valeur symbolique.

Le grand axe, bordé de cyprès et de chapelles, retrouve les principes en vigueur dans les cimetières urbains. Il forme l'élément majeur du projet sur lequel s'articulent les divers espaces de sépulture. La monumentalité et la rigidité du tracé sont compensées par un découpage du parcours en séquences: rampes, galeries couvertes, escaliers, allées plantées, etc.

La chapelle, au centre de la composition, sur le grand axe, marque symboliquement la présence de la religion. Ce haut lieu spirituel est situé à un emplacement stratégique, à la convergence des différentes parties du programme.

L'entrée marque un écran plein dans la clôture semi-transparente de cyprès. La succession de plans divergents rend lisible de l'extérieur les grandes directions du projet et conduit progressivement le visiteur. La voie de desserte est incorporée dans la trame générale, faisant se superposer intérieur et extérieur. La grande place inclut un bassin qui, en utilisant eau dormante et eau vive, joue sur les différentes symboliques de l'eau.

Le dessin du jardin du souvenir associé aux tombes communautaires rappelle les rites du *caracolu*, cette spirale qui va de la vie à la mort et s'en retourne. Le parcours ainsi déterminé symbolise le retour à la vie des endeuillés.

Ainsi chacun de ces fragments s'insère dans la trame d'ensemble, la conforte en y ajoutant ses propres références. L'intérêt principal de ce travail réside dans le fait qu'il affirme la crédibilité du plan de masse. Il assure les principes édictés dans le schéma, démontre leur faisabilité et permet de les appréhender plus facilement.

Demeures d'éternité (auteur: Dominique Rossi)

Le second projet s'intéressera plus particulièrement au problème des sépultures. Notre parti de base sera la diversification des modes d'inhumation, ce principe étant issu de deux intentions convergentes:

- Perpétuer les usages existants

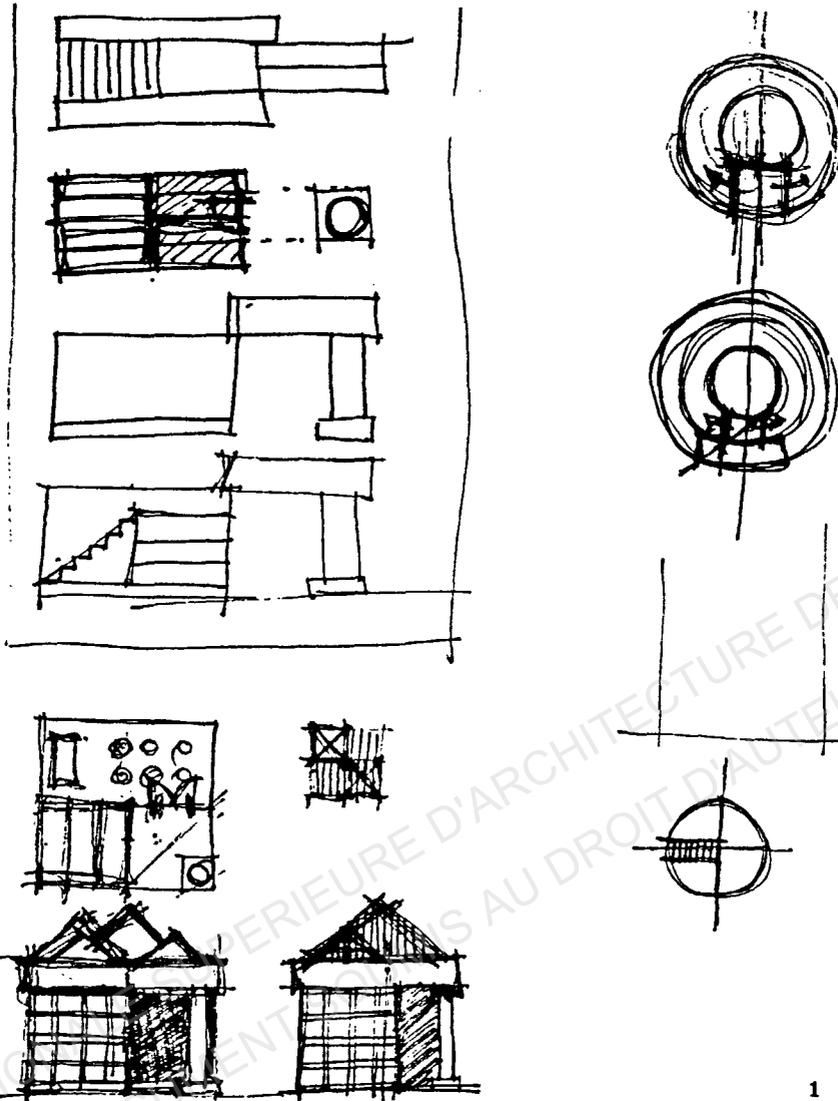
Il nous paraît préférable de proposer des modèles déjà coutumiers, puisque les usages importés rencontrent toujours de grandes réticences. De plus, il est intéressant de maintenir et encourager la différence dans un monde qui s'uniformise. Nous privilégierons donc le système des enfeus qui fait actuellement l'unanimité en Corse, et l'associerons aux divers éléments décrits dans notre étude typologique: chapelle, décoration, etc. Nous recréerons également au sein du cimetière le principe des tombes isolées: nous ne pouvons négliger une des traditions les plus remarquables de l'espace funéraire corse.

- Retranscrire les modes d'organisation sociale:

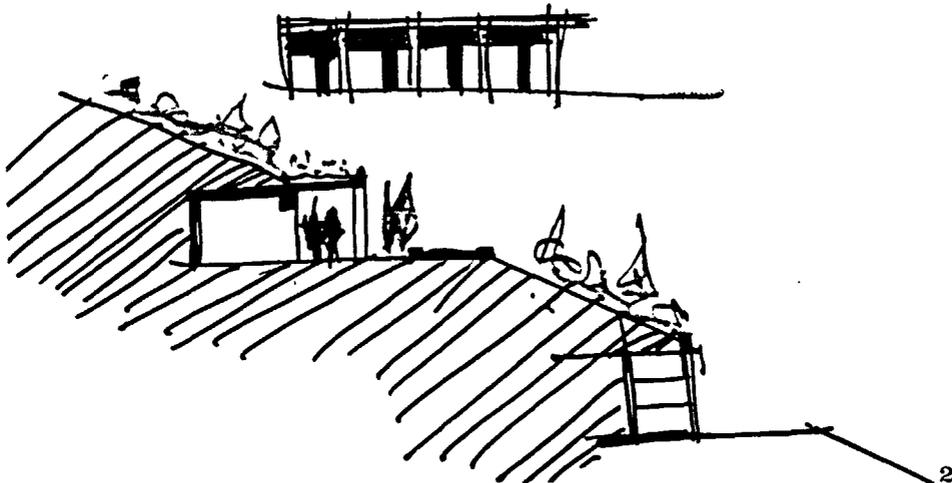
Il s'agit de rendre lisible, au travers des sépultures, le degré d'intégration des individus dans la communauté. Les références architecturales contribueront également au marquage des positions de chaque famille dans la société.

Les différentes sépultures peuvent ainsi être regroupées en trois grands types, chacun correspondant à un degré particulier d'intégration.

Projet



1



2

1 Ebauches de chapelles funéraires.

2 Coupes et élévations de principe des parties en terrasses.

Projet

- Tombes communautaires

L'esprit communautaire est actuellement effacé mais subsiste tout de même à l'état de traces¹. Cette forme d'inhumation est également présente dans les cimetières continentaux, où elle prend l'aspect de fosses communes. Nous nous proposons de trouver une nouvelle image pour ces fosses communes, d'oublier ces carrés de terre sans cesse retournée, symboles d'anéantissement, et de les remplacer par des bâtiments composés d'ensembles anonymes, à la symbolique plus positive. Le monument ainsi créé imposerait l'image de la puissance d'une communauté au sein de laquelle les individus s'investissent totalement.

- Regroupement de tombes

La référence de ce type de sépulture se situe dans les regroupements de chapelles funéraires que l'on peut remarquer dans tous les villages corses. Ceux-ci traduisent matériellement l'hésitation des familles entre individualisme et communauté. Au sein du cimetière, ces tombes familiales s'articulent autour d'une structure bâtie, créant un dédoublement de signification: à l'échelle du projet général, seules sont visibles les structures unificatrices qui imposent l'image d'un bâtiment commun; à l'échelle du piéton, c'est la succession des espaces individuels qui domine. Dans la structure sont incluses les cellules de base qui permettent divers aménagements intérieurs et extérieurs: chaque famille peut s'approprier son tombeau et lui donner l'aspect qu'elle désire.

- Tombes individuelles

Celles-ci représentent le degré suprême de l'individualisation. Dans le cimetière, elles sont situées dans des zones peu bâties et restent isolées sur leurs parcelles. Dans ce cadre, nous proposons une sorte de catalogue de sépultures dans lequel chacun sera libre de choisir suivant ses goûts, ses moyens et surtout son désir de paraître. Les types de tombes proposés respecteront les principes déterminés lors de l'étude typologique, avec une addition des différents éléments de base. La valeur symbolique de chacune est déterminée par le traitement architectural des détails et l'emploi de diverses références stylistiques.

En retour, il est nécessaire de prendre garde à un problème important: la diversification et l'individualisation nuisent à l'unité du projet. Nous disposons pour y remédier de deux moyens d'action:

- En premier lieu, nous pouvons déterminer une gamme de matériaux utilisables. Il est intéressant de privilégier les matériaux locaux, comme le granit brut. Par ailleurs, tout en laissant la plus grande latitude possible aux familles, il nous semble primordial de préciser une palette de teintes excluant les nuances trop sombres.

- Il nous faut veiller à respecter les principes imposés par le schéma d'aménagement et donc insérer chaque type dans une composition d'ensemble. La mise en place de géométries unificatrices se rapportant à chaque type permet de pallier à ce défaut: pour les tombes isolées, tracé au sol et trame de végétation; pour les regroupements, diverses structures bâties entourant les cellules de base; pour les tombes communautaires, lignes directrices virtuelles.

Le traitement des sépultures constitue donc un incessant aller-retour entre les différentes échelles du projet. Nous privilégierons toutefois la perception à l'échelle des individus, celle-ci étant primordiale dans la création d'une atmosphère de recueillement. Nous veillerons à fractionner l'espace, à permettre son identification, son appropriation: chaque famille en présence doit pouvoir se reconnaître dans sa tombe, l'investir et y trouver ses racines.

¹ Cf. Tombe communautaire de Pozzo-Brando.

CONCLUSION

A l'origine de ce travail se situe un simple désir de notre part d'aborder un projet aux résonnances symboliques importantes, sous l'angle particulier de la spécificité corse. La démarche que nous avons suivie est intrinsèquement liée à ce désir et, au terme de notre étude, il s'agit d'en faire le bilan. Le fait de situer un projet architectural dans le contexte d'une étude plus générale offre-t-il des atouts pour son élaboration? On peut se poser la question de la réelle nécessité d'un aussi long travail de recherche pour aboutir à un simple projet d'architecture.

L'espace de la mort est indissolublement lié à l'histoire des coutumes funéraires. Avec les implications sociologiques, politiques, métaphysiques que cela entraîne. Pour nous, aujourd'hui, l'intérêt de cette recherche théorique ne fait aucun doute: au-delà d'un enrichissement personnel, nous pensons qu'un sujet aussi important que la mort ne peut être abordé sans références. Situer notre projet dans le contexte général de l'évolution des attitudes liées à la mort nous a autorisé à nous positionner dans le débat en connaissance de cause. Le travail théorique préalable nous a permis, lors de l'élaboration du projet, d'opérer des choix de manière plus rationnelle, en éliminant les idées toutes faites, en mesurant les conséquences qu'entraînaient nos propositions et en remettant à leur juste niveau les questions de goût personnel.

Cette affirmation est corroborée par des exemples précis: avant d'effectuer cette étude, notre préférence allait aux cimetières paysagers, de notre avis plus sereins, plus poétiques et moins morbides. Aujourd'hui, notre vision de ces cimetières est plus objective: nous avons découvert quelle conception de la mort ils sous-tendent, ainsi que toutes les conséquences néfastes qu'une telle attitude entraîne. Dans le cadre de la Corse, notre préférence va donc aux cimetières urbains, non pas de manière subjective, mais de façon raisonnée et argumentée.

Le projet que nous avons produit nous semble y gagner en crédibilité. Le travail préalable nous a permis d'éviter nombre d'erreurs grossières. Ayant étudié les coutumes corses et leur évolution, nous avons été mieux à même de saisir la demande actuelle et son devenir possible. Une des difficultés de ce projet consiste en effet à concevoir aujourd'hui un espace destiné à des populations contemporaines, mais plus encore futures, à une époque d'évolution très rapide. Au regard de notre analyse, nous avons "parié" sur une continuité des pratiques actuelles; mais nous avons également souhaité que notre projet participe au maintien de la spécificité corse, face à la déstructuration et à la normalisation qui gagne la France, mais épargne les péninsules méditerranéennes.

L'étude théorique a également influencé le choix du parti architectural. Celui-ci est relativement abstrait et intellectualisé, puisqu'il se présente comme un schéma de principe. Ce parti est détaché de nos goûts personnel et de contingences trop circonstanciées, afin de le rendre adaptable. Le projet est appréhendé dans sa durée: il autorise l'évolution,

Il est donc clair que l'objet de l'étude, plutôt qu'un projet de cimetière, était la mort: son histoire, ses corrélations sociologiques et culturelles, ses espaces. Mais nous pouvons également affirmer qu'indépendamment de sa destination, un projet d'architecture s'insère dans un cadre social ou philosophique plus vaste. Nous pensons que les architectes lors d'un projet d'importance, ne peuvent faire l'économie de la réflexion théorique sur le véritable sujet traité.

BIBLIOGRAPHIE THEMATIQUE

LA MORT DANS L'HISTOIRE

- Michel VOVELLE "La mort et l'Occident de 1300 à nos jours"
Ed. Gallimard, Coll. "Bibliothèque illustrée des histoires", Paris 1983.
- Philippe ARIES "Essais sur l'histoire de la mort en Occident"
Ed. du Seuil, Coll. Points Histoire, Paris 1975.
- Philippe ARIES "L'homme devant la mort"
Ed. du Seuil, Coll. Points Histoire, Paris 1977.
- Jean ZIEGLER "Les vivants et la mort"
Ed. du Seuil, Coll. Points, Paris 1976.

TRANSCRIPTIONS SPATIALES

- Michel RAGON "L'espace de la mort"
"Essai sur l'architecture, la décoration et l'art funéraire"
Ed. Albin Michel, Paris 1981.
- Michel VOVELLE et Régis BERTRAND "La ville des morts"
"Essai sur l'imaginaire contemporain d'après les cimetières provençaux", Ed. du C.N.R.S., Marseille, 1983.
- Revue des Monuments Historiques n°124 "L'architecture et la mort"
Ed. de la C.N.M.H.S., Paris, Dec. 82 / Jan. 83.
- Philippe PANERAI et J. Charles DEPAULE "Eléments d'analyse urbaine"
Ed. A.A.M., Bruxelles 1980.
- Jean DEPRUN "La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e"

ETHNOGRAPHIE ET HISTOIRE DE LA CORSE

- Paul ARRIGHI et Francis POMPONI "Histoire de la Corse"
Ed. P.U.F. Coll. Que sais-je?, 1984.
- Ouvrage collectif dirigé par Paul ARRIGHI "Histoire de la Corse"
Ed. Privat, coll. "Univers de la France", 1971.
- Xavier VERSINI "La vie quotidienne en Corse au temps de Mérimée"
Ed. Hachette, coll. "La vie quotidienne", 1979.
- Geneviève MORRACHINI-MAZEL "Les églises romanes de Corse"
Ed. Klincksieck, Paris 1977.
- Geneviève MORRACHINI-MAZEL "Corse romane"
Ed. du Zodiaque, Coll. La nuit des temps n°37, 1972.
- Olivier JEHASSE "Corsica Classica"
Ed. La Marge, Ajaccio 1986.
- Henri RAULIN et Georges RAVIS-GIORDANI "Corse"
Ed. Berger-Levrault, Coll. L'architecture rurale française, 1978.
- Encyclopédies régionales volume "Corse"
Ed. Christine Bonneton, 1979.
- Ouvrage collectif "Pieve e paesi"
Ed. du C.N.R.S. Marseille 1978.
- Jean Baptiste LECCIA "La haute vallée du Taravo"
"Une région en léthargie: la haute vallée du Taravo en Corse du sud",
Thèse de doctorat, Aix 1985.

**SOMMAIRE ET
BIBLIOGRAPHIE**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE THEMATIQUE

LA MORT DANS L'HISTOIRE

- Michel VOVELLE "La mort et l'Occident de 1300 à nos jours"
Ed. Gallimard, Coll. "Bibliothèque illustrée des histoires", Paris 1983.
- Philippe ARIES "Essais sur l'histoire de la mort en Occident"
Ed. du Seuil, Coll. Points Histoire, Paris 1975.
- Philippe ARIES "L'homme devant la mort"
Ed. du Seuil, Coll. Points Histoire, Paris 1977.
- Jean ZIEGLER "Les vivants et la mort"
Ed. du Seuil, Coll. Points, Paris 1976.

TRANSCRIPTIONS SPATIALES

- Michel RAGON "L'espace de la mort"
"Essai sur l'architecture, la décoration et l'art funéraire"
Ed. Albin Michel, Paris 1981.
- Michel VOVELLE et Régis BERTRAND "La ville des morts"
"Essai sur l'imaginaire contemporain d'après les cimetières
provençaux", Ed. du C.N.R.S., Marseille, 1983.
- Revue des Monuments Historiques n°124 "L'architecture et la mort"
Ed. de la C.N.M.H.S., Paris, Dec. 82 / Jan. 83.
- Philippe PANERAI et J. Charles DEPAULE "Eléments d'analyse urbaine"
Ed. A.A.M., Bruxelles 1980.
- Jean DEPRUN "La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII°"

ETHNOGRAPHIE ET HISTOIRE DE LA CORSE

- Paul ARRIGHI et Francis POMPONI "Histoire de la Corse"
Ed. P.U.F. Coll. Que sais-je?, 1984.
- Ouvrage collectif dirigé par Paul ARRIGHI "Histoire de la Corse"
Ed. Privat, coll. "Univers de la France", 1971.
- Xavier VERSINI "La vie quotidienne en Corse au temps de Mérimée"
Ed. Hachette, coll. "La vie quotidienne", 1979.
- Geneviève MORRACHINI-MAZEL "Les églises romanes de Corse"
Ed. Klincksieck, Paris 1977.
- Geneviève MORRACHINI-MAZEL "Corse romane"
Ed. du Zodiaque, Coll. La nuit des temps n°37, 1972.
- Olivier JEHASSE "Corsica Classica"
Ed. La Marge, Ajaccio 1986.
- Henri RAULIN et Georges RAVIS-GIORDANI "Corse"
Ed. Berger-Levrault, Coll. L'architecture rurale française, 1978.
- Encyclopédies régionales volume "Corse"
Ed. Christine Bonneton, 1979.
- Ouvrage collectif "Pieve e paesi"
Ed. du C.N.R.S. Marseille 1978.
- Jean Baptiste LECCIA "La haute vallée du Taravo"
"Une région en léthargie: la haute vallée du Taravo en Corse du sud",
Thèse de doctorat, Aix 1985.

LA MORT EN CORSE

- Revue Etudes Corses n°12/13 "La mort en Corse et dans les sociétés méditerranéennes"
Ed. Association des chercheurs en sciences humaines, Corte 1979
- Simon Jean VINCIGUERRA "Les sépultures du passé"
Revue "U Muntese" n° 53 et 54 Nov. Dec. 1959.
- Max CAISSON "Les morts et limites"
In "Pieve e paesi", ouvrage collectif, Ed. du CNRS 1978.

BASTIA

- Serge FOURNIER "Pour une logique urbaine de Bastia"
Mémoire de T.P.F.E., Ecole d'architecture de Marseille, 1987
- Revue Etudes Corses n°26 "L'espace social: Acteurs, enjeux"
Ed. Association des chercheurs en sciences humaines, Corte 1986.
- Catalogue de l'exposition "Bastia: un siècle d'urbanisme, 1830-1937"
Ed. Archives départementales de la Haute-Corse, Bastia 1981.

CIMETIERES: PROJETS

- François OTTMANN "Créer ou aménager un cimetière"
Ed. Electa Moniteur, Paris 1987.
- Revue Lotus International n°38 "Lotus funebre"
Ed. Electa Periodici, Milan 1983.
- Catalogue de l'exposition "Nouveaux plaisirs d'architectures":
"Aldo Rossi, cimetière de San Cataldo"
Ed. C.C.I. Centre Georges Pompidou, Paris 1985.
- Revue Architecture d'Aujourd'hui, Ed. Groupe Expansion:
n° 222 Septembre 1982, "Extension d'un cimetière à Paliano", Fuksas.
n° 233 Juin 1984, "Projet pour le nouveau cimetière de Lissone, Milan",
GRAU.
n° 235 Octobre 1984, "Nécropole de Nice", At. GRAU.
n° 240 Septembre 1985, "Cimetières de Paliano, Orvieto et Cotronei",
Fuksas-Sacconi.
- Revue Domus n°690, Janvier 1988, "Aldo Rossi: cappella funeraria a
Giussiano"
Ed. Electa Periodici, Milan.

LITTERATURE

- Prosper MERIMEE "Colomba"
In Romans et Nouvelles
- VOLTAIRE "Le monde comme il va"
In Romans et contes
- Angelo RINALDI "La maison des atlantes"

SOMMAIRE

PREAMBULE.....	5
INTRODUCTION.....	7
0- ASPECTS DE LA MORT EN MEDITERRANEE	9
0.1- HISTORIQUE SUCCINT.....	11
0.2- LES CONSTANTES MEDITERRANEENNES.....	29
02.1- La survivance de rites archaïques.....	29
02.2- La familiarité avec la mort.....	31
0.3- LES APPORTS SUCCESSIFS.....	37
03.1- Influence de la religion catholique.....	37
03.2- Le grand cérémonial baroque.....	41
03.3- Le XIX° siècle: les "Pompes bourgeoises".....	51
03.4- La mort moderne.....	63
1- PARTICULARITES DE L'ESPACE DES MORTS EN CORSE.....	73
1.1- ANALYSE HISTORIQUE.....	75
11.1- La mort ritualisée.....	75
111.1- La mort dans l'imaginaire collectif.....	75
111.2- Les rites funéraires.....	79
11.2- Evolution des sépultures.....	83
112.1- Pratiques communautaires.....	85
112.2- Pratiques imposées par la législation.....	93
112.3- Développement de l'individualisme familial.....	101
112.4- Conclusion.....	109
1.2- ANALYSE DES DONNEES ACTUELLES.....	111
12.1- L'espace des morts actuel: héritage du XIX° s.....	111
12.2- Analyse spatiale.....	113
122.1- Répartition géographique.....	115
122.2- Constitution d'une typologie.....	121
12.3- Le tournant des dernières années.....	133
2- BASTIA: RAPPORTS ENTRE LA VILLE ET SON CIMETIERE.....	143
2.1- LES USAGES FUNERAIRES.....	149
21.1- Les pratiques	149
21.2- Les espaces	151
2.2- UN NOUVEAU SITE FUNERAIRE.....	157
22.1- Le choix d'un emplacement.....	157
22.2- Un projet à l'échelle de la ville.....	159
2.3- CONCLUSION: INTENTIONS DIRECTRICES.....	161

Sommaire

3- PROJET.....	165
3.1- PROJET GENERAL.....	169
31.1- Parti d'ensemble.....	169
31.2- Programme.....	171
3.2- PROJETS INDIVIDUELS.....	175
32.1- Au delà de la cité, la cité de l'au-delà.....	175
32.2- Demeures d'éternité.....	177
CONCLUSION.....	181
BIBLIOGRAPHIE.....	185
SOMMAIRE.....	189

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR